

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA PERCEPTION ARONNIENNE DE LA GUERRE FROIDE EN ASIE
CHINE, COREE ET INDOCHINE
1949-1955

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

À LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR

ELSA VALET

JANVIER 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce travail est le fruit de joie, de larmes, d'acharnements et de résilience. C'est pourquoi ce mémoire de maîtrise existe grâce à l'aide et à la présence de plusieurs personnes qui m'ont soutenue depuis le début.

Je tiens, tout d'abord, à remercier mon directeur de recherches, Christopher Goscha, sans qui ce mémoire n'aurait jamais vu le jour. Votre patience, vos conseils, vos nombreuses suggestions dans vos corrections m'ont permis de m'améliorer et de donner la meilleure version de mon écriture. Je suis extrêmement reconnaissante envers vous, qui avez toujours su contribuer à ma réussite universitaire ainsi qu'à ma connaissance intellectuelle. C'est aussi à votre manière, votre mémoire de maîtrise, et je vous suis infiniment reconnaissante de m'avoir poussée à accomplir le meilleur. Un grand merci à vous, Monsieur Goscha.

Je tiens aussi à remercier ma famille, qui m'a permis, en tout premier lieu de traverser l'Atlantique. Je suis infiniment reconnaissante pour tous les sacrifices que vous avez faits pour moi, en particulier ma maman, qui a lu, et relu maintes et maintes fois les mille et une versions des chapitres. Tu m'as toujours soutenue dans mes idées farfelues et m'as donnée une épaule quand j'avais besoin de pleurer, même de loin.

Je tiens aussi à remercier Emmacarena qui était là pour me distraire quand j'en avais besoin. Malgré la distance, tu as toujours su me tenir au courant des actualités Bangtan, et ce, même quand j'étais trop débordée par le travail avec le mémoire. Ton emploi du temps de ministre ces derniers temps n'a pas facilité le contact, mais j'espère que tu liras ce mémoire, qui t'est aussi dédié en partie, malgré tes lectures aléatoires des différentes versions des chapitres. En espérant qu'il te plaise, ciao bye, bye.

La présence de Gaïa et Yuki m'a aussi permis de libérer la pression. Je tiens à vous remercier, à ma manière, tipèr, titemère, je vous aime d'amour.

Last but not least, mon plus grand remerciement va à mon partenaire de vie depuis maintenant un bout de temps, Alexis Monnier. Tu m'as soutenue de toutes les manières possibles, tout le temps, à chaque moment, à chaque galère, à chaque épreuve. Tu as été là dans les pires moments, comme dans les meilleurs. C'est surtout grâce à toi que je peux me reposer, me plaindre, te raconter des histoires sans me prendre la tête. Et surtout, le plus important, ce mémoire sans toi n'aurait aucune forme. Simplement, merci beaucoup chou, je te miaou.

Enfin, je tiens à remercier Vincent Rautureau, sans qui je n'aurais jamais développé le goût de l'histoire, comme je l'ai actuellement. Ma dernière année de lycée a été incroyable, surtout grâce à vos cours. Je me fais la promesse de vous le faire parvenir pour une lecture agréable, je l'espère.

Je tiens aussi à remercier Hamza Beghdadi, qui m'a permis de déstresser à des moments intenses, et de me redresser. Ces parenthèses thérapeutiques m'ont beaucoup aidée à lâcher prise et à reconsidérer mes écrits objectivement.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
LISTE DES ABRÉVIATIONS	vi
RÉSUMÉ.....	vii
ABSTRACT	viii
INTRODUCTION.....	1
Raymond Aron et ses historiens en relations internationales : l'Europe d'abord	3
Aron et l'Europe dans les relations internationales post 1945	4
La Guerre Froide de Raymond Aron.....	6
L'Asie d'Aron dans la Guerre Froide	8
Problématiques et sous-questions.....	10
Nos trois études de cas	11
Sources et méthodologie	12
Plan des chapitres	13
CHAPITRE 1 LA RÉVOLUTION CHINOISE DE 1949 : LE BASCULEMENT DE LA GUERRE FROIDE EN ASIE SELON ARON	15
1.1 Aron et le communisme chinois au début de la Guerre Froide, 1945-1949	15
1.1.1 La victoire communiste en Chine	15
1.1.2 Aron et l'extension de la « toile d'araignée » en Chine.....	19
1.1.3 Aron devant la victoire communiste : une greffe nationaliste ?.....	24
1.2 Aron et la crise de la diplomatie occidentale en Asie.....	26
1.2.1 La « perte de la Chine » et la transformation de l'échiquier mondial selon Aron	26
1.2.2 Aron et l'extension de l'influence chinoise communiste en Asie.....	28
1.3 L'axe Moscou-Pékin : une alliance de feu ?.....	31
1.3.1 Une Chine maoïste comme alliée de Staline.....	31
1.3.2 Aron et Taïwan : la clé de l'Asie américaine ?	34
CHAPITRE 2 L'ÉPREUVE DE FORCE : ARON ET LA GUERRE DE CORÉE (1950-1953)	39
2.1 La Corée, un enjeu stratégique pour Aron.....	39
2.1.1 La Guerre de Corée	39

2.1.1.1	La Corée sous les Japonais.....	39
2.1.1.2	Le déclenchement de la guerre de Corée	42
2.1.1.3	Les réactions du bloc occidental	45
2.1.2	Aron devant la « Guerre chaude en Asie »	46
2.1.3	L'agression par procuration aux yeux d'Aron	50
2.2	Diplomatie sous tensions (1951-1952) : Raymond Aron et les enjeux de la guerre de Corée	52
2.2.1	Aron, réarmement américain et guerre de Corée	52
2.2.2	Mise en place de l'axe Washington-Tokyo face à Moscou-Pékin.....	54
2.3	L'effet papillon aronien : la guerre de Corée : l'Europe ou l'Asie ?.....	56
2.3.1	Qui a la priorité ?.....	56
2.3.2	La guerre de Corée comme un terrain de jeu pour Staline.....	59
2.3.3	Aron et la fin des hostilités en Corée	62
CHAPITRE 3 UNE GUERRE DANS L'EMPIRE FRANÇAIS (1949-1954) : ARON ET LA GUERRE D'INDOCHINE		65
3.1	Aron et la guerre d'Indochine : un épisode de la Guerre Froide	66
3.1.1	La guerre d'Indochine : l'autre conflit de la Guerre Froide en Asie.....	66
3.1.1.1	Un nouveau Vietnam est né.....	66
3.1.1.2	L'internationalisation de la guerre	69
3.1.2	Le domino indochinois : Aron et l'endiguement en Asie	72
3.1.3	Controverse ou compromis : les Occidentaux face à la guerre d'Indochine.....	77
3.2	Aron devant l'enlisement français en Indochine	79
3.2.1	Une guerre de « prestige » ou une guerre idéologique : ambiguïté d'Aron.....	79
3.2.2	Le chemin difficile d'Aron vers la décolonisation en Indochine.....	82
3.3	La fin de la guerre d'Indochine : Aron face au neutralisme en Asie.....	86
3.3.1	Tentative d'un « OTAN asiatique ».....	86
3.3.2	Aron face à Bandung : une lecture critique.....	89
CONCLUSION		94
BIBLIOGRAPHIE		97
Sources manuscrites		97
Recueil d'articles.....		97
Les ouvrages de Raymond Aron		97
Articles de Raymond Aron.....		98
Ouvrages sur Raymond Aron.....		98
Mémoires et thèses		101
Ouvrages généraux sur la guerre froide en Asie		101
Articles et chapitres d'ouvrages collectifs sur la guerre froide en Asie.....		104

LISTE DES ABRÉVIATIONS

APV : Armée Populaire Vietnamienne

ENS : École Normale Supérieure

MAAG : Military Assistance Advisory Group (Conseillers Militaires Américains)

NSC : National Security Council (Conseil de Sécurité Nationale)

ONU : Organisation des Nations Unies

OTAN : Organisation du Traité de l'Atlantique Nord

OTASE : Organisation du Traité de l'Asie du Sud-Est

PCC : Parti Communiste Chinois

PCF : Parti Communiste Français

PCV : Parti Communiste Vietnamien

RDVN : République Démocratique du Viet Nam

RPC : République Populaire de Chine

URSS : Union des Républiques Socialistes Soviétiques

RÉSUMÉ

Philosophe, sociologue, journaliste français, Raymond Aron a su traverser le temps à travers son courant de pensée. Il se plaît à avoir une pensée à contre-courant, à déconcerter. Pendant de nombreuses années, Raymond Aron a décortiqué les différents événements de l'Histoire du XXe siècle. À travers sa pensée libérale, Raymond Aron a longtemps encouragé une liberté de pensée et le respect des Droits de l'Homme, dans la tradition pluraliste. Longtemps étudié, Raymond Aron aborde tous les événements de la Guerre Froide, à travers un idéal philosophique et diplomatique égalé.

Raymond Aron se plaît à critiquer, défendre sa pensée, mais surtout à faire valoir les intérêts libéraux et de la démocratie. Il a su, grâce à un certain réalisme, faire preuve d'objectivité quant aux grandes puissances qui régissaient le monde post 1945. Raymond Aron a fait preuve de pragmatisme, en rejetant les simplifications idéalistes et cyniques du monde. Il a encouragé une vision internationale pour mieux interpréter les événements du XXe siècle.

Ce mémoire vise à dévoiler pour la première fois un aspect négligé de l'œuvre de Raymond Aron en relations internationales, à savoir la perception de Raymond Aron de la Guerre Froide en Asie entre 1949 et 1955. Les trois études choisies pour les fins de cette étude sont : la victoire communiste en Chine, la guerre de Corée et enfin, la guerre d'Indochine et la conférence de Bandung.

Mots clés : Raymond Aron – Guerre Froide – Intellectuel – Libéralisme – Asie – France – Relations Internationales – Chine – Corée – Indochine

ABSTRACT

Philosopher, sociologist, French journalist, Raymond Aron managed to endure over time through his school of thought. He delights in having a contrarian mindset, in baffling. For many years, Raymond Aron dissected the various events of the 20th century History. Through his liberal thinking, Raymond Aron long advocated freedom of thought and respect for Human Rights, in the pluralist tradition. Long studied, Raymond Aron addresses all the events of the Cold War, through an unmatched philosophical and diplomatic ideal.

Raymond Aron delights in criticizing, defending his thoughts, but above all in asserting liberal interests and democracy. He has, through a certain realism, demonstrated objectivity regarding the great powers that governed the post-1945 world. Raymond Aron showed pragmatism, rejecting idealistic and cynical simplifications of the world. He encouraged an international vision to better interpret the events of the 20th century.

This dissertation aims to unveil for the first time a neglected aspect of Raymond Aron's work in international relations, namely Raymond Aron's perception of the Cold War in Asia between 1949 and 1955. The three studies chosen for the purposes of this study are: the communist victory in China, the Korean War, and finally, the Indochina War and the Bandung Conference.

Keywords : Raymond Aron – Cold War – Intellectual – Liberalism – Asia – France – International Relations – China – Korea - Indochina

INTRODUCTION

Raymond Aron, professeur à la Sorbonne, et éditorialiste au *Figaro*, laisse derrière lui une réflexion des actualités brûlantes, de l'histoire du temps présent. Né en 1905, Aron a mené jusqu'à la fin de sa vie deux carrières, celle de journaliste et celle d'universitaire, où il était professeur de sociologie à la Sorbonne puis au Collège de France. Il étudie la philosophie à l'École Normale Supérieure (ENS) en 1924 où il rencontre Jean-Paul Sartre. Il quitte l'ENS en 1928. Se trouvant piégé avec une thèse de philosophie qui ne le mène nulle part, Raymond Aron décide de partir en Allemagne pour y analyser la pensée philosophique allemande.

Son arrivée en Allemagne accentue l'intérêt d'Aron pour l'irrationalité des mouvements de foule, de la politique nazie, la nécessité de jouer des passions des masses et par conséquent le totalitarisme. Raymond Aron se retrouve à réfléchir sur les questions de son temps, en quittant la tour d'ivoire d'un système idéologique préconçu. Le régime nazi et les rassemblements de foules ont encouragé le changement politique d'Aron, d'un pacifisme de gauche vers un libéralisme réaliste et engagé, auquel il sera attaché toute sa vie. Dès 1933, Aron fut l'un des premiers à réaliser que le pacifisme ne serait d'aucune aide face à la montée de l'Allemagne nazie et que les démocraties devraient se résoudre tôt ou tard à reprendre le chemin des armes. Dès lors, il comprit rapidement la nature de l'expansionnisme nazi jusque dans les années 1940.

La période de la Seconde Guerre Mondiale a été pour cruciale pour la carrière de journaliste de Raymond Aron. Peu après le début du conflit en 1939, Aron s'engage dans l'armée en 1940, mais après la défaite, il se rallia à l'état-major du Général de Gaulle pour créer une revue dont il prend la direction, *La France libre*. Raymond Aron a pensé que la meilleure façon de suivre les actualités, tout en servant son pays était la plume, à travers le journal *La France Libre*. Raymond Aron devient alors à partir de 1940 un journaliste. La Seconde Guerre Mondiale était à ses yeux, le conflit inévitable entre les régimes totalitaires et les régimes démocratiques. La guerre était une confrontation entre nations qui promeuvent la justice et la liberté face à des pays qui encouragent l'autoritarisme, l'agressivité militaire et des politiques expansionnistes.

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, à travers des réflexions sur le nazisme, il prend conscience du phénomène totalitaire, notamment le totalitarisme soviétique, malgré le fait que l'Union Soviétique, pendant la guerre, est un allié. Peu après la guerre, Aron a reproduit la même analyse, qu'il avait fait sur le régime nazi, sur le régime soviétique. Même si les objectifs entre le nazisme et le communisme soviétique divergent, l'idée d'une religion séculière qui encourageait la lutte contre le libéralisme et contre l'Occident a exacerbé la pensée aronienne contre les totalitarismes. À ses yeux, le totalitarisme contemporain est le communisme soviétique. C'est pour cette raison que dès 1945, publiant cette fois dans la revue *Les Temps modernes*, il a encouragé un endiguement occidental de l'expansionnisme soviétique. Son engagement anti-nazisme et anticommunisme a exacerbé le libéralisme contre toutes les formes de tyrannie moderne.

C'est après la guerre, en 1947, que ce penseur libéral rejoint le *Figaro*. C'est dans ce journal, après la guerre, qu'Aron promeut les idées libérales qui lui sont chères. Il s'attaque alors à cet autre totalitarisme qui étend son contrôle en Europe de l'Est sous la forme de l'Union Soviétique. Articles après articles, Aron se bat pour la liberté contre le totalitarisme, qu'il soit de l'extrême droite ou gauche. Son livre *Le Grand Schisme* publié en 1948 est révélateur d'un engagement¹. À ses yeux, le conflit entre l'Union Soviétique et les démocraties occidentales serait à l'image de la formule : « paix impossible, guerre improbable ».

La Guerre Froide a occupé une place centrale dans la réflexion aronienne dans *Le Figaro*. Il y traite dans ses chroniques les relations internationales, surtout en Europe. Aron a joué un rôle significatif dans la compréhension des régimes totalitaires, et a contribué à mettre en évidence les menaces que ceux-ci faisaient peser sur la liberté et la démocratie. Outre ses chroniques, il publie en 1948 et 1951 deux livres, *Le Grand Schisme* et *Les Guerres en chaîne*, qui analysent la nouvelle situation du monde qu'a créée la Guerre Froide. Il a aussi publié *Paix et guerres entre les nations* en 1962. Son grand ouvrage consacré aux États-Unis, *République impériale. Les États-Unis dans le monde (1945-1972)* a été publié en 1972².

¹ Raymond Aron, *Le Grand Schisme*, Gallimard, 1948, 385 pages.

² Raymond Aron, *La sociologie allemande contemporaine*, Gallimard, 1935, 178 pages

Raymond Aron, *L'âge des empires et l'avenir de la France*, Éditions Défense de la France, 1946, 373 pages

Mais qui connaît les écrits de Raymond Aron sur l'Asie, surtout sa perception du déplacement de la Guerre Froide vers cette partie du monde en 1949, le sujet de notre mémoire ? Ce mémoire a justement pour objectif de comprendre la façon dont Aron interprète trois événements majeurs en Asie pendant la Guerre Froide à travers son prisme antitotalitaire, en l'occurrence anticommuniste après 1945 : la victoire communiste en Chine (1949), la guerre de Corée (1950-1953) et la guerre d'Indochine (1946-1954), y compris la conférence de Bandung en 1955 qui était une conséquence du conflit. Le projet de ce mémoire s'efforce de démontrer la pensée novatrice concernant les différents événements en Asie, et la façon dont la pensée antitotalitaire d'Aron a affecté sa compréhension des actualités asiatiques. Pour Aron, penser les relations internationales signifie s'intéresser aux pays d'Extrême-Orient, susceptibles de faire basculer le monde vers une troisième guerre mondiale à ses yeux.

Le témoignage qui en résulte donne l'occasion à Aron de se présenter non pas comme un « spectateur » mais comme un « spectateur engagé ». Cette idée décrit la posture intellectuelle aronienne qui allie objectivité et engagement dans les relations internationales. Pour Aron, cette formule implique une analyse critique et prise de position active et réfléchie sur les actualités mondiales. Le spectateur engagé contribue à éclairer le débat public tout en évitant les préjugés idéologiques. Avant d'aborder plus en détails la question d'Aron sur les relations internationales en Asie, considérons rapidement la façon dont les historiens ont traité Raymond Aron, l'homme des relations internationales.

Raymond Aron et ses historiens en relations internationales : l'Europe d'abord

Les historiens ont présenté Aron comme un analyste lucide des événements des relations internationales dans le monde après 1945. L'historiographie concernant Aron et l'Europe est assez vaste et les chercheurs/historiens sont unanimes sur la pensée aronienne de l'époque : après la Seconde Guerre Mondiale, Aron a milité pour une Europe des nations capable de faire face à la

Raymond Aron, *L'opium des intellectuels*, Calmann-Lévy, 1955, 337 pages,

Raymond Aron, *Le Grand Schisme*, Gallimard, 1948, 385 pages

Raymond Aron, *Les guerres en chaîne*, Gallimard, 1951, 504 pages

Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, Calmann-Lévy, 1962, 832 pages

Raymond Aron, *République impériale : les États-Unis dans le monde (1945-1972)*, Calmann-Lévy, 1972, 340 pages

menace représentée par l'Union Soviétique et coopérer avec les États-Unis pour endiguer le communisme à l'échelle mondiale.

Aron et l'Europe dans les relations internationales post 1945

Le travail des historiens sur la pensée aronienne s'est beaucoup concentré sur l'Europe et l'Atlantique et présente Aron comme le défenseur de l'Occident lors de la Guerre Froide. Raymond Aron a influencé les débats historiographiques sur la construction européenne, puisqu'il a plaidé en faveur de l'Europe des nations. Il a fait preuve d'un certain scepticisme quant à l'idée d'un fédéralisme européen, trop proche des États-Unis. Même si sa vision de l'Europe a pu être influencée par les conjonctures de l'époque, sa conception de l'Europe, une fois établie, s'est révélée très stable, fondée sur la réalité politique des nations européennes. Dans cette partie, nous tenterons de comprendre comment les historiens ont interprété la façon dont Aron a théorisé la situation de l'Europe au cours des premières années de la Guerre Froide.

Spécialiste de l'histoire politique ainsi que l'histoire des idées, Joël Mouric dans son livre *Raymond Aron et l'Europe*³ se propose d'étudier la pensée européenne aronienne en affichant un certain euroscepticisme. En effet, selon Mouric, Aron a toujours prôné un pacifisme en Europe et une idée « pan-européenne ». D'après lui, c'est Aron qui soumet l'idée d'une Union européenne, dans ses chroniques, un outil de règlement politique de la question allemande et comme arme de défense contre l'Union soviétique. Aux yeux de Mouric, Aron fait preuve d'un certain scepticisme face à la construction européenne, en partie parce qu'il ne savait pas jusqu'où la construction pouvait aller. Plus que jamais, la construction européenne selon Mouric, pour Aron, devait se baser sur la relation avec l'Allemagne, parce qu'elle est stratégiquement essentielle. L'idée d'une Europe des nations doit renforcer sa puissance militaire et cette puissance ne peut émerger que d'une réconciliation entre la France et l'Allemagne. Mouric a essayé de définir l'identité européenne à partir des écrits d'Aron, en se basant sur le libéralisme politique.

Olivier de Lapparent, professeur à l'université Paris-Saclay et spécialiste des relations internationales, se propose de comprendre la pensée européenne aronienne autour de

³ Joël Mouric, *Raymond Aron et l'Europe*, Presses Universitaires de Rennes, 2013, 368 pages

l'eurosepticisme, à travers son livre *Raymond Aron et l'Europe, itinéraire d'un Européen dans le siècle*⁴. De Lapparent cherche à démontrer que l'atlantisme n'est pour Aron qu'une solution immédiate nécessaire à la sécurité européenne, qui doit conduire à plus long terme à l'indépendance de l'Europe, à une Europe plus européenne, ce qui rejoint l'idée de Joël Mouric. Dans son livre, il appuie sur le fait qu'Aron rejette l'idée d'une Europe fédérale de Jean Monnet, c'est-à-dire des « États-Unis d'Europe ». La mention d'une Europe des nations se construit à l'Ouest du rideau de fer, en englobant seulement les régimes libéraux et démocratiques. Pour de Lapparent, le pessimisme d'Aron sur l'Europe se manifeste surtout, dans une ère nucléaire où le monopole des deux superpuissances incarne le déclin de l'Europe. Aron a plaidé en faveur du renforcement de l'alliance atlantique, selon de Lapparent parce que la formule d'Aron « paix impossible, guerre improbable » reposait sur l'hypothèse que l'unité européenne était impossible et resterait hors de portée pendant longtemps, à cause de la défiance nucléaire entre les deux grandes superpuissances. Rêver à une paix momentanément inaccessible ne ferait que renforcer les tensions à l'Ouest du rideau de fer.

Enfin, Pierre Kende, essayiste sur le monde Est-européen après 1945, se propose d'étudier la manifestation du scepticisme européen chez Raymond Aron, à travers sa communication « L'eurosepticisme de Raymond Aron » dans le colloque *Raymond Aron et la liberté politique*⁵. Selon Kende, Raymond Aron était euroseptique à propos de l'Europe de Jean Monnet. Tout comme Olivier de Lapparent et Joël Mouric, Pierre Kende explique qu'Aron a toujours adhéré à l'idée européenne, mais son scepticisme se manifeste par « l'expression d'une déception, elle-même conséquence d'un investissement affectif de tout premier ordre⁶ ». Le politique a toujours primé aux yeux d'Aron et c'est pour cette raison, selon Kende, qu'il fait preuve d'une certaine déception. Il rejette l'idée d'un marché commun, parce que l'économie ne doit pas être primordiale sur la politique, mais rejette aussi l'Europe de Jean Monnet, parce qu'il est contre un fédéralisme,

⁴ Olivier de Lapparent, *Raymond Aron et l'Europe. Itinéraire d'un Européen dans le siècle*, Berne, Berlin, Bruxelles, Peter Lang, 2010, 183 pages

⁵ Pierre Kende, « L'eurosepticisme de Raymond Aron », *Raymond Aron et la liberté politique*, Actes du colloque international organisé par la Fondation Joseph Karolyi et l'université de Sciences économiques et d'Administration publique de Budapest, 6 et 7 octobre 2000, Paris, Editions de Fallois, 2002, 270 p., pp. 213-219.

⁶ *Ibid.*, p214

qui absorberait l'État et la nation. Pour Kende, cela signifie qu'une Europe des nations aux yeux d'Aron, est dépourvue d'identité européenne.

La Guerre Froide de Raymond Aron

Beaucoup d'historiens inscrivent la pensée aronienne des relations internationales dans le contexte de la Guerre Froide. Le rôle qu'occupait Aron a été défini par les historiens comme un « cold warrior », dans le but de saisir sa conception du système international bâti après 1945.

Carlos Gaspar, chercheur à l'institut portugais des relations internationales, tente de mettre en avant l'analyse perspicace de Raymond Aron sur la Guerre Froide, dans son chapitre « Aron and the Cold War : Brother Enemies⁷ ». Selon Gaspar, Aron perçoit la période de guerre froide comme une époque profonde de bouleversements internationaux, marquée par la montée en puissance des superpuissances, la division de l'Europe ainsi que la décolonisation des anciens empires, qui se définit par « la paix belliqueuse ». Aron a pu intégrer, selon Gaspar, les informations critiques de la Guerre Froide dans une perspective plus internationale. Son rôle dans la Guerre Froide, en tant que journaliste, lui a permis de s'engager dans la lutte pour la liberté et pour la paix, en s'opposant au totalitarisme nazi pendant la Guerre puis contre le totalitarisme soviétique, post 1945. Selon Gaspar, Aron a été en première ligne du front idéologique de la Guerre Froide, en participant au Congrès pour la Liberté de la Culture. Il a développé des modèles complexes d'analyse des « constellations » diplomatiques, intégrant la bipolarité du système international, la diffusion de l'idéologie soviétique et la menace de la guerre nucléaire dans ses réflexions. Pour Gaspar, Aron a su anticiper les évolutions du système international, surtout avec les défis posés par les régimes totalitaires.

Stuart Campbell, professeur émérite d'histoire à Alfred University s'est aussi intéressé à la perception aronienne de la Guerre Froide, de 1945 à 1948 à partir de son article, « Raymond Aron : the making of a cold warrior⁸ ». Selon Campbell, Aron était l'un des intellectuels les plus influents

⁷ Carlos Gaspar, « Aron and the cold war : Brothers Enemies » in : Colen José., Dutartre-Michaut, Elisabeth, (eds) *The Companion to Raymond Aron. Recovering Political Philosophy*. Palgrave Macmillan, New York, 2015, 305 pages, pp.45-57

⁸ Stuart L. Campbell, « Raymond Aron : the making of a cold warrior », *Historian*, 4 (August 1989), pp. 551-573

de son temps qui a progressivement abandonné ses hésitations initiales pour adopter une position anticommuniste cohérente avec ses valeurs. Cependant, Campbell montre qu'Aron a fait preuve d'ambivalence où il oscillait entre le principe de neutralité et le refus de sa mise en pratique, surtout quand il a donné son opinion sur la doctrine Truman et l'entrée en Guerre Froide des États-Unis. Pour Campbell, la publication de son livre *Le Grand schisme* en 1948 a été crucial pour définir les positions aroniennes anticommunistes et sa vision de l'ordre politique international d'après-guerre. Cependant, aux yeux de Campbell, même si Aron a maintenu ses convictions pour l'opposition à l'Union soviétique dans le cadre de la politique d'endiguement américaine, il comprend que l'anticommunisme n'a pas joué un rôle significatif dans la pensée d'Aron à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, mais s'est développé en raison des problèmes de l'après-guerre. Pour Campbell, Aron a accueilli la paix européenne en s'engageant dans des valeurs forgées dans la lutte contre le fascisme, plaçant de grands espoirs dans une Europe reconstruite et pacifique.

Enfin, Paul Mazgaj a tenté de résumer la pensée aronienne de la Guerre Froide en un article, « Raymond Aron, the United States, and the Early Cold War, 1945-1953⁹ ». Pour lui, le rôle qu'occupait Raymond Aron dans la Guerre Froide méritait une nuance. En effet, il a souvent été qualifié de « cold warrior » ou de « pro-américain¹⁰ » en rejetant le neutralisme au début de la Guerre Froide, mais n'a jamais soutenu que la cause principale de la Guerre Froide était la diplomatie américaine. Selon Mazgaj, Aron a défendu et admiré les garanties de libertés individuelles inscrites dans la constitution américaine, mais a quand même pris en compte les limites de la diplomatie américaine, surtout en Europe. Mazgaj note aussi le fait qu'Aron, au début de la Guerre Froide, avait une pensée trop catégorique. Comme de nombreux anticommunistes libéraux de l'époque, il avait une vision très influencée par le fascisme des années 1930, et voyait dans le communisme soviétique la menace première à la démocratie dans le monde entier. Selon Mazgaj, Aron a su anticiper les problèmes diplomatiques de la Guerre Froide, et, en soutenant les initiatives de la politique américaine, Aron se préoccupait surtout de la sécurité nationale.

⁹ Paul Mazgaj, « Raymond Aron, the United States, and the Early Cold War, 1945-1953 », *The International History Review*, 43:4, 796-814, 2021, pp. 796-814

¹⁰ *Ibid.*, p810

L'Asie d'Aron dans la Guerre Froide

Bien que les études sur Raymond Aron et la Guerre Froide se concentrent principalement sur l'Europe, il est notable que très peu d'études sont encore consacrées à la perception aronienne de l'Asie lors de la Guerre Froide. Toutefois, quelques exceptions existent et s'intéressent principalement au processus de décolonisation française, surtout en Indochine.

Le mémoire de Léa Desjardins, « La guerre américaine au Vietnam dans l'historiographie française des années 1960-1970 et 1990-2000¹¹ » constitue un début de travaux historiographiques sur le sujet. Elle s'est penchée sur la perception aronienne de la guerre du Vietnam dans les années 1960-1970 et tend à suivre la compréhension de Raymond Aron sur une guerre idéologique, Est-Ouest, communiste/non-communiste entre les États-Unis et le Vietnam. Dans le contexte de la guerre du Vietnam, Raymond Aron s'est distingué en adoptant une position moins critique envers les actions des États-Unis par rapport à d'autres acteurs français de son époque. Contrairement à la tendance dominante qui condamnait l'intervention américaine au Vietnam, Aron a adopté une approche plus nuancée, en soulignant la violence démesurée des armes utilisées par les Américains. Malgré son soutien à la démocratie libérale américaine, il a remis en question la proportionnalité des moyens mis en œuvre par les États-Unis pour atteindre leurs objectifs au Vietnam. Sa vision de l'implication américaine au Vietnam a été influencée par ses convictions anticommunistes et son soutien à l'économie libérale. Léa Desjardins a réussi à démontrer que Raymond Aron a maintenu sa position, avec une certaine distance critique, refusant de céder à l'indignation immédiate pour privilégier une réflexion plus approfondie de la Guerre Froide, et plus généralement des relations internationales.

Pierre Hassner, politologue et directeur de recherches du Centre de Recherches Internationales (CERI), ancien étudiant de Raymond Aron, s'est aussi concentré sur la vision aronienne dans la Guerre Froide en Asie. Dans son article « Raymond Aron on the Use of Force and Legitimacy¹² », il souligne la distinction qu'Aron fait entre le communisme et le nationalisme en Asie pendant la

¹¹ Léa Desjardins, *La guerre américaine au Vietnam dans l'historiographie française des années 1960-1970 et 1990-2000*, mémoire de M.A. (histoire), Université de Montréal, 2014, 74 pages

¹² Pierre Hassner, « Raymond Aron and the Use of Force and Legitimacy », Washington, D.C. : Brookings Institution Center of the United States and Europe, 2005, 4 pages

Guerre Froide. Pour Hassner, même si Aron a témoigné des événements de la Guerre Froide, il a toujours veillé à séparer les questions nationalistes du communisme. L'idéologie communiste selon Hassner, se manifestait différemment en Europe et en Asie, puisque l'Asie a utilisé le « communisme de libération nationale et de décolonisation », chose que l'Europe n'a pas faite. Le lien entre le communisme et le nationalisme en Asie, pour Hassner, était beaucoup plus étroit qu'en Europe.

Lucia Bonfreschi, historienne spécialisée en histoire intellectuelle et politique du XXe siècle à l'Institut des hautes études IMT-Lucca. Son article « Le libéralisme face au processus de décolonisation. Le cas de Raymond Aron » présente une nouvelle approche historiographique sur Raymond Aron où il se retrouve face au dilemme moral et politique sur le phénomène de la décolonisation¹³. Selon Bonfreschi, Aron était tiraillé entre le besoin de décolonisation de l'Indochine et l'expansion communiste en Asie du Sud-Est. Elle explique qu'Aron comprenait que la guerre d'Indochine ne pouvait pas être dissociée du contexte plus large de la Guerre Froide, puisque l'avènement du communisme en Asie y consistait à ses yeux, une menace pour l'équilibre mondial. Selon Bonfreschi, Aron a manifesté cette ambivalence dans ses différentes chroniques sur la guerre : d'un côté, il adhérait à l'idée d'émancipation des peuples, mais il craignait des conséquences d'un retrait trop rapide des puissances occidentales, notamment en termes de domination communiste.

Enfin, un dernier historien et journaliste français, Alain Ruscio, nous propose une étude sur la période coloniale française dans un article nommé « Les intellectuels français et la guerre d'Indochine, une répétition générale¹⁴ ». Spécialiste des mouvements de libération nationale et du colonialisme français, Ruscio présente Raymond Aron comme un personnage intermédiaire dans sa prise de position contre la guerre d'Indochine. Contrairement aux études que l'on retrouve sur Aron, Ruscio met en avant les angles morts de sa pensée sur la guerre d'Indochine, trop ancrée dans les priorités idéologiques de la Guerre Froide. En effet, selon Ruscio, Aron rejette le colonialisme français, mais ne soutient pas entièrement les aspirations nationalistes parce qu'il les

¹³ Lucia Bonfreschi, « Le libéralisme face au processus de décolonisation. Le cas de Raymond Aron », In : *Outre-mers*, tome 94, n°354-355, 1^{er} semestre 2007, L'URSS et le Sud., pp. 271-284.

¹⁴ Alain Ruscio, « Les intellectuels français et la guerre d'Indochine, une répétition générale ? », *Les Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, n°34, juin 1966. Les guerres d'Indochine de 1945 à 1975, pp. 113-132

considère comme imprégnées des idées communistes, ce qui rejoint ses positions antitotalitaires. Ruscio présente Raymond Aron comme un intellectuel réaliste mais aveuglé par son anticommunisme sur la dimension émancipatrice des mouvements de décolonisation.

C'est ce versant asiatique dans la pensée de Raymond Aron qui nous intéresse dans le cadre de notre mémoire. Nous nous proposons d'explorer plus en profondeur la façon dont Raymond Aron a interprété la Guerre Froide en Asie. Tournons maintenant à notre problématique.

Problématiques et sous-questions

Dans le cadre de notre mémoire, nous visons à mieux appréhender la façon dont Aron a compris le déplacement de la Guerre Froide vers l'Asie entre 1949 et 1954. Pour ce faire, nous nous proposons d'étudier trois études de cas qui nous montrent comment Aron a compris l'extension de la Guerre Froide vers l'Asie – la victoire communiste chinoise de 1949, la guerre de Corée de 1950-53, ainsi que la guerre d'Indochine de 1946-54.

Plusieurs questions nous intéresseront dans le cadre de notre travail. Au cœur de cette étude existe une question primordiale : De quelle manière Raymond Aron a-t-il compris le déplacement de la Guerre Froide en Asie entre 1949 et 1954? Aron a-t-il accordé aux communistes en Asie des visées nationalistes ? Des acteurs comme Kim Il Sung, Mao Zedong et Hô Chi Minh sont-ils les pantins du « vrai » leader communiste, Staline, selon la perception aronienne ? A-t-il interprété la guerre de décolonisation en Indochine différemment ? Si oui, pourquoi ? Enfin, Aron a-t-il fait une distinction entre l'Europe et l'Asie ?

Notre but est de démontrer que la pensée aronienne de la Guerre Froide s'est forgée dans la combinaison de sa lucidité des différents événements de la Guerre Froide en Asie, ainsi que de son anticommunisme. Nous tenterons aussi de saisir la complexité de la pensée aronienne ainsi que la manière dont il soulignait les relations entre la Chine, la Corée, l'Indochine, les États-Unis et l'Union Soviétique. L'anticommunisme d'Aron ne l'a pas empêché de faire preuve d'une objectivité et d'une impartialité dans ses analyses des événements en Asie. Sa pensée a permis d'éclairer la population française, à travers le *Figaro*, des enjeux internationaux et des systèmes

d'alliances, pour offrir des perspectives durables pour comprendre les défis auxquels le monde est confronté.

Notre mémoire entend également montrer que, contrairement à une idée reçue, Raymond Aron s'est en fait intéressé à l'Asie et à sa place dans les relations internationales de la Guerre Froide. Bien qu'Aron ait mis l'accent sur l'Europe, en abordant l'Asie, il a dégagé une analyse fascinante des interconnexions entre l'Asie et le monde atlantique dans un contexte véritablement mondial. Ce qui est sûr, c'est qu'Aron a compris l'expansion communiste en Asie comme une préoccupation majeure pendant la Guerre Froide.

Dans notre mémoire, nous visons à mieux appréhender la manière dont Aron a compris le déplacement de la Guerre Froide dans son versant asiatique. Nous nous proposons d'explorer à travers ces études de cas, trois réflexions « aroniennes » sur la guerre froide en Asie – la victoire communiste chinoise de 1949 et la Guerre de Corée de 1950-53, ainsi que la guerre d'Indochine de 1946-54. Ces trois événements occupent une place majeure dans la compréhension de la Guerre Froide en Asie.

Nos trois études de cas

Nous avons identifié trois événements clés qui relèvent la compréhension de Raymond Aron sur la Guerre Froide en Asie : la victoire communiste chinoise de 1949, la guerre de Corée et la guerre d'Indochine. Bandung, aussi, 1955, un résultat en partie de la fin de la guerre d'Indochine et la guerre de Corée.

La victoire communiste en Chine de 1949 a opéré un bouleversement dans les relations internationales des années 1950. La Chine a rejoint l'Union Soviétique comme puissance communiste alliée du bloc de l'Est, ce qui a renforcé les tensions avec le bloc de l'Ouest et la défiance entre les deux Grands. L'action internationale de la Chine intervient dans plusieurs grands conflits de la Guerre Froide, dont la guerre de Corée, ainsi que la guerre d'Indochine. La victoire communiste chinoise a aussi encouragé la propagation du communisme en Asie, ce qui a alimenté la théorie des dominos dans le bloc de l'Ouest, surtout chez Aron.

En ce qui concerne la guerre de Corée, c'est le premier grand conflit de la Guerre Froide, où les grandes puissances s'affrontent par acteurs interposés. Le premier conflit majeur, la guerre de Corée (1950-1953), a encouragé Aron à se pencher sur les différentes motivations de la Chine, des États-Unis et de l'Union soviétique à intervenir dans cette petite région. La Corée a permis à Aron de prendre conscience que l'Asie est un carrefour et un échiquier à grande échelle, où les États-Unis et l'Union soviétique se défient dans un système d'alliances beaucoup plus complexe que le système d'alliances européen.

Enfin, la guerre d'Indochine est le premier grand conflit de la décolonisation. À partir de 1949, le conflit colonial prend une dimension internationale et s'inscrit dans le contexte de la Guerre Froide, où les Américains soutiennent les Français en Indochine, et les Chinois soutiennent le Viet Minh, parti communiste vietnamien. Cette guerre a donné l'occasion à Aron de comprendre que l'alliance entre le nationalisme et le communisme s'opère dans une période où l'anticolonialisme ravage le continent asiatique. L'Indochine constitue un pion dans l'échiquier mondial de la Guerre Froide, qui encourage la lutte coloniale à travers l'outil communiste.

L'analyse de ces trois événements du point de vue de Raymond Aron va nous permettre de saisir la complexité et la richesse de la pensée aronienne sur l'Asie au début de la Guerre Froide tout en analysant la manière dont son point de vue atlantiste a affecté sa compréhension des grands événements de la Guerre Froide des années 1950.

Sources et méthodologie

Dans le cadre de notre travail sur la perception aronienne de la guerre Froide en Asie, la production scientifique de notre auteur est une source inestimable pour notre recherche. Notre analyse se base en grande partie sur le recueil d'articles signés de Raymond Aron sur la politique internationale publiés dans le journal *Le Figaro*. *Le Figaro* est un quotidien fondé en 1826 de droite et de centre droit. C'est un journal qui rassemble le libéralisme et le conservatisme. Tous ces articles nous permettront d'analyser la perception aronienne de la Guerre Froide asiatique. Ce recueil d'articles,

rassemblés par Georges-Henri Soutou en 1990, constitue notre corpus de sources le plus important pour notre travail de recherche¹⁵.

L'entièreté de ce corpus repose sur une centaine d'articles que nous avons numérisés, dont une trentaine est consacrée à la Chine communiste à ses débuts. Environ une cinquantaine est dédiée à la Guerre de Corée. Enfin, nous analyserons environ une vingtaine d'articles sur la guerre d'Indochine. Ces essais nous permettent d'analyser la perception d'Aron en détail.

Notre corpus de sources se basera aussi sur ses monographies et articles. Ses grandes œuvres scientifiques, comme *Le Grand Schisme*, *Les guerres en chaînes*, *Le spectateur engagé* et ses *Mémoires*. Dans ces ouvrages, Aron revient sur les événements clés de la Guerre Froide en Asie, dont la victoire communiste en Chine, les guerres de Corée et d'Indochine et la conférence de Bandung. L'objectif est de pallier les limites, les silences et les non-dits afin de mieux interpréter sa vision sur « l'histoire-se-faisant »¹⁶.

En dernier lieu, nous analyserons aussi la perception aronienne de la Guerre Froide en Asie à partir d'autres journaux. Même si notre corpus est basé sur *Le Figaro*, Raymond Aron a publié dans d'autres journaux, surtout sur la guerre d'Indochine. Notons les journaux *Réalités*, *Preuves* et *Les sociétés modernes*. Les articles d'Aron publiés dans les pages de ces journaux constituent une source inestimable pour nos recherches. Ces journaux nous donnent un aperçu de la pensée plus personnelle d'Aron qui renseigne davantage d'informations sur la guerre d'Indochine, que ce qu'il a écrit dans *le Figaro*.

Plan des chapitres

Afin d'analyser la perception d'Aron de la Guerre Froide en Asie au début des années 1950, nous avons divisé notre mémoire en trois chapitres en fonction de nos trois études de cas.

¹⁵ Raymond Aron, *Les articles de la politique internationale dans le Figaro 1947-1955*, Vol 1., 1990, Éditions de Fallois, 1418 pages

¹⁶ Cité par Georges-Henri Soutou, *Les articles de la politique internationale dans le Figaro*, introduction, p12

Dans le premier chapitre, nous nous pencherons sur la victoire communiste en Chine de 1949, du point de vue de Raymond Aron. Nous étudierons la perception aronienne sur cette victoire, le rôle qu'occupe la Chine dans le bloc communiste et les différentes conséquences, sur le monde occidental et le monde asiatique. Ce chapitre a pour but de montrer la façon dont Aron a compris la victoire communiste de la Chine en Asie en prenant en compte les enjeux des différentes alliances régionales et internationales.

Le deuxième chapitre s'intéressera à la guerre de Corée selon Aron. Nous analyserons l'implication politique qu'a eue la Corée dans les relations internationales aux yeux d'Aron. Ce premier affrontement majeur met en lumière la politique américaine d'endiguement qu'Aron a favorisée tout en mettant en valeur le rôle des Nations Unies dans le maintien de la paix. La guerre de Corée de son point de vue doit analyser les différentes répercussions de la guerre sur les relations internationales. Ce chapitre tend à comprendre l'intensification de la Guerre Froide en Asie et de saisir l'implication américaine, du point de vue d'Aron, en Corée.

Dans un dernier chapitre, nous nous proposons d'étudier la guerre d'Indochine dans une perspective plus large du point de vue de Raymond Aron, qui a encouragé une dissociation du communisme et du nationalisme. Nous verrons que Raymond Aron a favorisé la lutte anticommuniste dans la guerre d'Indochine, face à une combinaison d'idéologies, tiraillées entre le communisme, le nationalisme et l'anticolonialisme. Le chapitre sur l'Indochine a pour but de mener à la conférence de Bandung, qui est une réaction aux guerres de Corée et d'Indochine en 1955

CHAPITRE 1

LA RÉVOLUTION CHINOISE DE 1949 : LE BASCULEMENT DE LA GUERRE FROIDE EN ASIE SELON ARON

Le 1^{er} octobre 1949, un événement majeur a secoué le monde : Mao Tsé-Toung déclare la création de la République Populaire de Chine. La Chine est devenue communiste. Quelques mois plus tard, Mao signe à Moscou un traité d'amitié d'alliance et d'assistance mutuelle avec Joseph Staline. Un bloc communiste s'étend alors du centre de l'Europe jusqu'à l'Asie orientale. Jusqu'alors, Raymond Aron s'était fixé sur la Guerre Froide dans le monde atlantique. Témoin de ce basculement communiste vers l'Asie en 1949, Aron s'interroge désormais dans ses écrits sur la signification de cette « perte de la Chine » pour l'Occident. D'un côté, la victoire communiste en Chine renforce ses idées antitotalitaires et anticommunistes, non seulement en Europe, mais désormais en Asie. Mais d'un autre côté, ce même événement amène Aron à s'interroger sur les changements plus complexes que ce basculement majeur allait avoir sur les relations internationales et le rôle surtout des États-Unis face à ce bloc communiste sino-soviétique. La victoire de Mao Tsé-Toung a changé radicalement les enjeux géopolitiques sur le continent asiatique, et cela mène Aron à s'interroger sur les changements qui se sont opérés.

1.1 Aron et le communisme chinois au début de la Guerre Froide, 1945-1949

1.1.1 La victoire communiste en Chine

Pour saisir la signification de la victoire communiste en Chine en 1949, revenons brièvement dans le passé. La guerre civile qui s'est déroulée en Chine de 1927 à 1949 est le résultat de la chute du système impérial en 1911. Depuis la chute de l'Empire Qing cette année-là, la Chine a éclaté en morceaux. Un an plus tard, Sun Yat-Sen déclare la fondation de la République de Chine¹. Sun Yat-Sen fonde le Guomindang, un parti nationaliste qui avait contribué à la chute du gouvernement

¹ Patrice de Beer, *La guerre civile en chine, 1919-1949*, Paris Casterman, 1968, 296 pages, pp.31-217

impérial. Peu après sa création en 1922, l'Union Soviétique envoie du soutien à Sun Yat-Sen dont le but est de réunifier le pays sous la forme d'un État moderne, unifié et développé. En même temps, le Parti Communiste Chinois, dont Mao fait partie, profitant du soutien de l'Union Soviétique, est créé en 1921². Les républicains et communistes collaborent au sein d'un premier front uni créé en 1923.

En 1925, après la mort de Sun Yat-Sen, Tchang Kai Chek lui succède et prend en main la République de Chine. En collaboration avec les communistes, son armée vainc la plupart des seigneurs de guerre et il établit la capitale à Nankin³. Mais cette alliance ne durera pas longtemps. Au fur et à mesure que le front commun nationaliste-communiste avance contre les seigneurs de guerre, les différences idéologiques entre les deux groupes s'aggravent. L'année 1927 est la date clé où la guerre civile éclate, opposant cette fois le Guomindang aux communistes. Entre 1930 et 1934, Tchang Kai Chek lance son armée contre les communistes dans le Sud. Incapables de faire face à cet assaut, les communistes se replient sur le Nord de la Chine. C'est la « Longue Marche », la retraite sur 16 000 kilomètres des communistes vers les montagnes du Shanxi, dans le Nord de la Chine à Yan'an⁴. Cette ville, dans les grottes, a servi de capitale révolutionnaire aux communistes jusqu'à leur victoire finale, et leur a permis de se reconsolider pendant la Seconde Guerre Mondiale.

Les Américains reconnaissent la République de Chine en 1928. Ils suivent la doctrine dite de la « porte ouverte », qui protège l'intégrité territoriale et l'indépendance de la Chine contre les étrangers, surtout dans les années 1930 contre les Japonais⁵. Le Guomindang s'identifie, aux yeux des Américains, comme un parti anticommuniste qui permet de rétablir l'unité nationale et la stabilité économique de la Chine. Dans les années 1930, l'administration de Franklin Roosevelt adopte une politique de non-intervention ainsi qu'une neutralité en Asie à cause de la Grande

² Ibid., pp54-75

³ Alain Roux, *La Chine au XXe siècle*, Paris Armand Colin, 248 pages, 2006, pp.57-88

⁴ Jian Chen, *Mao's China and the Cold War*, The University of North Carolina Press, 2001, 416 pages, pp.20

⁵ Michael Patrick Cullinane et Alex Goodall, *The Open-Door era : United States foreign policy in the twentieth century*, Edinburgh University Press, 2014, 216 pages, pp. 88-147

Dépression qui a ravagé les États-Unis⁶. Les Américains protestent contre l'occupation japonaise de la Mandchourie en 1931 mais n'interviennent pas.

La menace japonaise s'aggrave dans les années 1930 alors que la Seconde Guerre Mondiale approche. En 1936, Mao Tsé-Toung et Tchang Kai Chek créent un deuxième front contre leur ennemi commun, le Japonais, et mettent la guerre civile en attente⁷. Un an plus tard, le Japon envahit la Chine en attaquant brutalement Shanghai et Nankin. Tchang Kai Chek doit retirer son gouvernement dans le Sud-Ouest de la Chine. Les communistes restent à Yan'an. Lorsque les Japonais entrent dans la capitale Nankin, ils se livrent au pillage et à un important massacre⁸. Pour résister contre l'opposant japonais, la République de Chine se rapproche davantage des États-Unis pour obtenir du soutien matériel et diplomatique.

Pendant la guerre, les communistes optent pour la guérilla, avec la formation de plusieurs réseaux de résistance et d'une armée rouge chinoise⁹. Le Parti Communiste chinois continue de grossir ses rangs : il équipe ses partisans et recrute sans cesse de nouveaux membres qui reçoivent une formation aussi bien militaire qu'idéologique. Mao Tsé-Toung écarte ses adversaires au sein du parti, s'affirme à la tête du mouvement communiste et prend en main le parti¹⁰. L'armée populaire communiste se développe et lance quelques attaques contre les Japonais. La guerre donne un deuxième souffle aux communistes. Les troupes de Tchang Kai Chek subissent les attaques destructives des Japonais. Le deuxième front uni dure toute la Seconde Guerre Mondiale parce qu'il lutte contre un ennemi commun, les Japonais.

La collaboration communiste-nationaliste ne survit pas à la fin de la guerre. Une fois la Seconde Guerre Mondiale terminée en septembre 1945 et les Japonais vaincus, la méfiance latente entre communistes et nationalistes se transforme en défiance puis en guerre civile¹¹. L'alliance entre les

⁶ *Ibid.*, pp 95-106

⁷ Jian Chen, *op. cit.*, p.20

⁸ Michaël Prazan, *Le massacre de Nankin : 1937, le crime contre l'humanité de l'armée japonaise*, Éditions Tallandier, 2014, 297 pages

⁹ Jacques Guillermez, *Histoire du parti communiste chinois : 1921-1949*, Payot, 1968, 450 pages, pp. 175-216

¹⁰ *Ibid.*, p329

¹¹ Odd Arne Westad, *Decisive Encounters : The Chinese Civil War, 1946-1950*, Stanford University Press, 2003, 427 pages

communistes et les nationalistes en Chine s'affaiblit vite si bien que la guerre civile repart de plus belle en 1946. À partir de leurs bases dans le Nord de la Chine, les communistes se dirigent vers le Sud. Les nationalistes se retrouvent de plus en plus isolés¹². L'armée rouge de Mao avance lentement mais sûrement vers les grandes villes. Le parti nationaliste, lui, se fissure et beaucoup de ses membres rejoignent en nombre les communistes. En avril 1948, les communistes traversent le fleuve Yangzi et pénètrent ainsi dans le Sud de la Chine. Cette guerre civile a duré jusqu'en 1949¹³. Le 1^{er} octobre 1949, Mao Tsé-Toung annonce devant une foule chinoise à Pékin et le monde entier la création de la République Populaire de Chine dont il est le président jusqu'à sa mort en 1976. Tchang Kai Chek se réfugie sur l'île de Formose, actuel Taïwan, située à une centaine de kilomètres de la côte chinoise où il installe le gouvernement de la République de Chine.

En 1949, aux yeux des États-Unis, la situation est désastreuse en Chine. Un pays qui avait été traditionnellement un allié des États-Unis était perdu au profit des communistes¹⁴. Le gouvernement américain a constaté que Tchang Kai Chek n'était pas fiable en tant qu'outil d'opposition aux communistes chinois. Ni les responsables du Département d'État ni l'administration Truman ne voulaient être accusés d'avoir facilité la « perte de la Chine »¹⁵. Pour les Américains, tant chez les Démocrates que les Républicains, les communistes chinois sont des agents de l'impérialisme soviétique. Les États-Unis ont fait tout ce qui était possible, selon le China White Paper – publication américaine qui expliquait la politique passée des États-Unis à l'égard de la Chine, basée sur le principe selon lequel seules les forces chinoises pouvaient déterminer l'issue de leur guerre civile – pour empêcher cette domination rouge¹⁶. Les Américains ont mis fin à l'Open Door Policy en 1949 avec la victoire communiste de Mao. C'est une politique sino-américaine, qui a pour but d'établir un protocole international accordant des privilèges égaux à tous les pays commerçant avec la Chine et de soutenir l'intégralité territoriale et administrative de la Chine. Mao coupe court à tous les privilèges spéciaux accordés aux étrangers en Chine. Les États-

¹² Jacques Guillermez, *Op. Cit.*, p.329

¹³ Timothy Cheek, « The Chinese People have stood up : September 1949 », dans *Mao Zedong and China's Revolutions : A Brief History with documents*, New York Palgrave, 2002, 126 pages

¹⁴ Pierre Mélandri et Serge Ricard, *les États-Unis face aux révolutions : de la Révolution française à la victoire de Mao en Chine*, L'Harmattan, 2006, 225 pages, pp.195-222

¹⁵ Thomas G. Paterson, *Major Problems in American Foreign Policy*, D.C. Heath and Company, 1978, volume II, 525 pages, pp.270-321

¹⁶ Michael H. Hunt, *Ideology and U.S. Foreign policy*, Yale University Press, 1987, 235 pages, pp. 125-170

Unis savent que la reconquête de la Chine continentale n'est pas envisageable, d'autant plus que l'URSS obtient, elle aussi, l'arme atomique en 1949. Quand Mao repousse les efforts américains pour neutraliser Pékin, la Maison Blanche refuse de reconnaître la République Populaire de Mao Tsé-Toung.

En revanche, des relations sino-soviétiques voient le jour. En février 1950, la République Populaire de Chine et l'Union Soviétique signent le Traité d'amitié, d'alliance et d'assistance mutuelle, rapprochant encore davantage des nations déjà proches¹⁷. Sur le papier, ce traité a créé une relation sino-soviétique basée sur le développement de la culture sino-soviétique, le renforcement des liens économiques entre les deux pays¹⁸. Le traité prévoyait également un prêt de 300 millions de dollars des Soviétiques aux Chinois pour aider à stabiliser et à reconstruire le pays ravagé par plus d'une décennie de guerre¹⁹. En échange, Mao accepte de reconnaître la pleine indépendance de la Mongolie.

1.1.2 Aron et l'extension de la « toile d'araignée » en Chine

Jusqu'en 1949, Aron s'était surtout intéressé à l'expansion de la Guerre Froide en Europe. Il suit de près la victoire communiste en Chine, qui survient à un moment où les tensions Est-Ouest sont à leur apogée. Déjà en 1948, Raymond Aron avait publié l'un de ses premiers essais dans *Le Figaro*, sur la Chine, intitulé « La toile d'araignée : le Kominform en Asie ». Dans cet article, Aron explique que, le continent asiatique est, à ses yeux, déchiré par des guerres civiles, ce qui permet à Moscou de faire avancer le communisme, surtout en Chine²⁰. Aron voit dans le Kominform la main de Staline, l'instrument de son expansion mondiale non seulement vers l'Occident mais aussi envers l'Asie. Effectivement, le Kominform est un instrument de la politique soviétique fondé en 1947. Son but est de promouvoir le communisme à travers le monde et de coordonner les activités des partis communistes pour instaurer l'unité idéologique au sein du mouvement communiste. Il

¹⁷ Perry Anderson, Chaohua Wang et Cécile Arnaud, *Deux révolutions : La Chine populaire au miroir de l'URSS, suivi du parti et de ses succès*, Agone, 2014, 190 pages

¹⁸ Edmond Clubb, *China & Russia, the « great game »*, Columbia University Press, 1971, 579 pages, pp.254-398

¹⁹ *Idem*

²⁰ Raymond Aron, « La toile d'Araignée : le Kominform en Asie », *Le Figaro*, le 11 octobre 1948, p146

s'est d'abord répandu en Europe, où le Kominform a servi de plateforme pour la diffusion de la ligne politique soviétique.

Pour Aron, le Kominform est d'abord un outil de l'Union Soviétique pour contrôler les partis communistes dans les pays satellites d'Europe de l'Est. L'idée commune est que les partis communistes n'agissent pas, selon Aron, de manière indépendante par rapport à l'Union Soviétique, en raison de l'influence qu'exerce Moscou par le biais du Kominform. Pour Aron, toutes les révolutions post-1945 sont déclenchées par Moscou parce qu'en « Asie depuis quelques mois, Moscou a entrepris des opérations militaires de grand style » en Birmanie, en Indonésie, en Malaisie et en Chine, chacun en proie à la guerre civile²¹. Tandis qu'en Europe, « où les staliniens détiennent déjà le pouvoir, on n'en est plus aux opérations militaires, mais au durcissement des partis et à l'accentuation de la mise au pas²² ». Pour lui, Moscou tire les ficelles des différentes révolutions qui se déroulent en Asie afin de désunir l'Occident et d'avoir plus de contrôle sur les États Est-Européens. Selon Aron, « il est évident que la mainmise des communistes sur la Chine développerait des conséquences indéfinies, auprès desquelles le sort de Berlin ou Trieste semblerait dérisoire²³ ». Le Kominform se manifeste différemment en Asie et en Europe pour Aron, puisqu'en Asie, « les révoltes des Philippines, de Malaisie ou de Birmanie font figure en Europe de faits divers lointains²⁴ ».

Dès 1948, Aron s'inquiétait pour la première fois de la progression communiste en Chine, mais il évoque aussi, dans ce même essai, pour la première fois, la menace communiste sur l'Asie. Aux yeux d'Aron, la toile d'araignée se développe et se renforce en Asie. Il explique que l'Asie est un terrain favorable à l'idéologie communiste où Moscou contribue aux mouvements de libération par le biais du Kominform, comme en Indonésie et en Malaisie, parce que selon Aron, « ces divers événements sont évidemment en corrélation les uns avec les autres. La rupture de la coalition en Birmanie et en Indonésie, et le terrorisme de Malaisie, accompagnent la progression communiste en Chine » qui contribuent à étendre le pouvoir communiste stalinien en Asie, de la Chine à l'Asie

²¹ *Ibid.*, p146

²² *Idem*

²³ Raymond Aron, « La toile d'Araignée : le Kominform en Europe », *Le Figaro*, le 12 octobre 1948, p149

²⁴ *Idem*

du Sud-Est²⁵. Aron ne parle pas de la guerre qui sévit en Indochine à cette période, mais mentionne seulement le fait que Hô Chi Minh « peut être indépendant en 1943, est certainement aujourd'hui un pion dans le jeu de Moscou²⁶ ». En effet, les mouvements communistes sont orientés en Asie, parce que « les forces britanniques n'arrivaient pas à liquider le maquis communiste²⁷ ». Les Malais en 1948, réunis sous le parti communiste malais, utilisent la guérilla composée de raids, de sabotages et de traques pour combattre les forces britanniques. La décolonisation des pays d'Asie du Sud-Est a été précipitée par la Seconde Guerre Mondiale. L'idée que le Japon avait occupé une grande partie de l'Asie du Sud-Est en élargissant son empire a poussé les nations sud-est asiatiques à proclamer leur indépendance après le départ des Japonais.

Raymond Aron voit donc un lien entre l'Est et l'Ouest. Pour lui, les insurrections en Chine et en Asie du Sud-Est facilitent la tâche expansionniste dangereuse de Staline parce qu'elles bouleversent les calculs sur lesquels était fondé le Plan Marshall. Ces conditions obligent les Américains à donner une priorité, soit à l'Europe, soit à l'Asie, ce qui profite aux hommes du Kremlin. En effet, il explique que « le sol des vieilles sociétés d'Asie est plus retourné et bouleversé encore que celui de notre continent. [...] L'occasion n'est-elle pas unique de gagner les masses à une cause qui se donne pour celle de leur libération, même si, victorieuse, elle devait établir une domination plus impitoyable encore que celle d'hier ?²⁸ ». Les insurrections déstabilisatrices en Asie représentent un moyen pour le stalinisme d'aboutir et de conquérir les populations grâce à l'instabilité politique, parce qu'il « touche plus aisément les peuples qui entrent à peine dans la carrière industrielle que ceux auxquels le capitalisme mûrissant a déjà apporté ses bienfaits et ses rigueurs. Il a donc une meilleure chance de convertir ou de conquérir l'Asie que l'Europe²⁹ ». C'est pour cette raison qu'Aron considère que « l'offensive principale est orientée vers l'Asie³⁰ ». Aron explique que l'Asie se déchire entre les différentes guerres de décolonisation et guerre civile, surtout la guerre civile chinoise, parce que l'Asie constitue la concrétisation de la rivalité russo-

²⁵ Raymond Aron, « La toile d'Araignée : le Kominform en Asie », *Le Figaro*, le 11 octobre 1948, p146

²⁶ *Idem*

²⁷ *Idem*

²⁸ *Ibid.*, p147

²⁹ *Ibid.*, p148

³⁰ *Ibid.*, p146

américaine. La proclamation d'indépendance des régimes nationaux à travers les insurrections en Asie du Sud-Est a permis à Moscou, aux yeux d'Aron, de s'étendre sans risquer une guerre générale avec les États-Unis et le monde occidental.

Aron est convaincu, pendant cette période antérieure à la victoire communiste en Chine, que l'Union Soviétique est déterminée à étendre son glacis en Europe de l'Est, sa vraie cible géopolitique. En effet, il explique que « les batailles d'Extrême-Orient constituent une manœuvre de diversion liée à la grande stratégie, dont l'objectif est l'échec du plan Marshall³¹ ». Cela signifie que dès 1948, Aron voit une menace globale de la part de l'URSS, tant à l'Est qu'à l'Ouest, mais pour l'instant, il interprète cela comme une stratégie soviétique afin de détourner l'attention des Américains de sa vraie cible : l'Europe. Aron avance l'idée que le but stratégique de l'URSS est de détourner l'attention des Américains pour éviter une intervention occidentale sur le « théâtre principal des opérations » qu'est l'Europe³². L'Europe n'est qu'un moyen selon Aron de se garantir des alliés dans l'Atlantique, parce que « les États-Unis dépensent des milliards de dollars pour maintenir le niveau de vie, relativement élevé, des vieilles nations d'Europe, et ils laissent la révolte paysanne et la misère ouvrière frayer la voie à la soviétisation du continent asiatique où vit la moitié de la population du globe »³³.

Toujours dans ce même article, Aron illustre la raison pour laquelle il considère que la stratégie communiste fonctionne mieux en Asie qu'en Europe. En effet, il explique qu'en « Asie, les communistes gardent du champ. Ils ont la possibilité de s'étendre sans que leur expansion risque de provoquer une conflagration mondiale. Une guerre civile, en France ou en Italie, bouleverserait les chancelleries et apparaîtrait comme l'équivalent de la guerre d'Espagne, à la veille de 1939³⁴ ». Les révoltes en Asie du Sud-Est font figure de « faits divers lointains et, si les milieux dirigeants aux États-Unis leur prêtent une grande attention, l'opinion publique ne s'émeut que lentement³⁵ ». Les communistes ont compris que l'idéologie les rassemblait contre le capitalisme, comme « la

³¹ *Idem*

³² *Ibid.*, p147

³³ Raymond Aron, « La toile d'Araignée : le Kominform en Asie », *Le Figaro*, le 11 octobre 1948,

³⁴ Raymond Aron, « La toile d'Araignée : le Kominform en Europe », *Le Figaro*, le 12 octobre 1948, p149

³⁵ *Ibid.*, p150

révolte des paysans contre les grands propriétaires, celle des ouvriers, agglomérés autour des premières usines, contre un destin qu'ils ne comprennent ni n'acceptent, celle de peuples entiers contre la domination des impérialistes étrangers³⁶ ». Pour Aron, le départ des Européens du continent asiatique par la décolonisation, l'effondrement des structures politiques impériales ainsi que la faiblesse des régimes improvisés ouvrirait la porte à la voie du communisme. Et tout comme les pays d'Asie, l'URSS a été la première à suivre cette voie en instaurant, à partir d'une brèche dans le pouvoir impérial de 1917, « une gigantesque toile d'araignée, couvrant l'univers entier³⁷ ». Pour Aron, l'année 1948 représente donc l'année de transition où les régimes nationaux, en cherchant leur équilibre, basculent vers le communisme.

L'essai révélateur de la « toile d'araignée » sur la pensée aronienne du communisme à l'échelle du monde, lui permet de s'attarder également sur la Chine. La Chine n'est pas encore communiste, mais la Chine de Tchang Kai Chek se retrouve seule, sans soutien américain face à Mao, parce que pour Aron, le gouvernement nationaliste en 1948 a perdu une grande partie de la protection américaine à cause de sa corruption et ses faiblesses militaires parce que « le gouvernement anticommuniste ne se libère pas des milieux réactionnaires et se refuse aux réformes agraires faute desquelles le communisme chinois continuera à paraître seul progressif³⁸ ». Dans cette situation où la Chine s'affaiblit, Aron avance que les « communistes de Mao Tsé-Toung paraissent capables d'unifier à nouveau la Chine à leur profit (ou au profit de Moscou)³⁹ ». Selon lui, la perte de la Chine est une réelle possibilité : « la « communisation » de la Chine représenterait une défaite américaine de première grandeur⁴⁰ ». Il sait que les Américains ont choisi de ne pas intervenir dans la guerre civile chinoise. Comme il l'a écrit en 1948, « la diplomatie américaine ne s'est pas engagée en Chine parce qu'elle n'a pas trouvé ni hommes ni parti qu'elle jugeât moralement acceptable ou politique opportun de soutenir à fond⁴¹ ». Selon Aron, la diplomatie américaine doit se baser sur d'autres pays, comme l'Indonésie, la Malaisie ou le Japon en cas de « perte de la

³⁶ *Ibid.*, p148

³⁷ *Ibid.*, p149

³⁸ *Idem*

³⁹ Raymond Aron, « De Berlin à Nankin », *Le Figaro*, le 4 décembre 1948, p153

⁴⁰ *Ibid.*, p154

⁴¹ *Idem*

Chine » pour créer un bloc asiatique capable de faire face à la menace communiste soviétique. Les événements en Chine déjà amènent Aron à penser à une géopolitique américaine d'endiguement.

1.1.3 Aron devant la victoire communiste : une greffe nationaliste ?

La victoire communiste en Chine suscite des réactions multiples de la part de Raymond Aron. S'il a observé avec inquiétude le problème chinois et la victoire communiste des nationalistes de Mao en 1949, il y voit une menace de l'extension communiste mais aussi une issue de secours de la guerre civile. Le 5 janvier 1950, Aron publie son premier article dans *Le Figaro* sur la victoire communiste en Chine, où il fait état du « problème chinois⁴² ». Dans cet essai, il analyse trois phénomènes au cœur de cette greffe communiste en Chine : la nature de la révolution communiste en Chine par le biais d'une idéologie occidentale, la forme du régime en lui-même avec l'union au nationalisme ainsi que les implications internationales de la montée du communisme en Chine.

Aron voit dans le communisme chinois la victoire d'une idéologie occidentale appliquée dans un milieu asiatique. Le communisme, aux yeux d'Aron, est une manifestation de l'Occident qui s'est déployé et a pris forme en Asie à travers les insurrections. Pour lui, la victoire communiste est un événement fondateur de la Guerre Froide en Asie, parce que « la conquête de l'Ex-Empire du Milieu par un parti révolutionnaire, se réclamant d'une idéologie d'origine occidentale, devenue la religion officielle d'un empire eurasiatique, constitue un événement historique, paradoxal en apparence, aux conséquences encore imprévisibles⁴³ ». Le paradoxe, selon Aron, s'explique par le fait que, Mao, hostile au monde occidental, utilise une idéologie provenant de l'Occident, pour se débarrasser de toute présence occidentale en Chine continentale. Le communisme s'est donc greffé sur un anticolonialisme hostile à la domination étrangère européenne et à la présence occidentale. La Chine pour Aron a affirmé sa nouvelle structure politique dominante sur le continent asiatique à partir de l'influence communiste.

Vu d'Asie, le conflit entre le « monde libre » et le « monde communiste » n'a pas la même signification. En Asie, le communisme est une modalité de l'Occident, il n'en est pas la

⁴² Raymond Aron, « Révolution en Asie : La victoire communiste en Chine », *Le Figaro*, le 5 janvier 1950, p336

⁴³ *Idem*

contradiction⁴⁴. L'analyse d'Aron exprime donc la différence entre les deux continents : en Europe, l'Union Soviétique a imposé le communisme comme une forme de domination, tandis qu'en Asie, les nationalistes ont épousé le communisme comme une forme de libération nationale. Les Chinois de Mao prennent conscience d'eux-mêmes comme une unité grâce au sentiment national, accompagné par l'idéologie communiste, parce que selon Aron, ils ont pris « trop au sérieux la ligne qui leur était transitoirement recommandée, et qu'une sorte de national-communisme témoignât qu'en dépit de tout, le sentiment national est au moins aussi fort que le sentiment de classe⁴⁵ ». Mao, selon Aron, a présenté l'idéologie communiste comme un moyen de modernité économique et politique parce que la « faiblesse et corruption de l'ancienne administration, décomposition, morale et politique, de l'équipe gouvernante⁴⁶ » instaurées par la Chine de Tchang Kai Chek n'ont pas su unifier le pays.

La greffe chinoise dans le monde communiste est assez novatrice pour Aron, qui doute de la « forme que prendra en Chine le régime communiste⁴⁷ ». Cela signifie qu'aux yeux d'Aron, l'objectif final de Mao est la construction d'un État à parti unique communiste à l'instar des Soviétiques. Le nationalisme est un moyen pour réaliser le but. Pourtant, Aron présente les communistes chinois comme de « bons staliniens », ce qui suggère qu'ils suivent de près les directives de Moscou, depuis leur rupture avec le Guomindang. Cette fidélité du parti communiste chinois aux hommes du Kremlin permet de s'assurer une alliance dans la région asiatique. Cela signifie que, pour Aron, la forme du régime communiste en Chine doit avoir les mêmes caractéristiques que celle de l'Union Soviétique où « une société de type soviétique demeure leur objectif. Reste à savoir s'ils ont les moyens de l'édifier⁴⁸ ». L'alignement de la Chine sur l'Union Soviétique renforce « à coup sûr, en cas de guerre totale, le « camp oriental »⁴⁹ ».

⁴⁴ Raymond Aron, « La toile d'Araignée : le Kominform en Europe », *Le Figaro*, le 12 octobre 1948, p149-150

⁴⁵ *Ibid.*, p149

⁴⁶ *Ibid.*, p150

⁴⁷ Raymond Aron, « Révolution en Asie : La victoire communiste en Chine », *Le Figaro*, le 5 janvier 1950, p337

⁴⁸ *Ibid.*, p338

⁴⁹ Raymond Aron, « La crise de la diplomatie occidentale », *Le Figaro*, le 10 février 1950, p355

Que Mao greffe le communisme sur un terrain nationaliste n'empêche pas, selon Aron, l'alliance de la Chine avec l'URSS. Les implications internationales de la victoire communiste en Chine bouleversent, selon Aron, l'équilibre des pouvoirs mondiaux car « la zone soviétique risque de compter un deuxième membre permanent au Conseil de Sécurité⁵⁰ ». L'Union Soviétique envisage d'établir sa politique afin de développer son allié dans le camp asiatique. Selon Aron, la Chine joue un rôle clé dans la plus grande stratégie soviétique, pour mener la bataille contre le camp occidental en Asie du Sud-Est. Comme Aron l'écrivit dans cet essai : « en cas de Troisième Guerre Mondiale, une Chine communiste se rangerait, selon toute probabilité, dans le camp soviétique et menacerait les territoires du Sud-Est asiatique⁵¹ ». La victoire de Mao en Chine change la donne globale de la Guerre Froide aux yeux de notre auteur : « toute la difficulté tient à la rencontre entre une révolution chinoise et la situation mondiale ⁵²».

1.2 Aron et la crise de la diplomatie occidentale en Asie

1.2.1 La « perte de la Chine » et la transformation de l'échiquier mondial selon Aron

Tel que Raymond Aron le dit dans son essai de février 1950, la victoire communiste chinoise transforme l'échiquier mondial et crée une crise de la diplomatie occidentale en Europe et surtout en Asie. Comme nous l'avons souligné ci-dessus, la Chine fut, depuis le XIXe siècle, la pierre angulaire de la politique américaine. Les Américains avaient espéré, après la Seconde Guerre Mondiale, que la Chine s'alignerait sur les États-Unis pour endiguer le communisme, parce que « la diplomatie de Washington a traditionnellement protégé la Chine contre les empiètements des impérialistes européens. Durant la guerre, elle la considérait comme une grande puissance de l'avenir, elle a imposé cette conception à ses alliés⁵³ ». Or, la victoire communiste chinoise le 1^{er} octobre 1949 a tout changé. Les États-Unis, selon l'analyse d'Aron, ont perdu justement le socle de leur politique en Asie depuis l'Open Door Policy à la fin du XIXe siècle. Voici que la Chine

⁵⁰ Raymond Aron, « Révolution en Asie : La victoire communiste en Chine », *Le Figaro*, le 5 janvier 1950, p338

⁵¹ *Ibid.*, p337

⁵² *Ibid.*, p336

⁵³ *Ibid.*, p337-338

« dont les États-Unis ont voulu, sincèrement, défendre l'intégrité, la force, la prospérité, se dresse en ennemie, avec l'ardeur des convertis, les vitupérations et les enseignements du maître⁵⁴ ».

Conscient de ce que représente la Chine dans le monde, la victoire communiste joue en la défaveur des Américains selon Aron parce que le « désastre chinois entraîne pour les États-Unis une telle perte de prestige que la diplomatie de Washington s'impose à elle-même une période de médiation et d'attente. Il aurait suffi d'abandonner Tchang Kai Chek à son sort dès 1947 pour que la victoire de Mao Tsé-Toung n'apparût pas comme une défaite américaine⁵⁵ ». Cependant, Washington a accepté de soutenir la République de Chine désormais installée à Taïwan « assez pour s'attirer l'inimitié des communistes (et même de nombreux Chinois hostiles au Guomindang) et pas assez pour assurer son succès⁵⁶ ». C'est pour cette raison que Raymond Aron est conscient que les États-Unis n'auraient pas pu intervenir en Chine. S'ils étaient intervenus en tant que gendarme du monde, la situation aurait pu très vite dégénérer en guerre directe avec l'URSS et la Chine de Mao en raison de l'alliance entre la Chine et l'Union Soviétique. Comme Aron l'explique si bien :

La Chine n'a pas été perdue à cause de l'impuissance américaine sur le continent asiatique (comme le suggère Walter Lippmann). En réalité, militairement la situation à Berlin était désespérée, alors qu'à partir des îles du Pacifique, l'aviation américaine aurait pu aisément s'opposer aux entreprises de Mao Tsé-Toung. Mais en Europe comme en Asie, les règles de la Guerre Froide excluent l'emploi direct, par les deux grands, des armées terrestres et aériennes. L'Europe occidentale a été préservée parce que les gouvernements, avec l'aide économique des États-Unis, suffisaient largement à contenir un parti communiste qui n'avait d'autres armes que la propagande et les grèves. La Chine a été perdue parce que Tchang Kai-Chek, même avec l'aide américaine, était incapable de venir à bout d'une révolution paysanne, que le parti communiste avait suscitée, encadrée ou dirigée.⁵⁷

Les relations internationales et diplomatiques avec la Chine sont compliquées parce qu'aucun pays occidental n'avait anticipé une victoire des communistes, comme Aron le souligne dans son article de 10 février 1950. Les nations européennes se sont « convaincues que la guerre totale n'est pas pour demain et que les communistes ne prendront pas le pouvoir ; [...] elles oublient qu'elles ne

⁵⁴ *Ibid.*, p338

⁵⁵ *Idem*

⁵⁶ Raymond Aron, « Révolution en Asie : La victoire communiste en Chine », *Le Figaro*, le 5 janvier 1950, p338

⁵⁷ Raymond Aron, « La crise de la diplomatie occidentale », *Le Figaro*, le 10 février 1950, p353

parviendront à tenir jusqu'au bout qu'à la condition de reconstituer un ordre viable⁵⁸ ». Avant la victoire de Mao, les Occidentaux avaient préféré recentrer le problème de la Guerre Froide à Berlin puisque c'est la concrétisation de la séparation idéologique en Europe. La victoire communiste en Chine a eu un gros impact sur la crise de la diplomatie occidentale parce qu'elle a encouragé les États-Unis, selon Aron, à se remettre en question et ainsi prendre en « Extrême-Orient, la défense des jeunes nationalismes⁵⁹ ».

Aux yeux d'Aron, la perte de la Chine a accentué la perte de prestige américain, mais aussi une confiance de la part de leurs alliés qui sont menacés par l'expansion soviétique en Europe. Pour Aron, la crise de la diplomatie occidentale en 1950 a pour origine en Asie « l'échec de la résistance au communisme⁶⁰ ». Pour Aron, les États-Unis n'ont pas trouvé de « gouvernement non-communiste suffisamment populaire et efficace pour empêcher le triomphe de Mao Tsé-Toung » pour assurer une stabilité à l'Occident et au monde entier⁶¹. Cette perte de la Chine a affecté la pensée aronienne sur sa vision de l'Europe puisque « la situation demeure instable, autant en Europe qu'en Asie, parce qu'on a toléré la soviétisation de l'Europe orientale, et que le partage du Vieux Continent, celui de l'Allemagne, sont à la longue intenable⁶² ».

1.2.2 Aron et l'extension de l'influence chinoise communiste en Asie

Selon Aron, Mao présente la Chine comme une victime de l'impérialisme et, en conséquence, positionne la Chine comme une championne de la lutte anticolonialiste en Asie du Sud-Est et plus globalement sur le continent asiatique. Staline est plus préoccupé par l'Europe et est prêt à laisser Mao diriger les affaires révolutionnaires en Asie. En effet, l'identification d'Aron sur l'arme révolutionnaire pour les communistes chinois lui permet de soutenir les pays d'Asie du Sud-Est parce que « la guérilla serait, en Extrême-Orient, la forme principale de la lutte pour la « liberté des peuples »⁶³ ». L'utilisation de la guérilla permet donc de mettre fin à l'occupation occidentale,

⁵⁸ *Ibid.*, p354

⁵⁹ *Ibid.*, p355

⁶⁰ *Ibid.*, p353

⁶¹ Raymond Aron, « Contre le défaitisme », *Le Figaro*, le 3 mars 1950, p362

⁶² *Ibid.*, p362

⁶³ Raymond Aron, « Révolution en Asie : Les Américains en quête d'une politique », *Le Figaro*, le 17 janvier 1950, p344

tout en généralisant le combat des communistes et en donnant à Mao une place inévitable sur les discussions stratégiques du continent asiatique. Les États-Unis et la Chine ont le même objectif – renforcer les alliances en Asie –, mais la Chine encourage la violence, tandis que, selon Aron, les États-Unis encouragent la paix et la démocratie dans le contexte de la Guerre Froide.

L'idée des « Dominos » est soumise par Raymond Aron à partir de son article publié en février 1950, la « crise de la diplomatie occidentale ». En effet, il explique que la perte de la Chine a constitué un gros enjeu de la division du système international en deux mondes de la Guerre Froide. Aron perçoit les États-Unis comme l'acteur clé dans la lutte contre la propagation communiste, surtout en Chine. Les États-Unis ont utilisé Tchang Kai Chek pour ouvrir la voie à des relations limitées des États-Unis avec la Chine continentale.

La Chine a promu non seulement une nouvelle forme de communisme, mais aussi un anti-impérialisme aigu grâce aux mouvements de libération nationale. Cela contribue à cette crise diplomatique occidentale dont Aron parle au début de l'année 1950. Le gouvernement chinois soutient activement les mouvements de décolonisation en Asie du Sud-Est, car « maintenant que Mao Tsé-Toung règne sur l'Empire du Milieu, ne va-t-il pas recruter dans ces minorités des propagandistes et des combattants, animés autant par le patriotisme que par les convictions communistes ?⁶⁴ ». Selon Aron, la Chine « constitue un réservoir de main-d'œuvre » et maintient une inquiétude permanente sur le continent asiatique⁶⁵. C'est pour cette raison qu'il explique que l'état d'inquiétude, de défiance et de tensions se justifie seulement par l'Union Soviétique et non la Chine, parce que « si Staline avait voulu d'une coexistence tranquille, durant dix ans, entre pays socialistes et capitalistes, rien ne lui était plus facile, en 1945, à une époque où les souvenirs de la fraternité d'armes et l'aspiration à la paix inclinaient les démocraties à toutes les concessions⁶⁶ ». Aux yeux d'Aron, la propagation du communisme est donc entièrement contrôlée par Moscou.

La Chine communiste a longtemps considéré les mouvements nationalistes en proie à l'insurrection en Asie du Sud-Est comme des alliés naturels dans la lutte contre l'impérialisme occidental et le

⁶⁴ *Ibid.*, p345

⁶⁵ *Ibid.*, p355

⁶⁶ *Idem*

capitalisme. Cette solidarité, grâce aux minorités chinoises, « trois millions en Thaïlande, deux en Malaisie », s'est traduite par un soutien politique et diplomatique. Aron cite l'exemple de l'Indochine où il explique que « la perte de l'Indochine atteindrait le camp occidental tout entier et aurait des conséquences graves sur la Malaisie, la Birmanie et le Siam. Cette considération du problème global s'impose d'autant plus que la stratégie communiste, dans cette partie du monde, est inspirée par une conception d'ensemble et dirigée par un état-major unique⁶⁷ ». Là encore, Aron discerne l'idée des Dominos dans cette crise diplomatique qu'il analyse. Aron explique que l'attitude de Mao, en soutenant activement « les guérillas menées par les minorités chinoises dans les pays d'Asie du Sud-Est », permet de garder une défiance permanente sur les deux continents⁶⁸. Cela signifie qu'Aron pense que les Chinois vont s'appuyer sur les Chinois d'outre-mer pour promouvoir la révolution en Asie.

La crise de la diplomatie occidentale s'explique aussi par la reconnaissance du gouvernement de Hô Chi Minh en janvier 1950. Moscou et Pékin reconnaissent la république de Hô Chi Minh suivis par tout le bloc communiste. Hô Chi Minh et le Viet Minh luttent contre les troupes françaises depuis décembre 1946. En effet, Aron explique que « la reconnaissance de Hô Chi Minh par Moscou, Pékin et les autres États satellites rend presque inévitable le surgissement, en Extrême-Orient, d'une Grèce 1948 ou d'une Espagne 1936⁶⁹ ». L'engagement de Pékin envers le gouvernement d'Hô Chi Minh a démontré les inquiétudes d'Aron. Il a compris les enjeux, surtout pour les Occidentaux, puisque l'expansion du communisme a contribué à la polarisation des relations internationales entre les deux blocs. Pour Aron, la reconnaissance du Viet Minh et la guerre d'Indochine ainsi que l'éclatement « des insurrections et des émeutes en Birmanie, en Indonésie, aux Indes et en Malaisie » n'a fait que renforcer la stratégie communiste chinoise en Asie du Sud-Est, en tenant compte du soutien potentiel de Pékin face à ces mouvements⁷⁰.

La crise de la diplomatie occidentale s'explique aussi par le besoin urgent, selon Aron, de stabilité en Europe et en Asie pour maintenir une position occidentale en Asie. En effet, Aron critique le

⁶⁷ Raymond Aron, « La conférence de Londres », *Le Figaro*, le 20/21 mai 1950, p403

⁶⁸ *Idem*

⁶⁹ *Ibid.*, p352

⁷⁰ *Ibid.*, p355

manque de vision à long terme des dirigeants américains sur la menace globale du communisme, soulignant que leurs actions sont surtout passives et réactives en ce début de l'année 1950 : « En 1947, quand les dirigeants de Washington comprirent la nature et les ambitions du stalinisme, ils décidèrent à la hâte de parer au plus pressé et d'arrêter l'expansion du soviétisme sur les points qui paraissaient les plus menacés, Iran, Turquie, Grèce, Berlin⁷¹ ». Pour Aron, les États-Unis étaient incapables de contrecarrer l'ascension du communisme en Europe, et le sont encore moins pour l'Asie. « La saisie des consulats américains en Chine » affaiblit la crédibilité de la diplomatie américaine en Asie en février 1950⁷². Aron met donc en lumière le fait que les dirigeants occidentaux, surtout américains n'ont aucune vision stratégique à long terme, parce que « Berlin n'a pas été sauvé grâce à la bombe atomique, mais grâce à l'improvisation du pont aérien et à la résistance morale de la population⁷³ ». Pour lui, il est important que les dirigeants occidentaux trouvent des plans concernant la stabilité européenne, surtout sur les questions allemandes et berlinoises. Cette absence de vision cohérente rend donc difficile pour Aron, la formulation de politiques efficaces et durables pour contrer l'influence communiste en Chine.

1.3 L'axe Moscou-Pékin : une alliance de feu ?

1.3.1 Une Chine maoïste comme alliée de Staline

Bien qu'Aron reconnaisse que la Chine et l'Union Soviétique marchent désormais ensemble, symbolisées par l'alliance signée en février 1950, Aron s'est beaucoup intéressé aux rapports entretenus à l'intérieur du bloc communiste, entre Mao et Staline – deux dirigeants influents, qui avaient leur propre conception de l'avenir. Pour Aron, à partir de la victoire communiste chinoise, l'Union Soviétique a perdu le pouvoir quasi absolu qu'elle dirigeait dans le Kominform en 1947 – à ses yeux, c'est un partage forcé du pouvoir sino-soviétique qui s'installe. Dès le départ, Aron a mis en doute le fait que Staline ait les moyens de commander Mao après la victoire de celui-ci, parce que « la dépendance du gouvernement chinois par rapport au Bureau Politique de Moscou n'est pas aussi étroite que celle des gouvernements satellites en Europe⁷⁴ ». Staline a

⁷¹ *Ibid.*, p354

⁷² *Ibid.*, p352

⁷³ *Ibid.*, p353

⁷⁴ Raymond Aron, « Révolution en Asie : La victoire communiste en Chine », *Le Figaro*, le 5 janvier 1950, p337

immédiatement traité la Chine en grande puissance égale, contrairement aux États d'Europe orientale. Il en a conclu que les politiques sino-soviétiques sont liées contre un ennemi commun : les États-Unis. De plus, dans son article publié le 5 janvier 1950, Aron suggère que « l'éventualité d'un « titisme » chinois, déjà tant de fois évoquée, paraît pour l'instant très improbable⁷⁵ ». Le régime communiste de Pékin n'a pas subi la contrainte de la forme militaire soviétique, contrairement à l'Europe de l'Est. Il se veut lié à cette dernière par l'adhésion à une même doctrine, par l'hostilité à l'égard de l'Occident, par le besoin de l'aide soviétique, aussi longtemps qu'il se croit menacé par les États-Unis. La Guerre Froide s'étant déplacée vers la Chine et l'Asie du Sud-Est depuis la victoire de Mao, elle a permis d'établir des liens plus étroits entre la Chine communiste et les pays d'Asie du Sud-Est. Mao gagne de plus en plus de pouvoir, mais il reste quand même à souligner qu'aux yeux d'Aron, tous les partis communistes asiatiques relèvent de l'autorité stalinienne. La position de la Chine et son rôle de leader *de facto* lorsqu'un pays asiatique est en crise ont gagné le respect du bloc communiste et des autres pays d'Asie, et ont fait de Pékin un centre d'influence important.

Les objectifs des deux grands communistes ne sont pas les mêmes à partir de 1950. Mao, selon Aron, est davantage préoccupé par la consolidation de son pouvoir et la révolution communiste en Chine. En effet, il mentionne ses tentatives pour mobiliser les masses et mener des révolutions dans les pays voisins, parce que « Maintenant que Mao Tsé-Toung règne sur l'Empire du Milieu, ne vaudrait-il pas recruter dans ces minorités [chinoises] des propagandistes et des combattants, animés autant par le patriotisme que par les convictions communistes ?⁷⁶ ». En utilisant les minorités chinoises, Mao aspire, du point de vue d'Aron, à devenir le leader communiste mondial. Cette nouvelle considération d'Aron permet de comprendre la façon dont Mao veut consolider son pouvoir en Chine, voire en Asie. Pour Aron, « le leader chinois réclame la constitution d'armées de libération qui doivent partout, en Asie et en Australasie, sous la direction du parti communiste, mener le combat à main armée. Selon Aron, les insurrections, dirigées par Mao, relèvent directement de ce qu'il appelle la tactique communiste, parce que « depuis deux ans [1948], le Kominform d'Asie a

⁷⁵ *Ibid.*, p338

⁷⁶ Raymond Aron, « Révolution en Asie : Les Américains en quête d'une politique », *Le Figaro*, le 17 janvier 1950, p344

donné l'ordre aux partis staliniens de passer à l'insurrection⁷⁷ ». Le PCC reprend donc les grandes lignes du Kominform. La stratégie de libération menée par Mao a été suivie en Birmanie, en Indonésie, aux Indes et en Malaisie. Selon Mao, pour Aron, le PCC doit utiliser tous les moyens pour aider les partis et les peuples communistes opprimés d'Asie à lutter pour la libération. Ce faisant, Mao a pu ancrer la victoire de la révolution chinoise, pour étendre la révolution à l'Asie du Sud-Est et affirmer une crédibilité internationale aux yeux du monde entier.

Comme démontré ci-dessus, Mao, selon Aron, souhaite consolider son pouvoir surtout en Asie du Sud-Est. En ordonnant le passage à l'insurrection contre les puissances occidentales impériales, il essaie de prendre la tête des partis communistes asiatiques à travers le Kominform d'Asie, encore en formation et assumer un rôle de leader dans le monde asiatique. Aux yeux d'Aron, la décision du Kominform d'Asie « a été prise trop tôt et elle a constitué une erreur. Les dirigeants nationalistes des pays qui viennent d'acquérir leur indépendance se sont trouvés immédiatement en lutte avec les communistes et, du même coup, rejetés vers l'Occident⁷⁸ ». La situation révolutionnaire en Asie a propulsé la question d'une séparation entre le communisme soviétique et le communisme chinois, puisque Mao et ses idées révolutionnaires l'ont incité à comprendre la révolution asiatique comme intrinsèques aux insurrections de libération nationale des pays d'Asie du Sud-Est. C'est pour cette raison qu'Aron soumet l'idée que « la diffusion du communisme chinois en Asie du Sud-Est cesserait-elle d'apparaître comme un danger pour le monde occidental⁷⁹ ». Cette scission idéologique entre communisme chinois et soviétique ne garantirait, aux yeux d'Aron, aucune stabilité au sein de la communauté internationale.

Staline, quant à lui, cherche à étendre son influence en Asie au détriment de Mao. Pour Aron, l'extension de son influence peut créer un heurt avec « les nouveaux dirigeants de Pékin, en dépit de la communauté d'idéologie. On semble interpréter dans ce sens la prolongation du séjour de Mao Tsé-Toung à Moscou⁸⁰ » parce que l'Union Soviétique est accusée, par M. Acheson, selon Aron, de travailler à « l'annexion de la Mongolie intérieure, du Turkestan chinois et de la

⁷⁷ *Idem*

⁷⁸ *Idem*

⁷⁹ *Ibid.*, p345

⁸⁰ Raymond Aron, « Révolution en Asie : Les Américains en quête d'une politique », *Le Figaro*, le 17 janvier 1950, p345

Mandchourie⁸¹ », trois territoires jugés stratégiques aux yeux de Mao, et qui renforcerait une méfiance entre Mao et Staline. C'est pour cette raison qu'Aron avance l'idée d'une scission sino-soviétique, qui peut considérablement avantager le bloc de l'Ouest et les États-Unis. Cela signifie que, tandis que Pékin et Moscou luttent pour un plus grand contrôle de territoires stratégiques, la diplomatie américaine, selon Aron « mise à fond sur les nationalismes d'Asie dans l'espoir que ceux-ci vont se retourner contre l'impérialisme russe⁸² ». Voyant toujours la menace communiste, Aron encourage l'implosion du bloc communiste à cause des divergences d'opinions expliquées ci-dessus. Aron propose une formule qui résume bien la diplomatie du bloc de l'Est : un empire gouverné à deux têtes. Il l'explique dans son article du 25 janvier 1950 :

La dissidence de Tito, dont l'Occident se félicite, mais qui est due entièrement au génie bien connu du Père des Peuples, a inspiré le State Department sa première idée offensive. Désespérant « déssoviétiser » aucun territoire occupé par l'Armée rouge ou une armée de libération, les dirigeants de Washington espèrent que le Bureau Politique de Moscou imposera partout sa domination avec une telle brutalité qu'il provoquera la révolte, même de gouvernements authentiquement communistes. Ils comptent que la diplomatie stalinienne manifesterà en Mandchourie et au Sinkiang, les mêmes ambitions que la diplomatie tsariste et tournera contre elle le nationalisme chinois.⁸³

Comme nous avons pu le démontrer, Aron a compris que Moscou et Pékin, Staline et Mao marchaient main dans la main. Mais il pense aussi que les deux dirigeants communistes sont potentiellement opposés l'un à l'autre, en compétition pour diriger la révolution à l'échelle mondiale en Asie.

1.3.2 Aron et Taïwan : la clé de l'Asie américaine ?

Après la « perte de la Chine », les États-Unis ont mené une politique, avec le principe « d'une seule Chine », la Chine de Tchang Kai Chek, réfugiée à Taïwan. Aron a reconnu que la victoire de Mao, même si elle va à l'encontre de ses convictions et ses valeurs personnelles, était inévitable. Pour Aron, les Américains devaient soutenir Taïwan comme la clé de voûte de leur quête d'une nouvelle politique en Asie après la « perte de la Chine » continentale. Il est conscient que la Chine de Tchang Kai Chek à Taïwan et la Chine de Mao sur le continent représentaient « le théâtre et l'objet des

⁸¹ *Idem*

⁸² *Idem*

⁸³ Raymond Aron, « Continuité de la politique américaine », *Le Figaro*, le 25 janvier 1950, p348

rivalités russo-américaines⁸⁴ ». Taïwan symbolisait, pour Aron, un enjeu géopolitique majeur pour l'Occident. Selon lui, les Américains en quête d'une politique en Asie devaient s'appuyer sur la République de Chine de Taïwan pour pouvoir faire barrière contre la Chine continentale en cas d'attaque. Il explique dans son article du 25 janvier 1950 que « le gouvernement nationaliste de Taïwan représentait une option plus favorable pour les valeurs libérales et les intérêts occidentaux » dans la région asiatique pendant la Guerre Froide⁸⁵. Le régime de Mao était puissant et incarnait une menace pour la stabilité régionale et la sécurité internationale aux yeux des États-Unis. Le régime nationaliste de Taïwan correspondait plus aux idéaux démocratiques occidentaux, pour Aron, que la Chine communiste de Mao. Taïwan pouvait donc jouer un rôle important dans une nouvelle stratégie américaine en Asie. Pour Aron, les États-Unis cherchent une politique en Asie qui éviterait à la fois, la perte de leurs positions occidentales sur le continent et l'enlisement dans une guerre longue et coûteuse.

Le soutien américain, pour Aron, a été insuffisant aux nationalistes dans le passé. En effet, bien que les Américains aient soutenu les nationalistes dans la guerre civile, ce n'était pas assez pour leur assurer le succès dans la guerre. La Chine de Tchang Kai Chek « même avec l'aide américaine, était incapable de venir à bout d'une révolution paysanne, que le parti communiste avait suscitée, encadrée ou dirigée⁸⁶ ». C'est pour cette raison que l'administration Truman était encline à abandonner son soutien au régime nationaliste et à ne pas intervenir dans le cas d'une éventuelle invasion communiste de Taïwan. Aron explique que la diplomatie américaine met au point une méthode « d'intervention limitée » pour contrer la menace communiste en Asie⁸⁷. Le soutien doit rester simple, autant pour les États-Unis que pour l'Union Soviétique, c'est-à-dire sans envoyer d'armée, de conseillers militaires, sous peine de déclencher une guerre générale, dont aucune puissance ne veut. Pour Aron, les Américains devaient « soutenir les pays non soviétisés en Asie du Sud-Est, comme en Europe⁸⁸ ». Du point de vue d'Aron, Taïwan devait donc s'inscrire dans la politique d'endiguement mondiale des États-Unis à la suite de la victoire communiste chinoise.

⁸⁴ Raymond Aron, « Continuité de la politique américaine », *Le Figaro*, le 25 janvier 1950, p347

⁸⁵ *Ibid.*, p348

⁸⁶ Raymond Aron, « La crise de la diplomatie occidentale », *Le Figaro*, le 10 février 1950, p352

⁸⁷ *Ibid.*, p342

⁸⁸ *Ibid.*, p343

« Les États-Unis ne prendront pas d'initiative sensationnelle pour sauver Formose », parce qu'ils craignent que cela compromette leur prestige sans apporter de bénéfices significatifs. Cela signifie que les Américains rejettent l'idée de traiter Taïwan comme un territoire occupé « à y envoyer la flotte américaine en attendant de soumettre un projet de trusteeship à l'ONU⁸⁹ » par crainte de complications imprévisibles. Aron recommande une approche pragmatique et nuancée de la part des États-Unis, basée sur une stratégie d'intervention limitée.

Dans les faits, les États-Unis se limitent donc à un « soutien avec réticence » qui présentait tous les inconvénients aux yeux d'Aron⁹⁰. Taïwan incarne, d'après les États-Unis et leurs alliés, une Chine « libre » qui résiste au communisme, et cela compte pour Aron. L'installation de bases militaires et aéronavales permet aux États-Unis d'intervenir à Taiwan pour empêcher la soviétisation de l'île et la conquête par Mao. Pour Aron, les alliances américaines du Pacifique, qui commencent avec Taïwan, le Japon, la Corée du Sud et la Thaïlande permettent de protéger les États-Unis contre la Chine afin qu'ils puissent « conserver la maîtrise du Pacifique sans abandonner le continent à son sort⁹¹ ». C'est pour cette raison que les États-Unis devaient entretenir à tout prix, Aron écrit, des liens étroits avec Taïwan, considérant l'île comme un partenaire stratégique dans la région Asie-Pacifique. On voit bien qu'Aron est un architecte, voire un véritable champion de l'endiguement, un « cold warrior ». La politique d'endiguement en Asie, pour Aron, devait surtout se concrétiser à Taïwan, parce qu'en défendant l'île, les États-Unis peuvent renforcer leurs liens avec les autres pays d'Asie du Sud-Est, mais aussi les pays occidentaux. Pour Aron, l'endiguement permet d'encourager une stabilité régionale.

Taïwan devient, aux yeux d'Aron, un des éléments clés du dispositif militaire américain dans la région de l'Asie Pacifique. Aron voulait pousser les États-Unis à s'engager davantage à Taïwan, parce qu'il est conscient que la Chine souhaite reconquérir l'île et « lancer des divisions chinoises à l'assaut des territoires encore contrôlés par l'Occident, en Asie du Sud-Est et à Formose⁹² ». Aron a fortement soutenu la politique américaine en Asie, surtout son engagement auprès de Taïwan.

⁸⁹ *Idem*

⁹⁰ Raymond Aron, « Révolution en Asie : La victoire communiste », *Le Figaro*, le 5 janvier 1950, p339

⁹¹ Raymond Aron, « Continuité de la politique américaine », *Le Figaro*, le 25 janvier 1950, p347

⁹² Raymond Aron, « La crise de la diplomatie occidentale », *Le Figaro*, le 10 février 1950, p354

Cela permettait aux États-Unis de respecter leur parole envers le monde occidental, selon Aron, en assurant la protection taïwanaise contre Mao. En effet, pour Aron, les États-Unis ont l'obligation de défendre « la zone à travers laquelle circulent librement les marchandises, les hommes et les idées » et cette défense se concrétise en Asie, à Taïwan⁹³. De plus, le gouvernement nationaliste est une démocratie occidentale, selon Aron, en opposition au régime communiste de la Chine continentale. Dans les faits, Tchang Kai Chek a établi une dictature contre tous les opposants au gouvernement nationaliste. Mais, pour Aron, en défendant Taïwan, les États-Unis peuvent être perçus comme soutenant les valeurs démocratiques et les Droits de l'Homme dans la région, ce qui renforce leur image internationale en tant que défenseurs de ces principes.

Cependant, Aron critique la politique molle des États-Unis envers Taïwan et encourage les Américains à soutenir l'île davantage dans le cadre de l'élaboration d'une nouvelle politique plus musclée en Asie. Aron déplore que les États-Unis aient hésité à intervenir pour soutenir la Chine de Tchang Kai Chek parce que « l'opinion américaine n'aurait pas toléré la non-intervention complète. Il n'en reste pas moins que la solution adoptée – soutien avec réticence – peut-être inévitable, présentait à peu près tous les inconvénients⁹⁴ ». Cela s'explique par le fait que même si la diplomatie américaine veut limiter, voire arrêter le communisme, dans les faits, « elle ne croit pas qu'il soit, matériellement ou moralement, possible de le faire aussi longtemps que celui-ci mobilise à son profit les aspirations des peuples d'Asie⁹⁵ ». Le communisme nationaliste, que l'on retrouve en Chine, peut inspirer les autres pays asiatiques en proie à la guerre civile, comme la Birmanie, la Malaisie ou encore l'Indochine. Aron comprend donc que la diplomatie américaine est limitée, à cause des conventions de la Guerre Froide, à ne pas imposer des régimes ou à maintenir le plus possible de positions politiques. Aron a longtemps privilégié l'utilisation de la flotte américaine pour empêcher les troupes chinoises de Mao de conquérir Taïwan, mais cette interdiction risquait d'entraîner les États-Unis dans un conflit militaire avec la Chine communiste. Il est partisan d'un engagement américain afin de prévenir des agressions en menaçant de généraliser le conflit avec la Chine communiste. En défendant Taïwan contre une éventuelle

⁹³ Raymond Aron, « Révolution en Asie : La victoire communiste », *Le Figaro*, le 5 janvier 1950, p338

⁹⁴ *Ibid.*, p338-339

⁹⁵ Raymond Aron, « Révolution en Asie : La décomposition des empires coloniaux », *Le Figaro*, le 12 janvier 1950, p341-342

agression de la Chine communiste, les États-Unis peuvent renforcer leur position en tant qu'acteur majeur en Asie Extrême-orientale. Cela leur permet, selon Aron, de maintenir une présence militaire dans la région et de préserver leur influence politique, économique et militaire.

Aron veut que les États-Unis soutiennent Taïwan, sans pour autant intervenir directement. Il cherche ainsi à comprendre la source de la révolution en Asie et ce que les États-Unis peuvent faire pour contenir le développement du communisme tout en évitant une guerre, générale ou limitée, avec l'Union Soviétique et la Chine. Les Américains cherchent à se frayer un chemin en Asie en se garantissant des Alliés, et pour ce faire, « la renonciation à l'emploi direct des moyens militaires dans la Guerre Froide, est, si l'on peut dire, bilatérale⁹⁶ ». La politique américaine à Taïwan est à double tranchant selon Aron : ils doivent poursuivre leur soutien diplomatique et militaire envers le gouvernement nationaliste pour garantir une sécurité contre le communisme en Asie Pacifique. Mais, les Américains sont obligés en même temps de constater que la neutralité, ou l'illusion d'une neutralité, est de mise pour Taïwan. Si jamais les États-Unis devaient intervenir, « mettre une nouvelle mise sur une carte qui s'est révélée mauvaise serait compromettre sans profit le prestige de la République américaine⁹⁷ ». L'intervention à Taïwan serait une erreur selon Aron parce qu'il craint d'avoir, non seulement une réaction nationaliste chinoise de Mao, mais aussi d'autres pays asiatiques qui utilisent le nationalisme en profitant des circonstances qui leur sont favorables : « créées par l'influence occidentale et la révolte contre celles-ci, par la misère des masses et l'impatience de l'intelligentsia occidentalisee, par l'effondrement de l'ordre traditionnel et la décomposition des Empires européens⁹⁸ ». Selon Aron, la présence américaine permet d'aider les nouvelles républiques, afin de ne pas sombrer dans le chaos communiste, même si pour cela, ils doivent soutenir des gouvernements semi-autoritaires. C'est pour cette raison qu'Aron veut que les États-Unis soutiennent Taïwan sans pour autant intervenir directement.

⁹⁶ *Ibid.*, p342

⁹⁷ *Ibid.*, p343

⁹⁸ *Ibid.*, p342

CHAPITRE 2

L'ÉPREUVE DE FORCE : ARON ET LA GUERRE DE CORÉE (1950-1953)

Pour Aron, la guerre de Corée fut une épreuve de force dans la Guerre Froide. Plus que la victoire communiste en Chine en 1949, la guerre de Corée a obligé Raymond Aron à se concentrer sur ce qui se déroulait en Extrême-Orient. Dans ce chapitre, toujours à partir des articles du *Figaro*, nous tenterons d'analyser la perception aronienne de la guerre de Corée, où il perçoit le problème coréen comme une menace non seulement pour l'Asie, mais aussi pour l'Europe. Suite au déclenchement de la guerre de Corée, Aron a été l'un des premiers intellectuels à souligner les risques d'escalade et de confrontation entre les superpuissances, notamment les États-Unis et l'Union Soviétique. Il a mis en lumière le danger d'une guerre mondiale à grande échelle si les puissances ne parvenaient pas à trouver un terrain d'entente quant à la guerre de Corée. La Corée a été une épreuve de force de la Guerre Froide, selon Aron, pour donner une idée aux Américains et aux Soviétiques de la tournure que les désaccords pouvaient prendre en cas de dégénération du conflit.

2.1 La Corée, un enjeu stratégique pour Aron

2.1.1 La Guerre de Corée

2.1.1.1 La Corée sous les Japonais

Revenons rapidement en arrière pour brosser un portrait du problème coréen au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale. Depuis le début du XXe siècle, la péninsule coréenne fut disputée entre trois grands États : la Chine, le Japon et la Russie considèrent la péninsule coréenne comme un enjeu stratégique majeur¹. Surnommée longtemps le « pays des matins calmes » sous la dynastie Choseon, la Corée fut un royaume indépendant pendant des siècles². Cela change à la fin du XIXe

¹ Pascal Dayez-Burgeon, *Histoire de la Corée, Des origines à nos jours*. Paris, Tallandier. Hors collection, 480 pages, pp.131-146

² *Ibid.*, p135

lorsque les Européens et les Japonais étendent leurs intérêts coloniaux en Asie. Au tournant du XXe siècle, la Russie et le Japon entrent dans une compétition pour le contrôle de la Corée. En 1904-1905, la victoire des Japonais dans la guerre russo-japonaise permet à ces derniers d'établir un protectorat sur la Corée de 1910 à 1945³.

Ce n'est qu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale que le statut de la Corée change. Pendant la guerre, la Corée fut au cœur des discussions entre les Alliés : les États-Unis, l'Union Soviétique, la Grande-Bretagne et la République de Chine. Dès la Conférence du Caire de 1943 – la première grande rencontre entre les Alliés – le sort de la Corée est évoqué par la République de Chine, la Grande-Bretagne et les États-Unis⁴. Il est déclaré qu'à l'issue du conflit, le pays doit recouvrer son indépendance. Plus important encore, lors de la Conférence de Yalta en février 1945, Roosevelt convainc Staline d'intervenir contre le Japon. Trois mois après la capitulation allemande en mai 1945, l'Union Soviétique, qui a pu déplacer ses troupes en Extrême-Orient, déclare la guerre au Japon afin d'occuper la Mandchourie, sous contrôle nippon depuis 1931. Le bombardement d'Hiroshima et de Nagasaki en août 1945 précipite les événements. Avec la capitulation du Japon le 15 août, la Corée retrouve son indépendance à la fin du conflit. Le nouveau Président américain, Harry Truman, est pris de court et craint de voir Staline occuper l'ensemble du territoire⁵. Il demande à la hâte à son État-major de tracer une ligne de démarcation au 38^e parallèle entre les Soviétiques au Nord de la péninsule coréenne et les Américains au Sud, qui devront, respectivement, assurer le désarmement des troupes japonaises et accorder une place aux Américains en Corée du Sud⁶. Préoccupés par la situation européenne, les Soviétiques acceptent.

Même s'il est fait à la hâte, ce choix répond à une logique purement stratégique pour les Américains⁷. Ils gardent Séoul, comme capitale du Sud, ainsi que les deux grands ports, Incheon

³ *Ibid.*, pp.147-154

⁴ Bruce Cumings, *The origins of the Korean War : Liberation and the Emergence of Separate Regimes, 1945-1947*, Volume I, Princeton University Press, 1981, 606 pages

⁵ Carl Thériault, *Harry Truman et la guerre de Corée : Une perspective constructiviste et identitaire*, mémoire de M.A (Science politique), Université du Québec à Montréal, 2020, 102 pages

⁶ Patrick Souty, *La guerre de Corée, 1950-1953 : guerre froide en Asie orientale*. France, Presses universitaires de Lyon, 2002, 255 pages.

⁷ Jongsoo Lee, « The division of Korea and the rise of two Koreas, 1945-1948 » dans Michael Seth (dir.), *Routledge Handbook of Modern Korean History*, New York, Routledge, 2016, 409 pages, pp.184-192

et Busan, afin de faciliter l'arrivée des troupes et du ravitaillement. La séparation est donc politique, mais aussi économique parce que le Sud concentre l'essentiel de l'activité agricole et démographique. Le Nord, avec comme capitale Pyongyang, dispose d'industries lourdes et d'usines hydro-électriques sur le Yalu, fleuve à la frontière chinoise. Comme l'écrit Pierre Grosser dans son livre, *L'histoire du Monde se fait en Asie*, « les Américains ont proposé à la hâte le 14 août une division au 38^e parallèle, pour des raisons strictement militaires. MacArthur s'intéresse peu à la Corée et à la Chine : selon lui, les troupes américaines doivent se concentrer sur l'occupation du Japon⁸ ». La Corée n'est qu'une considération secondaire dans la politique américaine à ce moment-là.

Au niveau local, les choses se compliquent tôt. Dans le nord, c'est l'installation progressive de Kim Il-Sung au pouvoir et l'instauration de la République Populaire Démocratique de Corée (du Nord). La proclamation de la République de Corée du Nord n'arrange pas les Américains. Afin d'administrer la Corée du Sud, MacArthur se tourne vers des politiciens conservateurs, en créant un gouvernement provisoire et fait rapatrier Syngman Rhee sur place⁹. Au Sud, le gouvernement proclame à Séoul la République de Corée le 15 août 1948¹⁰. En réponse, le Nord déclare la République Populaire de Corée, un gouvernement communiste à Pyongyang le 9 septembre 1948. Jusqu'alors, aucun gouvernement coréen n'existait aux yeux de la communauté internationale. Les deux Corée étaient sous domination soviétique et américaine.

En ce qui concerne le désengagement des grandes puissances d'occupation en Corée, les États-Unis soumettent la question coréenne aux Nations Unies pour trouver le meilleur moyen de quitter la péninsule. Les Deux Grands ont utilisé l'Assemblée Générale des Nations Unies afin de régler la question coréenne en toute impartialité¹¹. Le départ des troupes américaines devait normalement se coordonner avec la tenue des élections générales, au Nord comme au Sud. En septembre 1948, les Soviétiques quittent la partie Nord en laissant une armée nord-coréenne puissante, dirigée par

⁸ Pierre Grosser, « Chapitre 6. La guerre froide et la décolonisation commencent en Asie », *L'histoire du monde se fait en Asie. Une autre vision du XX^e siècle*, sous la direction de Grosser Pierre. Odile Jacob, 2017, p. 257-298, pp276

⁹ Mary Ann Heiss, *Origins of the National Security State and the Legacy of Harry S. Truman*, Truman State University Press, 2015, 300 pages

¹⁰ Jongsoo Lee, *Op. cit.* pp.188-190

¹¹ Robert Barnes, *The US, the UN and the Korean War : Communisme in the Far East and the American Struggle for Hegemony in the Cold War*, I.B. Tauris, 2014, 384 pages

les communistes. Quant aux Américains, ils quittent la péninsule en juin 1949, laissant une armée plus faible, sans grand équipement et des missions militaires d'assistance. De plus, la Chine n'est pas encore « tombée ». Les États-Unis tout comme les Soviétiques étaient concentrés sur l'Europe. La Corée n'était pas encore un souci majeur.

2.1.1.2 Le déclenchement de la guerre de Corée

La situation changea subitement lorsque Kim Il-Sung décide d'unifier la Corée de force en juin 1950. Kim Il-Sung, leader nord-coréen mis en place par les Soviétiques, se constitue une armée populaire dans le Nord. La victoire communiste de Mao en octobre 1949 change la donne. Kim Il-Sung voit l'occasion favorable pour unifier la Corée par une invasion du Sud dans cette victoire et dans l'accord sino-soviétique signé en février 1950¹². L'entente entre l'Union Soviétique et la Chine permet à la Corée du Nord d'exister en tant qu'entité membre du parti communiste¹³. Grâce à l'ouverture des archives, nous savons que Mao et Staline soutiennent le projet d'attaque de la République de Corée du Nord sans envoyer de troupes¹⁴. Ils étaient convaincus que les Américains n'interviendraient pas. Les Américains, mal renseignés, ne s'inquiètent pas des mouvements de troupes à la frontière et ne croient pas à la possibilité d'une guerre ouverte.

Kim Il-Sung a toujours eu pour but de réunifier les deux Corée. L'armée de Kim Il-Sung envahit la Corée du Sud le 25 juin 1950 en franchissant le 38^e parallèle¹⁵. La Corée du Nord a commencé une avance ordonnée tout au long du 38^e parallèle soutenue par l'artillerie lourde. Ni l'armée américaine ni l'armée sud-coréenne n'avaient envisagé une attaque de la part du Nord¹⁶. Les Américains disposaient d'un atout considérable dans la région du Japon et ils devaient le protéger de l'influence communiste venant d'outre-mer. L'attaque-surprise de la Corée du Nord, combinée

¹² Ivan Cadeau, *La guerre de Corée : 1950-1953*, Perrin, 2016, 367 pages, pp. 19-73

¹³ Charles Kraus, « To die on the Steppe : Sino-soviet-American Relations and the Cold War in Chinese Central Asia, 1944-1952 », *Cold War History*, 2014, Vol. 14, No. 3, pp. 293-313.

¹⁴ Avram Agov, « North Korea's Alliances and the Unfinished Korean War », *The Journal of Korean Studies*, Vol 18, No. 2, 2013, pp. 225-262.

¹⁵ Rosemary Foot, "The U.S. Appraisal of Chinese and Soviet Policy: June 25–October 15, 1950." *The Wrong War: American Policy and the Dimensions of the Korean Conflict, 1950–1953*, Cornell University Press, 1985, 300 pages, pp. 55–87

¹⁶ Ivan Cadeau, *Op. Cit.*, pp. 67-124

à une nette supériorité matérielle et numérique de 75 000 soldats, mènent à la prise de Séoul par les Nord-Coréens en à peine trois jours¹⁷. L'armée sud-coréenne est encerclée à Busan¹⁸.

Kim Il-Sung, qui table sur une guerre éclair et pense que les États-Unis n'interviendraient pas massivement, a négligé le changement stratégique de la géopolitique américaine. Le blocus de Berlin par les Soviétiques en 1948, la proclamation de la République populaire de Chine l'année suivante, et surtout l'accession de l'Union Soviétique à la puissance atomique provoquent un durcissement de la politique américaine envers le communisme¹⁹. Les Américains étaient convaincus qu'ils étaient en position de faiblesse face à la propagation du communisme et devaient muscler l'endiguement par une augmentation de la force. La Guerre de Corée devient subitement une crise internationale de la Guerre Froide²⁰. La Corée a pris une nouvelle tournure aux yeux de l'administration Truman, qui considérait que, comme l'écrivait plus tard Truman, « le communisme agissait en Corée, tout comme Hitler, Mussolini et les Japonais avaient agi quinze et vingt ans plus tôt. J'étais certain que si l'on laissait tomber la Corée du Sud, les dirigeants communistes seraient encouragés à prendre le pas sur les nations plus proches de nos propres côtes²¹ ». Le Président Harry Truman a décidé d'intervenir.

Les relations diplomatiques entre les pays occidentaux et les pays communistes se compliquent dès ce point, créant de nouvelles tensions et renforçant les positions intransigeantes de chaque camp. Les Américains ne pouvaient pas intervenir dans une guerre civile en apparence. L'ONU leur a servi d'excuse pour aller « sauver » la Corée du Sud contre l'invasion communiste²². Les Nord-Coréens avant l'intervention onusienne et américaine avaient pris le contrôle de 90% du pays. L'armée sud-coréenne est encerclée à Busan. En septembre, l'ONU intervient sous l'égide des États-Unis. Les Américains ouvrent la voie à une opération militaire commune avec 16 pays membres de l'ONU pour tenter de rétablir la paix. C'est la naissance du commandement des

¹⁷ *Ibid.*, pp. 115-158

¹⁸ Rosemary Foot, *Loc. Cit.* p57

¹⁹ Jacques Vernant, « Retour sur l'après-guerre avec George Kennan », *Politique étrangère*, n°4, pp. 397-406

²⁰ Roger Lévy, « Le président Truman, la politique américaine et l'Asie », *Politique étrangère*, n°5, 1956, pp.625-642

²¹ Harry Truman, *Memoires by Harry S. Truman : 1946-52, Years of Trial and Hope, Memoirs*, Vol. 2 William S. Konecky Associates, 1999, 660 pages, pp. 570

²² Ivan Cadeau, *Op. Cit.*, pp. 195-253

Nations Unies en Corée dirigée par les États-Unis, où 185 000 soldats ont débarqué dans la péninsule²³. La majorité des soldats étaient Américains (environ 80 000 hommes). La République de Corée n'étant pas membre des Nations Unies, l'armée de la République de Corée était considérée comme une force alliée²⁴.

Dès l'invasion nord-coréenne, le Conseil de Sécurité des Nations Unies s'est rassemblé pour voter des résolutions afin d'intervenir en Corée du Sud. L'URSS n'était pas présente lorsque le Conseil de Sécurité a voté l'intervention en Corée²⁵. En effet, selon Pierre Grosser, « l'ONU devient un théâtre d'affrontement », parce que les grandes puissances victorieuses de la Seconde Guerre Mondiale s'opposent idéologiquement au Conseil de Sécurité des Nations Unies²⁶. Le conflit coréen représente le premier grand test des Nations Unies de l'ordre international établi après la Seconde Guerre Mondiale.

Grâce au changement stratégique de la géopolitique américaine, les Américains durcissent leur politique envers le communisme. Le 15 septembre 1950, les troupes sous mandat de l'ONU menées par le général américain Douglas MacArthur débarquent par la mer à Incheon, en Corée du Nord, prennent par surprise l'armée nord-coréenne²⁷. L'idée est de reprendre Séoul et couper les lignes de communication de Pyongyang. Soutenues par la marine et l'aviation, l'opération force les troupes du Nord à opérer un repli. Les combats permettent la reprise de Séoul le 25 septembre et forcent les Nord-Coréens à fuir vers le Nord pour éviter un encerclement²⁸. Le retour rapide au *statu quo ante bellum* avec la frontière du 38^e parallèle pousse les Nations Unies à se demander s'il faut continuer la guerre en franchissant le 38^e parallèle pour prendre toute la Corée. MacArthur se dirige vers le Nord et menace d'aller plus loin. Sous la pression des républicains, Truman approuve

²³ Pascal Dayez-Burgeon, *Op. Cit.*, pp. 173-182

²⁴ Roy E. Appleman, *South to the Naktong, North to the Yalu, United States Army in the Korean War (June-November 1950)*, Center of Military History, United States Army, 1961, 813 pages, pp. 376-396

²⁵ Steven Casey, « Selling NSC-68 : The Truman Administration, Public opinion, and the Politics of Mobilization, 1950-51 », *Diplomatic History*, Vol 39, No.4, 2005, pp. 655-690.

²⁶ Pierre, Grosser, *Op. Cit.*, pp. 286

²⁷ David Cumin, « Retour sur la guerre de Corée », *Hérodote*, Vol. 141, n°2, 10 pages

²⁸ William Stueck, *Rethinking the Korean War : A new diplomatic and strategic history*, Princeton University Press, 2002, 285 pages, pp. 185-212

le franchissement du 38^e parallèle le 7 octobre 1950²⁹. Le 19 octobre, Sud-Coréens et Américains entrent dans Pyongyang. Kim Il-Sung s'est réfugié dans les montagnes plus au Nord. Les troupes de MacArthur arrivent au fleuve Yalu sur la frontière avec la Chine³⁰.

Pour Mao, la présence occidentale sur le Yalu constitue une menace directe à la sécurité de la Chine. En même temps, Mao souhaite s'imposer sur la scène internationale et démontrer à Moscou qu'il peut agir de manière autonome. Le 26 novembre, la Chine entre officiellement en guerre. Environ 250 000 soldats de l'Armée Populaire de Libération passent à l'attaque, soutenus par une couverture aérienne de l'armée soviétique³¹. Les soldats Sud-Coréens et Américains sont vite repoussés au Sud. Le front se stabilise à partir de l'année 1951 vers le 38^e parallèle où la guerre menée est plus psychologique que territoriale. Même si d'importantes batailles se produisent jusqu'en 1953, le front n'évolue plus. C'est désormais entre les négociateurs que les combats ont lieu³². Dès la stabilisation du front en juin 1951, des pourparlers débutent afin de revenir au statu quo d'avant-guerre³³. Au cours des années 1952 et 1953, la guerre est devenue statique, aucun des deux camps n'étant capable de porter un coup fatal.

2.1.1.3 Les réactions du bloc occidental

Les Européens suivent de près ce qui se déroule en Corée pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les Européens, surtout les Britanniques, les Français et les Néerlandais sont très présents en Asie à cause des colonies qu'ils occupent³⁴. La Malaisie, l'Indochine française ainsi que l'Indonésie sont aux premières loges de ce qui se passe en Corée et en Chine et peuvent subir des répercussions sur leur politique due à la Corée. De plus, les Européens craignent que la guerre de Corée ne cache une

²⁹ Dane J. Cash, « History has begun a new chapter : US Political-Opinion Journals and the Outbreak of the Korean War », *The International History Review*, Vol 36, No.3, 2014, pp. 395-418.

³⁰ John W. Spanier, *The Truman-MacArthur controversy and the Korean War*, New York : Norton, 1965, 324 pages

³¹ Allen S. Whiting, *China crosses the Yalu, The decision to enter the Korean War*, Stanford University Press, 1960, 232 pages

³² Leland M. Goodrich, *Korea : a study of U.S. policy in the United Nations*, Kraus Reprint CO, 1956, 235 pages, pp. 26-92

³³ Zhu, Pingchao, « Negotiating from Strength: US-China Diplomatic Challenges at the Korean War Armistice Conference, 1951–1953 », dans Xiabing Li et Qiang Fang (ed.), *Sino-American Relations: A New Cold War*, (Amsterdam University Press, 2022), pp. 135–84

³⁴ Robert, Jervis, « The Impact of the Korean War on the Cold War. » *The Journal of Conflict Resolution*, vol. 24, no. 4, 1980, pp. 563–92

attaque soviétique contre l'Allemagne de l'Ouest³⁵. Étant donné que l'Europe à la fin des années 1940 est au cœur de la politique russo-américaine, le Vieux Continent veut éviter qu'une crise mondiale, qui commence en Asie, ait des effets à long terme sur l'Allemagne de l'Ouest³⁶.

L'élection du Président Eisenhower en 1952 ainsi que la mort de Staline en mars 1953 ouvrent une détente relative au niveau des relations internationales³⁷. La Chine, dépendante de Moscou s'aligne sur son voisin qui cherche à mettre un terme au conflit. Elle cherche un répit à la guerre de Corée pour se consacrer à sa politique intérieure, avec les réformes agraires. Le 27 juillet 1953, le cessez-le-feu est finalement signé. Il prévoit la création d'une zone démilitarisée sur l'actuelle ligne de front de quatre kilomètres de large. Aussitôt, les soldats installent des barbelés pour fixer les frontières. En s'engageant directement et de manière intensive pour stopper l'expansion du communisme, les États-Unis réaffirment leur influence sur la politique internationale³⁸. La Chine quant à elle s'engage contre un ennemi commun et s'impose sur la scène internationale comme le grand acteur asiatique.

2.1.2 Aron devant la « Guerre chaude en Asie »

La guerre de Corée a profondément transformé la perception d'Aron de la Guerre Froide. Jusqu'alors, Aron s'était intéressé surtout à l'Europe. Il est vrai, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la victoire communiste l'a amené à reconnaître l'expansion de la Guerre Froide vers l'Asie. Mais c'est surtout la guerre de Corée qui cristallise la pensée d'Aron sur l'importance de l'Asie dans le cadre de la Guerre Froide : expansion communiste, dominos, guerre par acteurs interposés, Realpolitik et idéologie. La péninsule coréenne a longtemps été mise de côté, pour favoriser les événements en Allemagne, majeurs pour la France. Aron a relaté l'invasion nord-

³⁵ Hanson W. Baldwin « Europe or Asia – Priority for which ? » dans Llyod C. Gardner (dir.), *The Korean War*, Quadrangle Books, New York Times Company, 1972, 242 pages, pp. 220-227

³⁶ Wada Haruki, *The Korean War : An international history*, Rowman & Littlefield Publishers, 2014, 381 pages

³⁷ *The US Imperialists started the Korean War*, Foreign Languages Publishing House, Pyongyang Korea, 1977, 291 pages

³⁸ Steven Casey, « Selling NSC-68 : The Truman Administration, Public opinion, and the Politics of Mobilization, 1950-51 », *Diplomatic History*, Vol 39, No.4, 2005, pp. 655-690.

coréenne pour informer la population française d'un nouveau type de conflit dans la Guerre Froide, par acteurs interposés comme il le disait dans ses tribunes du *Figaro*.

Le début de cette guerre permet à Aron de voir comment les Occidentaux réagissent à la suite de cette invasion. La Corée depuis 1950 est considérée comme un territoire stratégique important pour les grandes puissances de l'époque, et sa division en deux États distincts semblait pour Raymond Aron comme une source de tensions permanentes. En effet, Raymond Aron explique que « stratégiquement, la Corée est difficile à défendre, elle apparaissait sacrifiée, en cas d'hostilités ouvertes, du jour où l'effondrement de Tchang Kai Chek livra la Chine de Mao Tsé-Toung³⁹ ». L'unification de la Corée par la Corée du Nord pouvait avoir des conséquences immenses pour les Américains selon Aron : ils deviendraient minoritaires en Asie, et les pays d'Asie du Sud-Est n'en seraient que plus inspirés pour se « soumettre » à la volonté communiste de la Chine.

Raymond Aron envisage au début de la guerre un positionnement de défense pour la Corée du Sud, ce qui impliquerait des conséquences importantes pour l'Occident. En effet, il a souligné que les États-Unis devaient intervenir efficacement pour protéger la Corée du Sud. Dans son article « l'épreuve de force » daté du 27 juin 1950, il explique que « si les autorités américaines n'intervenaient pas (ou se bornaient à obtenir des décisions vaines au Conseil de sécurité), les États-Unis achèveraient de perdre la face⁴⁰ ». Raymond Aron a estimé que les États-Unis avaient déjà abandonné la Chine à son sort face à la montée du communisme, ce qui soulevait des doutes quant à leur volonté de défendre la Corée du Sud voire, Aron laissait entendre l'Europe : « fallait-il tenter un suprême effort pour sauver une tête de pont continentale alors que le continent asiatique, jusqu'aux frontières du Siam et de l'Indochine, est entre les mains des communistes ? », Raymond Aron était prêt à aller jusqu'au bout pour sauver la démocratie, qui était envahie de tous les côtés par le communisme, à ses yeux⁴¹. L'affrontement en Corée lui permet de comprendre que c'est la carte maîtresse de l'expansion communiste en Asie. Les États-Unis se sont engagés envers les

³⁹ Raymond Aron, « L'épreuve de force », *Le Figaro*, le 27 juin 1950, p437

⁴⁰ *Idem*

⁴¹ *Ibid.*, p439

autres démocraties, surtout envers l'Europe de l'Ouest, pour se battre afin de contenir le communisme, et ainsi gagner pour la liberté. Leur but devait se concrétiser désormais en Asie.

Raymond Aron souligne que l'agression contre la Corée du Sud ne vise pas seulement à réunifier la Corée sous l'influence de l'Union Soviétique et de la Chine, à établir des positions soviétiques près des îles japonaises, mais à ouvertement défier les États-Unis. Les États-Unis sont dans une impasse : « ou intervenir dans une guerre civile en un pays lointain, proche des bases ennemies, ou subir une humiliation qui achèverait de décourager les hommes et les pays alliés et redoublerait l'audace de l'agresseur⁴² ». Cela signifie, dit Aron, que les États-Unis pourraient perdre en crédibilité en tant que superpuissance mondiale et du prestige depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale s'ils restent passifs devant l'agression nord-coréenne. Ainsi, d'autres nations, surtout européennes, pourraient perdre confiance dans la capacité et la volonté des États-Unis à défendre leurs alliés, parce que « légaliser, sous quelque couverture que ce soit, la conquête et la soviétisation de la Corée du Sud par la République populaire du Nord porterait un rude coup au principe de la sécurité collective, ébranlerait la confiance des peuples libres dans la valeur de la garantie américaine ou des institutions internationales⁴³ ». Il explique ouvertement à ses lecteurs dans les pages du *Figaro* qu'il ne fait aucun doute à ses yeux que l'inaction des États-Unis serait la pire des solutions. En effet, la crise coréenne arrive dans une période de flou en Occident où les États-Unis sont déchirés entre le réarmement européen et l'expansion du communisme. Raymond Aron certifie donc que « l'inaction aurait comporté plus de risques que l'action » tant pour l'Asie que pour l'Europe⁴⁴.

Pour Aron, l'attaque contre la Corée du Sud participe à cette plus grande guerre entre les États-Unis et l'Union Soviétique. Raymond Aron affirme que l'agression contre la Corée du Sud est une attaque directe envers les États-Unis, comme un ultimatum lancé par l'Union Soviétique. La Corée est située à une frontière stratégique entre les zones d'influence communiste et les zones occidentales, expliquait Aron. Ainsi, la Corée était un endroit « parfait » où ces deux ou trois

⁴² *Ibid.*, p438

⁴³ Raymond Aron, « Le retour de M. Malik », *Le Figaro*, le 3 août 1950, p453

⁴⁴ Raymond Aron, « La crise internationale : mobilisation américaine et réarmement européen », *Le Figaro*, le 22 juillet 1950, p447

superpuissances pouvaient s'affronter indirectement sans déclencher une guerre ouverte à plus grande échelle. Selon Aron, la guerre de Corée n'est qu'une manifestation de la stratégie de Staline qui vise à diffuser la révolution communiste : « Staline sait aussi bien que n'importe qui qu'en Allemagne, à la différence de la Corée, la ligne de démarcation ne saurait être violée sans que le feu ne fût mis au monde⁴⁵ ». Aron a bien compris que là où Staline tend vers le compromis en Europe, il préfère tester l'aventure en Asie. C'est la raison pour laquelle il soumet deux hypothèses concernant l'invasion contre la Corée du Nord en Corée du Sud en 1950 : « celle d'une épreuve de force prolongée durant une génération, et celle d'une crise aiguë dénouée d'une façon ou d'une autre entre 1950 et 1955⁴⁶ ». Aron penche pour la deuxième hypothèse qui semble somme toute « la plus probable », parce que « face à un Occident, authentiquement mobilisé et résolu, Staline préférera probablement le compromis à l'aventure⁴⁷ ». C'est une manière pour Aron de montrer qu'en prolongeant le conflit, les Américains peuvent choisir leur attaque, et décider s'ils mènent une guerre totale ou limitée. Raymond Aron incite donc les États-Unis ainsi que l'Occident à se mobiliser pour dissuader l'Union Soviétique de prendre des mesures militaires en Europe. Pour Aron, les Soviétiques se sont arrangés pour que la décision appartienne aux Américains, plus généralement à l'Occident, pour choisir l'issue du conflit.

L'attaque en Corée a permis à l'Union Soviétique de servir ses propres objectifs selon Aron. En incitant des mouvements insurgés en Asie, l'Union Soviétique oblige les forces occidentales à s'engager directement dans les conflits en Asie, parce qu'elle « attaque par personnes interposées. On fixe en Extrême-Orient une fraction, relativement importante, des ressources militaires trop limitées dont dispose l'Occident et on camoufle l'impérialisme soviétique sous des insurrections, dites populaires⁴⁸ ». Cela permet à l'Union Soviétique, selon Aron, de rester « neutre » et de voir les Occidentaux déchirer eux-mêmes leurs positions en Asie, à cause des problèmes politiques et coloniaux, où il est difficile d'organiser des gouvernements stables, indépendants, efficaces et socialement progressistes. Pour Aron, le déploiement de forces militaires est parfois nécessaire aux yeux des puissances impérialistes comme la France ou la Grande-Bretagne, tout comme les États-

⁴⁵ Raymond Aron, « Les conditions du salut : Le réarmement nécessaire », *Le Figaro*, le 8 août 1950, p462

⁴⁶ *Idem*

⁴⁷ *Idem*

⁴⁸ Raymond Aron, « Guerre chaude en Asie », *Le Figaro*, le 4 juillet 1950, p 441

Unis, pour renforcer la volonté de ceux qui résistent à l'impérialisme soviétique et pour prévenir la progression de l'influence communiste.

2.1.3 L'agression par procuration aux yeux d'Aron

Raymond Aron s'est longtemps interrogé sur la signification de la guerre de Corée. Elle a donné à Aron l'exemple de la stratégie d'écrasement : l'attaque initiale du Nord, la contre-attaque américaine sous la direction de MacArthur d'Incheon au fleuve Yalou, puis l'intervention massive de « volontaires chinois ». Avec l'exemple de la Corée, la Guerre Froide apparaissait comme une « guerre limitée [...] où l'un vise une victoire totale et l'autre une victoire partielle »⁴⁹. L'épreuve de force, comme Aron préfère la nommer, finira par se terminer en guerre directe, entre les États-Unis et la Chine, car « les États-Unis ont expérimentalement découvert qu'eux aussi étaient incapables de choisir entre guerre et paix⁵⁰ ». L'intervention américaine avait pour but de sauver la notion de sécurité collective, le prestige des Nations Unies, mais surtout celui des États-Unis. Les États-Unis envisagent une stratégie d'usure pour ne pas porter atteinte au prestige américain en Asie. L'idée d'une victoire partielle a pour but de montrer aux Alliés occidentaux que les Américains ont fait tout ce qui était possible pour empêcher la communisation de la Corée.

Les États-Unis, la Chine et l'Union Soviétique ont des intérêts stratégiques différents en Asie. En mentionnant l'idée d'une « épreuve de force », les acteurs impliqués permettent de justifier une intervention en Asie où les États-Unis, tout comme la Chine, servent des objectifs qui leur permettraient de gagner des alliés dans la région. L'idée d'une « opération de police » ou « d'épreuve de force » menée au nom de l'ONU vise à minimiser l'idée d'une guerre ou d'une intervention militaire majeure, en la présentant comme une action de maintien de la paix sous l'égide des Nations unies⁵¹. Selon Aron, c'était une manière de justifier l'intervention militaire américaine en Corée en la faisant paraître plus acceptable sur le plan international. Avec le peu de couverture médiatique de la guerre que la Corée a entraînée, Aron souligne l'écart entre la réalité

⁴⁹ Raymond Aron, « De la paix sans victoire. Note sur les relations de la stratégie et de la politique », *Revue française de science politique*, année 1951, vol 1, n°3, p.241-255, pp. 253

⁵⁰ Raymond Aron « La guerre qui n'ose pas dire son nom », *Le Figaro*, le 10 février 1951, p594

⁵¹ *Ibid.*, p591

des conflits en Asie et la façon dont ils sont rapportés et compris. Cela avait pour but d'éviter de déclarer ouvertement la guerre, tout en poursuivant leurs intérêts stratégiques. La grande frustration de la Corée se ressent aussi dans le fait qu'au bout d'un an de conflit, il n'y a toujours pas de vainqueur ni de vaincu. C'est donc dans ce contexte que la diplomatie et les négociations sont inévitables : « une telle situation, dans laquelle aucun des deux camps ne saurait imposer sa volonté à l'autre, est, par excellence, faite pour les diplomates⁵² ». Cette situation en Corée est assez exceptionnelle parce qu'elle montre l'ambiguïté des négociations entre Soviétiques et Américains.

Malgré le fait qu'Aron soit un témoin très actif dans *le Figaro* sur les événements de la Guerre Froide, surtout de ceux qui se déroulent en Asie, il n'en reste pas moins un anticommuniste. Pour lui, « la négociation, immédiatement exploitée par les Soviétiques à des fins de propagande, ne suspend pas l'épreuve de force, elle ne tend pas à une stabilisation, elle s'intègre dans une stratégie totale, orientée vers l'expansion comme vers sa fin permanente⁵³ ». Tandis que les Américains cherchent à trouver la paix avec leurs négociations entre alliés, pour Aron, l'Union Soviétique « complot » contre les États-Unis pour maintenir un état de guerre dans le pays. Cela conduit forcément à l'aboutissement du communisme en Asie avec « l'absorption de la Corée du Sud dans la zone soviétique, conquête de Taïwan, poussée vers l'Asie du Sud-Est », qui est le but premier de Moscou et de plus en plus, celui de Pékin⁵⁴. Il explique donc que, même si l'Union Soviétique et les États-Unis trouvent une entente pour mettre fin aux combats en Corée, rien ne montre qu'un cessez-le-feu ou un armistice sera signé au niveau du 38^e parallèle. Selon Aron, « la guerre pourrait s'arrêter sans que la paix s'instaure : la Corée resterait divisée entre deux « Républiques » qui renonceraient à se battre à s'entendre⁵⁵ ».

Selon Aron, l'agression surprise de la Corée du Nord dirigée par l'Union Soviétique et la Chine a poussé les États-Unis à se demander s'il ne s'agissait pas d'une erreur ou bien si l'Union Soviétique avait mis en place une nouvelle stratégie, l'agression par procuration. En effet, Aron explique que « comme le réarmement des satellites était en progrès rapide, aussi bien en Europe qu'en Asie, la

⁵² Raymond Aron « La revanche de M. De Norpois », *Le Figaro*, le 19 juillet 1951, p681

⁵³ *Idem*

⁵⁴ *Idem*

⁵⁵ *Ibid.*, p682

première nécessité, quelle que fût l'interprétation retenue, était de démontrer à Moscou que cette forme d'agression militaire ne serait pas tolérée⁵⁶ ». Cela signifie qu'à partir du moment où les armées régulières entrent en action sur un point quelconque du globe, une nouvelle phase de la Guerre Froide commence où le dynamisme des événements risque d'entraîner les acteurs.

2.2 Diplomatie sous tensions (1951-1952) : Raymond Aron et les enjeux de la guerre de Corée

2.2.1 Aron, réarmement américain et guerre de Corée

Dès 1951, Aron propose à la population française, la formule : « le réarmement n'est pas la guerre⁵⁷ ». Il consacre presque l'année entière au réarmement américain et à ses effets, autant sur l'Europe que sur l'Asie. Pour lui, l'Asie représente un obstacle à la géopolitique américaine qui encourage l'endiguement du communisme. L'endiguement passe par le réarmement, comme ce qu'avait signifié Truman avec le NSC-68. Les Américains ont déployé beaucoup d'argent en Corée, en réponse à l'invasion nord-coréenne. Aron se propose de soutenir les États-Unis dans leur politique d'endiguement musclée afin de mener à bien le projet idéologique américain. Le réarmement, aux yeux d'Aron se propose aussi d'être une réponse envers les pays communistes pour montrer que les États-Unis ont les moyens de financer cet effort d'armement « sans risque de déflation ni de famine en dollars⁵⁸ ». L'objectif était de dissuader d'autres agressions communistes et de maintenir un équilibre des pouvoirs entre l'Union Soviétique et les États-Unis.

Raymond Aron remet en question l'idée que le réarmement américain est le résultat direct de contradictions inhérentes au capitalisme, idée avancée par les communistes. Il suggère que c'est plutôt une réponse à des menaces géopolitiques, en l'occurrence par l'agression communiste en Corée, et non par des impératifs économiques, car « il a été déclenché outre-Atlantique le jour où l'opinion s'est convaincue que les pays communistes n'hésitaient pas, pour progresser, à employer les armées régulières⁵⁹ ». Le principal objectif de Raymond Aron est d'analyser les attitudes et les

⁵⁶ Raymond Aron « Perspectives à long terme : le sens du réarmement occidental », *Le Figaro*, le 11 janvier 1952, p782

⁵⁷ Raymond Aron « Les États-Unis peuvent maintenir longtemps leur effort d'armement », *Le Figaro*, le 5 janvier 1951, p572

⁵⁸ *Ibid.*, p571

⁵⁹ *Idem*

politiques adoptées par les États-Unis à partir de l'année 1951. En effet, la survie politique et stratégique des États-Unis et de l'Union Soviétique garantissait l'engagement des deux pour éviter un combat suicidaire. Les guerres « chaudes » de la Guerre Froide, comme il était apparu clairement pendant la guerre de Corée, sont limitées par le nombre de belligérants, les théâtres d'opérations, les armes utilisées et les objectifs. Cependant, le réarmement américain peut entraîner une réaction en chaîne de la part de l'Union Soviétique et de ses autres pays satellites, et c'est une réaction redoutée par Aron, parce que « nul ne peut prévoir avec certitude la réaction du Kremlin à un réarmement occidental⁶⁰ ».

La doctrine américaine de 1945 n'est que le reflet de la confiance qu'ont les alliés en les États-Unis, qui nourrissaient un monopole atomique, économique et politique. Les États-Unis ont été dans l'obligation de répondre au défi posé par l'utilisation de l'armée régulière pour élargir la zone d'influence soviétique par la Corée du Nord, afin de ne pas « perdre la confiance de leurs alliés à travers le monde⁶¹ ». Aron montre que la doctrine américaine se basait exclusivement sur une approche du « tout ou rien » et conduisait les États-Unis dans une impasse : dans une situation d'agression limitée et locale, les autorités américaines étaient tiraillées dans le choix impossible de rester en marge ou de déclencher une attaque nucléaire⁶². En 1951, la Corée représente ces limites du conflit, car « la capitulation devant l'agression chinoise aurait été une catastrophe ; la généralisation du conflit, dans l'immédiat, serait absurde⁶³ ». En effet, Aron explique que « l'Union Soviétique était résolue à déchaîner, en tout état de cause, la guerre générale, l'intervention en Corée perdait-elle sa signification⁶⁴ ». Aron veut montrer au public français que ce sont les Soviétiques et les Chinois en Corée qui montrent leur vrai visage expansionniste et belliqueux. Les Américains ne font que défendre leurs alliés dans une région du monde qui est délaissée aux communistes.

⁶⁰ *Idem*

⁶¹ Raymond Aron « Fictions et réalités de l'ONU », *Le Figaro*, le 1^{er} février 1951, p588

⁶² *Ibid.*, p589

⁶³ Raymond Aron « La guerre qui n'ose pas dire son nom », *Le Figaro*, le 10 février 1951, p594

⁶⁴ Raymond Aron « Fictions et réalités de l'ONU », *Le Figaro*, le 1^{er} février 1951, p588

Le réarmement américain a ouvert la voie à une détente à partir de 1952, aux dires d'Aron. Il explique que « le réarmement occidental n'a pas déclenché quelque riposte anticipée de la part de l'Union Soviétique. Celle-ci a poursuivi son jeu ordinaire, redoublant la propagande de paix et faisant alterner les menaces et les offres de dialogue⁶⁵ ». Cela signifie qu'à partir de 1952, il y a une modification dans le jeu des relations internationales pour établir une détente. Là où, en 1950, les deux grandes superpuissances étaient prêtes à aller au bord du gouffre, Aron soumet l'idée que les négociations peuvent aboutir seulement si une détente s'organise entre les protagonistes. L'armistice en Corée aboutirait selon Aron à « un retour au *statu quo ante*, le pays demeurant divisé, en dépit de l'histoire et de la géographie, en deux parties, soumises chacune à un régime différent⁶⁶ ». Le retour à la paix en Corée s'impose logiquement dès lors que les deux Corée sont dirigées l'une et l'autre par l'Union Soviétique et les États-Unis. Le retour à la paix permet aussi de montrer qu'en cas d'attaque, les Nations Unies interviennent, même par procuration, parce qu'elles ne tolèrent pas l'agression militaire de l'Union Soviétique. Mais ce qu'Aron appelle la « paix en Corée ou la fin des hostilités⁶⁷ » explique qu'il y a un retour à la situation de 1947 qu'il désigne par « paix impossible, guerre improbable⁶⁸ ».

2.2.2 Mise en place de l'axe Washington-Tokyo face à Moscou-Pékin

En 1951, selon Aron, la signature du traité de paix et de sécurité de San Francisco entre Tokyo et Washington a permis aux États-Unis d'accéder rapidement aux ressources et aux infrastructures japonaises pour soutenir l'effort de guerre en Corée. Aron explique que les négociations ont été compliquées par les demandes de Staline d'inclure le pacte de l'Atlantique et les bases américaines dans les discussions, car « Moscou s'efforce d'empêcher la signature du traité avec le Japon. Ce traité est, en Extrême-Orient, l'équivalent de ce que Moscou voulait interdire en Europe à l'égard de l'Allemagne : la restauration de l'ex-ennemi⁶⁹ ». Pourtant, ce traité de paix et de sécurité a renforcé la coordination militaire entre les États-Unis et le Japon, pour faire face à l'alliance entre

⁶⁵ Raymond Aron « Bilan d'une année », *Le Figaro*, le 5 janvier 1952, p778

⁶⁶ *Ibid.*, p779

⁶⁷ Raymond Aron « Perspectives à long terme : le sens du réarmement occidental », *Le Figaro*, le 11 janvier 1952, p782

⁶⁸ *Ibid.*, p782

⁶⁹ Raymond Aron « Le traité de paix avec le Japon », *Le Figaro*, le 20 juin 1951, p659

Moscou et Pékin, puissant en Extrême-Orient. Selon Aron, le traité est généreux parce que le Japon va pouvoir « retrouver sa souveraineté et accordera probablement aux États-Unis quelques bases aériennes et navales, indispensables aussi longtemps que la « démocratie », instituée par l'occupant, ne possède pas les moyens de se défendre⁷⁰ ». La victoire de Mao Tsé-Toung en Chine a accru pour les États-Unis la valeur de l'alliance avec le Japon. De même que l'agression en Corée du Nord a permis de montrer que la constitution de la paix doit passer par le réarmement américain, aux yeux d'Aron pour maintenir une défiance et une méfiance avec les pays belliqueux⁷¹.

L'axe Washington-Tokyo permet à la diplomatie américaine de mener une « politique d'équilibre⁷² », comme Aron la surnomme, tout en ayant la possibilité de contrebalancer l'influence communiste et éviter l'effet domino pour les Américains grâce au maintien des bases militaires américaines au Japon. À la faveur du traité, Aron met en lumière le début des négociations, un an après l'invasion nord-coréenne de la Corée du Sud, ce qui montre un effort de la diplomatie américaine vers Pékin et Moscou. L'alliance avec Tokyo donne une impression de puissance aux deux géants asiatiques en cas de guerre générale. La stratégie militaire américaine est donc au cœur de la politique diplomatique en Extrême-Orient. Aux yeux d'Aron, « l'Union Soviétique et la Chine étant liées par une alliance, le rapprochement du Japon et des États-Unis est logique. On peut craindre que le Japon soit terrifié par la puissance sino-soviétique, attiré par les marchés offerts sur le continent⁷³ ». Le traité nippo-américain n'a pas pour but de mener une guerre en écrasant un ennemi que la diplomatie américaine sous-estime, mais bien « l'établissement d'une paix durable, conforme aux intérêts du vainqueur et peut-être même du vaincu⁷⁴ ». À travers le traité de San Francisco, Aron manifeste une restauration d'un monde pacifique, surtout en Asie où les partis révolutionnaires utilisent les victoires militaires pour déclencher des insurrections. L'alliance avec le Japon donne l'occasion aux États-Unis d'avoir accès au Pacifique et de légitimer chaque intervention qu'ils feront à l'avenir pour défendre leurs intérêts et ceux de leurs alliés.

⁷⁰ *Ibid.*, p661

⁷¹ Charles Kraus, « Bridging East Asian's revolutions : The overseas Chinese in North Korea, 1945-1950 », *The Journal of Northeast Asian Studies, History* 11, No. 2, 2014, pp. 39-70.

⁷² Raymond Aron « Le traité de paix avec le Japon », *Le Figaro*, le 20 juin 1951, p661

⁷³ *Idem*

⁷⁴ *Ibid.*, p662

Pourtant, Aron est conscient que les enjeux du traité de paix avec le Japon sont énormes et il les trouve « absurdes⁷⁵ ». Selon lui, le traité de paix avec le Japon n'est qu'une façade sur le continent asiatique. En effet, il explique que la coexistence sur le continent asiatique ne dépend pas exclusivement des États-Unis, mais plutôt « des grandes puissances du Pacifique : Union Soviétique, Chine, Japon, États-Unis⁷⁶ ». Un traité qui est refusé par l'Union Soviétique et par la Chine ne ferait qu'attiser les tensions dans la zone, et ainsi accentuerait les divergences politiques, diplomatiques et idéologiques entre l'axe Moscou-Pékin et l'axe Washington-Tokyo. Le but de ce traité, et Aron l'a très bien compris, est de devenir « l'allié, après avoir été l'ennemi, des États-Unis en Asie⁷⁷ ». La signature de ce traité se fait dans un contexte tendu, puisque Moscou et Pékin ont peur d'une « renaissance de l'impérialisme nippon, à dresser un nationalisme asiatique arbitraire contre l'action arbitraire des États-Unis⁷⁸ ».

2.3 L'effet papillon aronien : la guerre de Corée : l'Europe ou l'Asie ?

2.3.1 Qui a la priorité ?

Avec la guerre en Corée, les événements de la situation internationale en 1950 ont poussé Raymond Aron à se demander qui était prioritaire dans les interventions diplomatiques des États-Unis et de l'Union Soviétique : l'Europe ou l'Asie? Déjà au début de la guerre de Corée, Aron mentionne l'idée que « l'Allemagne sera la Corée de l'Europe » parce que l'Allemagne et la Corée étaient « les deux seuls pays que la ligne de démarcation militaire, tracée à Yalta ou à Postdam, coupait en deux⁷⁹ ». Selon Aron, les politiques russo-américaines ont été comparables en Europe et en Asie. De ce fait, Aron essaie de comprendre si les événements en Allemagne ont influencé la Corée, ou si les événements en Corée peuvent influencer la séparation idéologique en Allemagne.

En 1950, avant la guerre de Corée, aux yeux d'Aron, l'Allemagne a la priorité, parce que les « Russes sont présents et visibles en Allemagne, ils ne l'étaient pas en Corée ». La peur et la haine des Soviétiques se manifestent davantage en Europe où l'Allemagne de l'Ouest commence à être

⁷⁵ Raymond Aron « Avant la Conférence : Le traité avec le Japon », *Le Figaro*, le 3 septembre 1951, p708

⁷⁶ *Ibid.*, p708

⁷⁷ *Ibid.*, p709

⁷⁸ *Ibid.*, p710

⁷⁹ Raymond Aron, « Allemagne et Corée », *Le Figaro*, le 19 août 1950, p463

considérée comme un partenaire stratégique de la communauté européenne et atlantique. Selon Aron, « Staline pousse ses satellites à la conquête de l'Allemagne de l'Ouest⁸⁰ ». L'Allemagne de l'Ouest est protégée directement par ses voisins et les États-Unis, ce qui encourage Staline à tenter des opérations de sabotage. Les Américains sont contraints de concentrer leur stratégie diplomatique sur le Vieux Continent où Aron considère que les Américains « tournent les yeux vers l'avenir⁸¹ ».

C'est après le déclenchement du conflit que la priorité se tourne vers l'Asie. Selon Aron, la Corée du Sud, entourée de pays communistes, se bat dans une guerre fratricide à son voisin du Nord, dirigée par Moscou qui « continue d'exploiter la révolution antiblanche en dissimulant ses propres ambitions derrière le rideau de fumée de la propagande et l'action de ses agents⁸² ». De plus, les Américains croyaient d'abord en la Chine de Tchang Kai Chek, comme l'explique Aron puisque « la diplomatie américaine a misé, durant la guerre civile, sur la Chine, que l'on concevait, selon une imagerie traditionnelle, comme une grande puissance, alliée et amie des États-Unis⁸³ ». Cependant, les Américains ont vu que le régime était trop « corrompu et trop faible pour vaincre⁸⁴ ». La stratégie américaine comportait exclusivement l'allié chinois. La victoire de Mao Tsé-Toung a donc renversé la tendance en Asie et a rendu la coopération avec les Américains minoritaire, voire inexistante. En 1945, le Japon est démilitarisé et en reconstruction, et la Chine est « hostile aux Américains, et plus généralement aux Occidentaux⁸⁵ ».

À l'heure présente, en 1950-53, les armées onusiennes, américaines, ainsi que chinoises sont tournées vers l'Asie, contrairement à l'Europe. Là où une coexistence pacifique essaie de prendre forme en Europe grâce aux négociations, surtout en Allemagne, la « guerre chaude » en Asie n'est que le reflet des désaccords et des intérêts idéologiques. Le théâtre des opérations ne se déroule

⁸⁰ *Ibid.*, p464

⁸¹ Raymond Aron « La grande épreuve des États-Unis : Priorité de l'Europe ou de l'Asie ? », *Le Figaro*, le 12 décembre 1950, p529

⁸² Raymond Aron, « Guerre et diplomatie en Extrême-Orient », *Le Figaro*, le 25 août 1950, p466

⁸³ Raymond Aron « La grande épreuve des États-Unis : Priorité de l'Europe ou de l'Asie ? », *Le Figaro*, le 12 décembre 1950, p528

⁸⁴ *Idem*

⁸⁵ *Idem*

pas là où le réarmement a été encouragé, parce que selon Aron, il dépend principalement « des considérations militaires et logistiques. Il s'agit de savoir ce que l'Occident pourrait défendre et non ce qu'il voudrait défendre⁸⁶ ». Par-là, Aron explique que les armées terrestres de l'Occident sont insuffisantes pour livrer une bataille en Europe ; c'est pour cette raison que les dirigeants autant soviétiques qu'américains tentent une coexistence en Europe contrairement à l'Asie, parce que l'Europe « ne sera pas, en cas de guerre générale, le champ de bataille essentiel⁸⁷ ». La défense de l'Europe n'est pas nécessaire parce que « la concentration d'une armée et d'une aviation américaines au Japon et en Corée est bien loin de présenter des désavantages. Il est aux États-Unis une école militaire qui soutient que la Russie est plus vulnérable en Asie qu'en Europe⁸⁸ ». La menace d'un front asiatique est un moyen de réduire la pression qu'exerce l'Union Soviétique sur l'Europe. Pour Aron, les États-Unis considèrent l'Asie comme une garantie de défiance avec l'Union Soviétique, alors qu'ils maintiennent une situation méfiante en Europe. L'équilibre des forces entre l'Union Soviétique et les États-Unis pourrait s'opérer en Allemagne, donc la Corée ne sert qu'à détourner l'attention des Soviétiques pour permettre aux Américains de ravitailler l'Europe avec le Plan Marshall ainsi que de se garantir des Alliés. L'Asie n'est que la représentation concrète du combat des idéologies entre Moscou et Washington.

Le désir de paix en Corée se fait sentir chez les Américains et les Européens à partir de 1952. Aron considère « qu'une guerre lointaine, sur un théâtre d'opérations excentrique, qu'on n'a aucune chance de gagner, ne peut guère être autre chose qu'impopulaire » chez les protagonistes et leurs populations⁸⁹. Il continue son cheminement en expliquant que Londres et Paris craignent une guerre limitée jusqu'en Europe, parce que les Européens sont sans défense, et selon Aron, ne peuvent pas se permettre de redouter les conséquences d'une extension du conflit. En Corée, les deux tentatives faites pour unifier la Corée, celle des Nord-Coréens en premier, puis celle des Nations Unies ont échoué. En effet, « à l'intérieur de la péninsule coréenne, un équilibre militaire s'est établi, à quelque distance du 38^e parallèle, autrement dit non loin de la ligne de départ⁹⁰ ». Cela signifie que

⁸⁶ Raymond Aron « Europe et Asie », *Le Figaro*, le 23 avril 1951, p627

⁸⁷ *Ibid.*, p628

⁸⁸ *Ibid.*, p627

⁸⁹ Raymond Aron « Diplomatie de coalition », *Le Figaro*, le 11 juillet 1952, p862

⁹⁰ Raymond Aron « Qui gagne la Guerre Froide ? : la cristallisation des fronts », *Le Figaro*, le 22 août 1952, p880

ce qui n'a pas pu être modifié en Corée à cause du bras de fer entre Américains et Soviétiques, les deux Grands n'ont pas pu le faire par le biais de la diplomatie en Allemagne. Autant pour la Corée et l'Allemagne, l'idée principale était de limiter le conflit pour les puissances régionales. Pour Aron, « en découpant des zones d'occupation, on a, en 1944 et en 1945, créé des États incapables de s'unir pour reconstituer des unités traditionnelles. Le point commun entre l'Allemagne et la Corée, c'est l'opposition idéologique. En Corée, Aron explique que « l'opposition entre les institutions et les idéologies des régimes aux prises rend malaisé, sinon impossible, l'accord qui devrait relever de la diplomatie réaliste et consacrer simplement un rapport de forces. En Allemagne, c'est l'opposition des régimes, combinée avec des calculs politiques, qui a empêché l'unification⁹¹ ». Chaque camp comprend l'autre comme illégitime. Pour Aron, les deux pays sont donc la représentation de l'un et l'autre en Europe et en Asie.

2.3.2 La guerre de Corée comme un terrain de jeu pour Staline

Les relations internationales du continent asiatique depuis le début de la Guerre Froide ont été mises à rude épreuve par la guerre de Corée. Dès 1950, les Américains ont cherché des alliés dans la région pour se garantir une « protection » en cas de guerre générale. Une véritable diplomatie existe, aux yeux d'Aron, mais seulement entre alliés, ce qui reflète la situation tendue des années 1950. Toute tentative de diplomatie soviétique selon Aron n'a pas de but diplomatique, mais plus d'embarrasser les Occidentaux, avec l'exemple des « Partisans de la Paix⁹² » qui ont un but opportuniste. Selon Aron, « les bolcheviks ont fait, depuis 40 ans, la théorie de la souplesse tactique ou, si l'on veut, de l'opportunisme systématique⁹³ ». S'il y a un échec des relations internationales, surtout en Corée, pour Aron, c'est en partie à cause de l'Union Soviétique. Les États-Unis et les

⁹¹ *Idem*

⁹² Le Congrès mondial des Partisans de la Paix se déroule en 1949 à Paris, peu de temps après la signature du Pacte de l'Atlantique avec les pays européens. Son but est de rassembler des intellectuels européens des deux blocs, unis dans une même conviction pacifiste contre les forces bellicistes. Le Congrès qui se déroule en même temps à Prague en 1949 affirme par le leader hongrois la célèbre phrase qu'Aron remet en question dans ses articles : Staline c'est la paix. Définition de Marcou, Lilly. « 6. L'idéologie du Kominform », *Le Kominform*. Sous la direction de Marcou Lilly. Presses de Sciences Po, 1977, pp. 154-178.

⁹³ Raymond Aron « Stratégie et tactique staliniennes », *Le Figaro*, le 14/15 juillet 1951, p678

Nations Unies ont soumis l'idée d'un arrêt des hostilités en Corée, « sur la base d'un armistice strictement militaire, préalable à toute négociation politique⁹⁴ ».

L'absence de dialogue Est-Ouest atteint son paroxysme avec ce qu'Aron tend à appeler « l'énigme coréenne », puisque la Corée a causé beaucoup d'ennuis, surtout dans une période où l'affrontement peut s'intensifier de manière considérable⁹⁵. Aux yeux d'Aron, la guerre de Corée a pris un caractère significatif parce que « toute analyse de la situation mondiale doit commencer par une interprétation des événements de Corée⁹⁶ ». Pour Aron, la paralysie des relations internationales s'articule autour de l'Union Soviétique, parce que c'est elle qui peut décider du sort de la Corée, si la guerre continue ou si un cessez-le-feu est entendu entre les deux Corée. Aron explique que « les hommes du Kremlin savent que les divisions chinoises ne sauraient remporter de succès contre la VIII^e armée (États-Unis) qu'à la condition de recevoir un soutien massif de chars et d'avions. Et ils savent aussi que ce soutien massif amènerait automatiquement le bombardement de la Mandchourie par l'aviation américaine » limitrophe de l'URSS⁹⁷. L'idée n'est pas de déclencher une nouvelle guerre mondiale, mais ce serait la représentation de la guerre qui serait étendue en Extrême-Orient, où les États-Unis et la Chine s'affronteraient directement. Pour Aron, la diplomatie soviétique est en position de force en Corée et n'a aucun intérêt à mettre fin à la guerre, puisqu'elle peut avoir un contrôle autant sur les Chinois que sur les Américains. Les Soviétiques, selon Aron, cherchent l'enlisement des Américains. En effet, Aron explique que « le Kremlin reste en dehors tout en s'y engageant, il envoie assez de matériel pour que les Chinois continuent de se faire tuer, pas assez pour que les États-Unis se résolvent à employer les grands moyens⁹⁸ ». Les Soviétiques ont pour seul but de paralyser les gouvernements occidentaux, quels qu'ils soient, sans essayer de trouver une forme de coexistence.

L'Asie est donc le terrain de jeu de Staline selon Aron où il peut réaliser ses objectifs communistes, parce que « depuis la victoire de Mao Tsé-Toung en Chine, il a la possibilité d'entretenir en Asie,

⁹⁴ *Ibid.*, p679

⁹⁵ Raymond Aron « L'énigme coréenne », *Le Figaro*, le 1^{er} octobre 1951, p735

⁹⁶ *Ibid.*, p736

⁹⁷ *Ibid.*, p737

⁹⁸ *Ibid.*, p738

par personnes interposées, des guerres épuisantes pour les Européens. La seule qui lui coûte peut-être autant qu'elle lui rapporte, c'est la guerre de Corée⁹⁹ ». Même si Staline est conscient que la Corée doit rester un conflit régional, pousser à bout les Occidentaux lui permet d'avoir l'ascendant, non seulement sur les États-Unis, mais aussi sur la Chine, parce que c'est la guerre de Corée qui « fixe les divisions américaines, mais affaiblit l'économie chinoise et incite les États-Unis à un énorme effort d'armement¹⁰⁰ ». Les staliniens sont favorables à une dégénération du conflit, si nécessaire, parce que « les guerres chaudes marginales, l'agitation permanente, la guerre froide sous ses multiples formes répondent bien à la conception que les doctrinaires du stalinisme se font de la phase actuelle de l'histoire, marquée par l'opposition du camp socialiste et du camp impérialiste¹⁰¹ ». Staline, pour Aron, est l'instigateur de la Guerre Froide en Asie, parce qu'il « n'a marqué aucune impatience d'amener un « cessez-le-feu », il a continué d'accumuler du matériel, en d'autres termes, il n'a manifesté aucun désir de créer les conditions nécessaires à un dialogue¹⁰² ». C'est la raison pour laquelle les négociations arrivent dans une impasse à partir de 1952, et ce jusqu'en 1953, lorsque Staline meurt.

L'administration américaine a fait pression sur les Sino-Coréens en les obligeant à consentir à un armistice et cela les a menés dans une impasse. Les Américains ont essayé de mettre en place un blocus des côtes coréennes, en s'inspirant du pont aérien de Berlin en 1948, mais cela n'a pas empêché le ravitaillement de la Chine par l'Union Soviétique. Cependant, Aron reconnaît que « l'impatience légitime de paix, de relâcher la pression à un moment où on approchait peut-être du but » a empêché les Américains d'obtenir une victoire claire, comme pour les batailles de la Seconde Guerre Mondiale¹⁰³. La guerre en 1952 est dans une impasse qu'Aron qualifie d'une « impossibilité d'arracher la victoire, l'impossibilité de contraindre l'ennemi à traiter, l'impossibilité ou d'avancer ou de reculer¹⁰⁴ ». Cette guerre est le symbole de la paralysie des

⁹⁹ Raymond Aron « En quête du dialogue », *Le Figaro*, le 1^{er} novembre 1951, p758

¹⁰⁰ *Ibid.*, p758

¹⁰¹ *Idem*

¹⁰² *Idem*

¹⁰³ Raymond Aron « L'impasse coréenne », *Le Figaro*, le 12 mars 1952, p805

¹⁰⁴ *Ibid.*, p806

relations internationales et des Nations Unies par les deux membres du Conseil permanent qui s'opposent l'un à l'autre.

2.3.3 Aron et la fin des hostilités en Corée

Pour Aron, 1953 doit annoncer la fin des hostilités en Corée et une tentative de détente, concrétisée par la mort de Staline. En janvier 1953, Aron mentionne le besoin d'une « détente internationale¹⁰⁵ » qui devait s'inscrire dans le contexte de la Guerre Froide. Selon Aron, c'est Staline qui voulait maintenir des guerres limitées en Asie pour affaiblir les États-Unis, en refusant tous les accords proposés en Europe afin d'intensifier sa campagne pour la paix. Dès la mort de Staline en mars 1953, l'équipe de succession soviétique change son discours dans le but de promouvoir la paix sans condition. Aron considère dans un article écrit en avril 1953 que ce sont les mêmes personnes qui, après la mort de Staline, ont accusé les États-Unis d'empêcher l'armistice en Corée et qui reconnaissaient implicitement que « le cessez-le-feu a toujours dépendu et continue de dépendre de ce que veulent les dirigeants soviétiques, russes et chinois¹⁰⁶ ». Selon Aron, la première condition pour qu'une détente s'impose chez les dirigeants de Moscou était la cessation des hostilités en Corée.

La cessation des hostilités en Corée a de nombreuses significations qui concernent directement la Chine. En effet, les Soviétiques ont manifesté leur besoin de mettre fin à la guerre de Corée, début du mois de mars, et ce sont les Américains qui la font perdurer, disaient-ils. Selon Aron, cela peut s'expliquer parce qu'il « suffit qu'un cessez-le-feu fût conclu en Corée [...] pour que les Occidentaux fussent obligés de définir leur politique¹⁰⁷ ». De plus, selon Aron, la politique soviétique mise en place par Staline peut être maintenue par le gouvernement Malenkov parce qu'il lui « suffit de maintenir l'alliance avec la Chine de Mao Tsé-Toung pour exercer les territoires de l'Asie du Sud-Est encore non-soviétisés une pression à laquelle l'Occident ne résiste pas sans lourds sacrifices, en hommes et en argent¹⁰⁸ ». Pour Aron, l'arrêt des hostilités en Corée reste un problème pour la diplomatie américaine parce que la « politique américaine en Extrême-Orient est

¹⁰⁵ Raymond Aron, « 1953... ? », *Le Figaro*, le 2 Janvier 1953, p940

¹⁰⁶ Raymond Aron, « Eisenhower et Malenkov : La succession de Staline », *Le Figaro*, le 3 avril 1953, p1013

¹⁰⁷ Raymond Aron « Retour à la diplomatie », *Le Figaro*, le 18/19 avril 1953, p1016

¹⁰⁸ Raymond Aron, « Eisenhower et Malenkov : La succession de Staline », *Le Figaro*, le 3 avril 1953, p1013-14

et restera équivoque parce qu'elle veut l'arrêt des hostilités en Corée mais n'envisage pas de traité avec le gouvernement de Pékin¹⁰⁹ ». Les Américains n'ont aucun intérêt à reconnaître le gouvernement chinois et à lui ouvrir l'accès à des organisations internationales puisque les valeurs gouvernementales sont contraires aux leurs. Aron a maintenu une position assez hostile aux Soviétiques et aux Chinois, surtout au début de l'année 1953, qui empêchaient de trouver une solution au problème coréen.

L'interventionnisme américain en Asie s'est concrétisé par leur action en Corée du Sud par le biais des Nations Unies en septembre 1950, et leur a permis de préserver l'alliance atlantique qu'ils venaient d'instaurer avec l'Europe occidentale. L'intervention en Corée représente la cristallisation du front en Extrême-Orient, et un bras de fer entre la Chine et les États-Unis qui veulent sécuriser leurs bases navales en Corée, au Japon et à Taïwan. En effet, Aron explique que « le conflit avec la Chine et la fixation d'une armée américaine en Asie sont les inconvénients de la décision prise le 25 juin 1950 par le président Truman¹¹⁰ ». Pour Aron, « si la Corée devait servir de test, l'expérience a été concluante » pour contenir le communisme et l'expansionnisme sino-soviétique, seulement au début du conflit jusqu'en novembre 1950¹¹¹. Cependant, Aron souligne tout de même que, même s'il était favorable à l'intervention onusienne-américaine, « les deux tentatives faites pour unifier la Corée, celle des Nord-Coréens d'abord, celle des Nations Unies ensuite, ont également échoué¹¹² ». Pour Aron, l'interventionnisme américain n'a pas pu modifier le rapport de force en Extrême-Orient, malgré la volonté, sino-soviétique et américaine, de limiter le conflit. Là où l'Occident n'est pas capable, « matériellement ou moralement, d'arrêter l'agression militaire par la menace de l'aviation stratégique ou de la guerre générale, et où il dispose de force locale, insuffisante, la retraite camouflée, ou non diplomatiquement, est la seule issue¹¹³ ». Aux yeux d'Aron, les États-Unis ne doivent pas mener de politique d'apaisement ou d'isolationnisme, mais bien de défense dans le but de sécuriser leurs alliés dans la zone asiatique. La guerre de Corée a pris fin le 27 juillet 1953, avec la signature de l'armistice de Panmunjeom. Après deux ans de

¹⁰⁹ Raymond Aron, « L'Amérique Républicaine : L'action en Extrême-Orient », *Le Figaro*, le 11 mars 1953, p995

¹¹⁰ Raymond Aron « Qui gagne la Guerre Froide ? : La cristallisation des fronts », *Le Figaro*, le 22 août 1952, p879

¹¹¹ *Ibid.*, p880

¹¹² *Idem*

¹¹³ Raymond Aron « Isolationnisme américain et neutralisme européen », *Le Figaro*, le 6/7 janvier 1951, p578

négociations, les grandes puissances, dont les États-Unis, la Chine et l'Union Soviétique sont parvenus à s'accorder sur un cessez-le-feu. Le retour à la paix s'opère dans un contexte de Guerre Froide, où les idéologies s'affrontent et où les guerres limitées sont devenues la nouvelle norme.

CHAPITRE 3

UNE GUERRE DANS L'EMPIRE FRANÇAIS (1949-1954) : ARON ET LA GUERRE D'INDOCHINE

Aux yeux de Raymond Aron, la guerre d'Indochine était une guerre idéologique s'inscrivant dans le contexte de la Guerre Froide. Il a surtout tenu compte de la problématique idéologique, au lieu de la problématique coloniale en Indochine. La guerre d'Indochine s'est déclenchée dans une période très instable de la IV^e République en France. Les événements comme la bataille de Dien Bien Phu poussent Aron à critiquer vivement le pouvoir français pour son incompetence et son maintien dans une guerre dont le pouvoir veut se débarrasser. Aron a beaucoup misé sur la conférence de Genève de 1954, pour résoudre le combat sur la base de négociations.

Dans ce chapitre, nous analyserons la position ambiguë qu'adopte Raymond Aron entre 1950 et 1954 envers la guerre d'Indochine. Cette ambivalence tend à montrer que, malgré le fait qu'Aron sait faire la différence entre le combat nationaliste et communiste, il ne prend pas en compte ce combat nationaliste pour analyser la guerre d'Indochine. Nous tenterons de démontrer qu'Aron conçoit la guerre d'Indochine, au même niveau que la guerre de Corée, comme une guerre idéologique. Puis, nous présenterons la guerre d'Indochine comme une guerre coloniale, du point de vue d'Aron, afin de comprendre les silences sur cette partie de la guerre. Enfin, nous aborderons la façon dont Aron a inscrit l'Indochine dans le neutralisme de la Guerre Froide.

3.1 Aron et la guerre d'Indochine : un épisode de la Guerre Froide

3.1.1 La guerre d'Indochine : l'autre conflit de la Guerre Froide en Asie

3.1.1.1 Un nouveau Vietnam est né

Les Japonais occupent l'Indochine française durant la Seconde Guerre Mondiale. En mars 1945, ils renversent les Français mettant fin à l'État colonial qui existait depuis le XIX^e siècle¹. En août 1945, les Japonais capitulent devant les Alliés. Pendant ce temps-là, Hô Chi Minh, le dirigeant du mouvement nationaliste Viet Minh, crée son parti communiste en 1941, prend le pouvoir à Hanoï avant d'étendre leur contrôle à tout le pays. Le 2 septembre 1945, Hô Chi Minh déclare l'indépendance du pays et préside à la création de la République Démocratique du Vietnam (RDVN)². Entre temps, selon les accords signés par les Alliés à Potsdam en juillet 1945, les troupes nationalistes chinoises occupent le pays au Nord du 16^e parallèle, tandis que les troupes britanniques occupent le Sud³. Ils ont les tâches d'accepter la reddition japonaise et de maintenir l'ordre⁴. Les présences chinoise nationaliste et britannique ont circonscrit l'emprise de Hô Chi Minh sur l'Indochine⁵.

Les hostilités éclatent entre la France de Charles de Gaulle et le Vietnam d'Hô Chi Minh au sujet de la souveraineté : à qui le Vietnam ? Devrait-il retourner à l'empire français ou devrait-il recouvrer son indépendance perdue aux Français au XIX^e siècle ? La guerre éclate d'abord dans le Sud lorsque les Britanniques laissent l'armée française reprendre le Vietnam au Sud du 16^e parallèle en fin septembre 1945⁶. Dans le Nord, début 1946, les Français négocient la retraite des troupes chinoises⁷. Sous la pression chinoise, les Français négocient avec Hô Chi Minh et signent les accords Hô-Sainteny du 6 mars 1946⁸. Selon ce document, la France reconnaît la République

¹ Paul Mus, « L'Indochine en 1945 », *Politique étrangère*, hors-série n°4, août 1986, pp.349-374

² Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine*, Grasset, 1997, 1170 pages, pp. 159-292

³ Jacques Dalloz, *La guerre d'Indochine : 1945-1954*, Paris, Seuil, 1987, 314 pages, pp. 85

⁴ Jean-Baptiste Duroselle et André Kaspi, *Histoire des relations internationales. De 1945 à nos jours*. Paris, Armand Colin. Hors collection, 737 pages, pp.63-218

⁵ John Springhall, « Kicking out the Vietminh : How Britain Allowed France to reoccupy South Indochina, 1945-46 », *Journal of Contemporary History*, vol. 40, n° 1, janvier 2005, pp. 115-130

⁶ Alain Ruscio, *La guerre française d'Indochine : 1945-1954*, Bruxelles, Complexe, 1992, 278 pages

⁷ Stein Tønnesson, *Vietnam 1946 : How the war began*, University of California Press, 2010, 392 pages, pp.39-64

⁸ Bernard Droz, « 3. L'Asie » in *Histoire de la décolonisation au XX^e siècle*, Le Seuil, 2009, 396 pages, p.123-172.

vietnamienne de Hô Chi Minh, mais uniquement en tant qu'État libre au sein de la nouvelle Union Française, une entité politique unique intégrant les colonies au sein de l'Union Française, créée plus tard cette année-là⁹. La France accepte aussi qu'un référendum soit organisé pour unifier le pays, divisé en trois depuis la conquête au XIXe siècle¹⁰.

Les deux protagonistes ont essayé de résoudre leur différence par la voie de la négociation. Tout au long de l'année 1946, craignant que les choses ne reviennent à ce qu'elles étaient avant la Seconde Guerre Mondiale, le Viet Minh ouvre des pourparlers de paix avec la France¹¹. Ceux-ci étaient connus sous le nom d'Accords de Fontainebleau¹². Un véritable accord n'a jamais été conclu, parce que les Français ont refusé de donner au Viet Minh la souveraineté qu'ils souhaitaient. En novembre, des affrontements armés ont éclaté à Haïphong, et les Français ont répondu en bombardant les quartiers vietnamiens de la ville, en écrasant toute opposition, tandis que des milliers de civils et de combattants vietnamiens ont fui la ville où ils ont été mitraillés sur les routes par des avions français¹³. Le massacre de Haïphong a poussé l'Indochine de manière décisive vers une guerre ouverte. Trois semaines plus tard, le 19 décembre, des combats ont éclaté dans les rues de Hanoï lorsque les forces Viet Minh ont attaqué les positions françaises¹⁴. Peu après le déclenchement de la guerre, Hô Chi Minh entre dans la clandestinité et son général Giap, surnommé le Napoléon Rouge, forme une armée de 60 000 hommes pour chasser les Français. À la fin de l'année 1946, la guerre d'Indochine vient officiellement de commencer¹⁵.

Hô Chi Minh appelle le peuple vietnamien à la résistance et à la guerre contre les Français. L'armée populaire vietnamienne (APV), créée par le Général Giap, conduit une guérilla efficace contre les

⁹ Jacques de Folin, *Indochine (1940-1955), la fin d'un rêve*, Perrin, 1993, 363 pages, pp. 128-176

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p144

¹² *Ibid.*, p163

¹³ Yves Bénot, *Massacres coloniaux, 1944-1950 : la IVe République et la mise au pas des colonies françaises*, La Découverte, 2005, 224 pages, pp.97-113

¹⁴ Patrice Gélinet, *Indochine 1945-1954 : chronique d'une guerre oubliée*, France-Culture, 2014, 304 pages

¹⁵ Ivan Cadeau, *La guerre d'Indochine, De l'Indochine française aux adieux à Saigon. 1940-1956*, Tallandier, 620 pages, pp. 179-228

troupes françaises¹⁶. Son action gêne considérablement le corps expéditionnaire qui parvient à conserver le contrôle des villes et des axes routiers. Mais les guérillas de Vo Nguyen Giap évitent les batailles conventionnelles. C'est la guérilla qui prime avant tout¹⁷. Lorsque le Viet Minh attaque un point précis, les Français n'ont pas assez d'effectifs pour pouvoir réagir en tout lieu et à tout moment. L'armée française n'est donc pas en mesure de mener une guerre conventionnelle, avec des batailles rangées menées par le général Leclerc¹⁸. Le but de l'armée du Viet Minh est d'enliser la France dans une guérilla qu'elle ne peut pas gagner et d'épuiser la volonté politique en France de mettre fin à cette guerre coloniale, sans gagner de guerre sur le champ de batailles. La situation de l'armée populaire du Vietnam reste difficile. Ses combattants ne disposent que d'un armement léger et de peu d'approvisionnement.

Les Français ont tenté d'élargir en 1947 leur projet de créer un Etat vietnamien contre révolutionnaire et associé à la France en Indochine et dans l'Union Française¹⁹. En mars 1949, les Français concluent un accord avec l'ancien empereur Bao Dai, lui accordant l'unité du Vietnam en tant que gouvernement autonome au sein de l'Union française²⁰. C'est la création de l'Etat associé du Vietnam officialisé en 1949. La même année, l'Armée nationale vietnamienne est créée pour combattre les forces de Giap en collaboration avec le Corps expéditionnaire français, le Laos et le Cambodge²¹. Il s'agit d'une tentative française de développer une alternative politique à la RDVN de Hô Chi Minh dans tout le Vietnam.

¹⁶ Jonathan Guimond, *Les moyens de la politique : le pragmatisme économique de la république démocratique du Vietnam durant la guerre d'Indochine de 1949 à 1949*, mémoire de M.A (Histoire), Université du Québec à Montréal, 2022, 149 pages

¹⁷ Laurent Césari, *Le problème diplomatique de l'Indochine, 1945-1957*, Les Indes Savantes, 2013, 424 pages

¹⁸ Guy Pedroncini, « Leclerc et l'Indochine, 1945-1947 : quand se noua le destin d'un empire », actes du colloque international, organisé par la Fondation Maréchal Leclerc de Hauteclocque, Fonds historiques et par la Fondation pour les études de défense nationale, Institut d'histoire des conflits contemporains, Paris, 24, 25 et 26 octobre 1990, 471 pages

¹⁹ Christopher E. Goscha, « "La guerre par d'autres moyens" : réflexions sur la guerre du Viêt Minh dans le Sud-Vietnam de 1945 à 1951 ». *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2002/2 n° 206, 2002. p.29-57.

²⁰ Mark Atwood Lawrence « Recasting Vietnam : The Bao Dai solution and the Outbreak of the Cold War in Southeast Asia » dans Christopher E. Goscha et Christian F. Ostermann (dir.), *Connecting Histories Decolonization and the Cold War in Southeast Asia, 1945-1962*. Woodrow Wilson Center Press ; Stanford University Press, 2009, 456 pages, pp. 15-38

²¹ Alain Ruscio, *Les communistes français et la guerre d'Indochine, 1944-1954*, L'Harmattan, 1985, 400 pages

3.1.1.2 L'internationalisation de la guerre

Hô Chi Minh est nationaliste mais il est aussi communiste. Dès les années 1930, il s'est converti au communisme et a commencé à lutter pour l'indépendance du Vietnam et pour la création d'un État à parti unique²². Ce n'est qu'en février 1941, qu'Hô Chi Minh rentre en Indochine et fonde le Viet Minh. L'objectif du Viet Minh était de créer un mouvement nationaliste et communiste à grande échelle pour la reconquête de l'indépendance vietnamienne, contre le pouvoir colonial français et pour obtenir le soutien des autres nations, en particulier les Chinois²³.

La victoire communiste de Mao Tsé-Toung en octobre 1949 transforma la guerre d'Indochine. Mao accorde une aide diplomatique, militaire et politique à son allié vietnamien²⁴. En janvier 1950, la République Populaire de Chine reconnaît diplomatiquement la souveraineté de la République démocratique du Vietnam. Staline et le bloc communiste suivent l'exemple chinois²⁵. Mao accorde une aide militaire à Hô Chi Minh, permettant à ce dernier de créer une nouvelle armée moderne, l'Armée populaire du Vietnam, forte de sept divisions et équipée d'artillerie et d'armes modernes²⁶. Une délégation de conseillers chinois arrive au Vietnam pour aider Hô Chi Minh à transformer son gouvernement en État communiste et à chasser les Français de leur colonie indochinoise²⁷. L'Indochine n'est plus seulement une guerre coloniale, elle devient un enjeu majeur de la Guerre Froide²⁸.

Les Américains envoient des conseillers militaires pour donner une aide directe à l'armée française, la Military Assistance Advisory Group (MAAG), créée en septembre 1950²⁹. Washington et le bloc de l'Ouest reconnaissent l'État associé de Bao Dai. Les États-Unis sont préoccupés par la situation

²² *Ibid.*, pp.197-247

²³ *Ibid.*, pp. 60-71

²⁴ Jacques Valette, *La Guerre d'Indochine : 1945-1954*, Armand Colin, 1994, 415 pages, pp. 225-256

²⁵ Steven Hugh Lee, *Outposts of Empire: Korea, Vietnam, and the Origins of the Cold War in Asia, 1949-1954*. Canada, McGill-Queen's University Press, 1995, 295 pages, pp. 28-72

²⁶ Alain Ruscio, *Op. Cit.*, pp. 248-265

²⁷ Jacques Valette, *Op. cit.*, pp. 315-336

²⁸ François Joyaux, *Nouvelle histoire de l'Indochine française*, Perrin, 2022, 448 pages, pp.315-410

²⁹ Bernard Fall, « Corée et Indochine. Deux programmes d'aide américaine », *Politique étrangère*, 1956, vol. 21, n° 2, p. 175-190.

en Indochine parce qu'ils n'arrivent pas à dissocier le leader nationaliste Hô Chi Minh de son affiliation communiste³⁰. Pourtant, le gouvernement américain sait que la France est en train de perdre le contrôle du pays. Le changement d'administration américaine en 1953 renforce la politique d'endiguement américaine et met en avant la « théorie des Dominos »³¹. Le Vietnam assume donc une place importante dans la géopolitique américaine qui pense que le basculement du Vietnam dans le camp communiste entraînera la chute de toute la région. Cependant, les Américains, enlisés en Corée depuis 1950, conservent un soutien indirect en Indochine³². Malgré leur critique du colonialisme, les Américains acceptent de prêter assistance à la France en Indochine pour endiguer le communisme face à la menace que représentent Mao, Staline et désormais, Hô Chi Minh³³.

À partir de mi 1950, grâce à l'aide chinoise, l'armée de Giap est suffisamment puissante pour envisager des opérations de grande ampleur. Entre septembre et octobre 1950, le Viet Minh anéantit environ 8000 soldats du corps expéditionnaire et de l'armée nationale vietnamienne, recourant à des tactiques d'embuscade le long de la route coloniale n°4 à Cao Bang, Giap sécurise la frontière, ce qui permet à l'aide chinoise d'entrer directement à Hanoi et de renforcer la RDVN de l'intérieur³⁴. Entre 1950 et 1954, les Vietnamiens mènent sept batailles rangées, tout en faisant la guérilla en même temps. Cao Bang et surtout Dien Bien Phu furent les deux grandes victoires vietnamiennes sur le champ de batailles conventionnelles³⁵.

Une mini « détente » s'ouvre à partir de l'année 1953. Le décès de Staline en mars 1953, amène les dirigeants chinois et soviétique à négocier un cessez-le-feu en Corée avec les Occidentaux³⁶. Les protagonistes de la guerre d'Indochine sont aussi prêts à trouver une solution politique à la

³⁰ Steven Hugh Lee, *Op. Cit.*, pp.129-164

³¹ Théorie selon laquelle la chute de l'Indochine pourrait entraîner celle de toute l'Asie du Sud-Est.

³² Mark Atwood Lawrence, *Assuming the Burden : Europe and the American Commitment to War in Vietnam*, University of California Press, 2005, 370 pages, pp. 102-189

³³ *Ibid.*, pp233-275

³⁴ Ivan Cadeau, *Cao Bang 1950 : Premier désastre français en Indochine*, Perrin, 2021, 400 pages

³⁵ *Id.*, « Punir les lampistes ? Les commissions d'enquête des batailles de Cao Bang et de Diên Biên Phu ». *Inflexions*, 2020/3 N° 45, p.67-70

³⁶ Shu Guang Zhang, *Deterrence and Strategic Culture : Chinese American Confrontations, 1949-1958*. Cornell University Press, 1992, 296 pages, pp. 152-188

guerre d'Indochine. Les Soviétiques et les Chinois souhaitent baisser les tensions en Asie afin de pouvoir se consacrer aux questions internes. Les Français n'ont plus les moyens de continuer la guerre. Le cessez-le-feu offre une porte de sortie. Les Américains ne sont pas contre l'ouverture des négociations, ne voulant pas gêner les Français dont ils avaient besoin pour créer une armée européenne³⁷. Or, avant d'entamer les négociations, les Français et les Vietnamiens veulent gagner une grande victoire sur le champ de bataille pour être en position de force avant d'entamer les négociations, parce que la question indochinoise allait se discuter à Genève en 1954³⁸.

C'est au début de l'année 1954 que le sort du Vietnam se joue dans la dernière grande bataille de Dien Bien Phu. En mars 1954, Giap ouvre le feu de son artillerie sur le camp tranché des Français à Dien Bien Phu et envoie ses hommes en vagues contre l'ennemi³⁹. Une guerre des tranchées s'est mise en place. Les Vietnamiens neutralisent l'artillerie française et le pont aérien entre Hanoi et Dien Bien Phu et créent leurs propres tranchées autour de la vallée pour asphyxier l'armée française. Cette bataille dure 56 jours quand, le 7 mai 1954, les Vietnamiens donnent le coup de grâce aux Français⁴⁰. Cette bataille est considérée comme l'une des plus violentes, dans une guerre de décolonisation, puisqu'il y a eu 2000 morts françaises et 20 000 morts vietnamiennes.

La victoire à Dien Bien Phu s'est doublée des négociations de Genève⁴¹. À l'issue des accords de paix, la France s'engage à évacuer ses troupes d'Indochine. Les royaumes du Laos et du Cambodge, protectorats de la France, deviennent indépendants. Le Vietnam est partagé temporairement en deux États, séparés par le 17^e parallèle – le Nord communiste sous l'autorité d'Hô Chi Minh devient une république dite démocratique avec Hanoï pour capitale. Le Sud, quant à lui, régime pro-occidental a pour chef l'ex-empereur de l'Annam, Bao Dai, Saigon pour capitale et son Premier

³⁷ Maryliz Racine, *Le passage à l'ère post-wesphalienne : les politiques européennes et impériales de la France pendant la IVe République (1944-1958)*, thèse de Ph.D, Université Laval, 2020, 486 pages

³⁸ Francois David, *La guerre d'Indochine, laboratoire de l'alliance franco-américaine (1952-1954)*, Revue Historique des Armées, 2007, pp.47-62.

³⁹ Michel Bodin, « L'aide de la Chine au Viêt-Minh (1947-1954) : Un Aspect Des Relations Franco-Chinoises », *Guerres Mondiales et Conflits Contemporains*, no. 187, 1997, pp. 129–46.

⁴⁰ George Herring et Richard Immerman, « “Le jour où nous ne sommes pas entrés en guerre”. La politique américaine au moment de Diên Biên Phu : un réexamen » dans Denise Artaud et al. (dir.), *Diên Biên Phu, l'alliance atlantique et la défense du Sud-Est asiatique*, Lyon : la Manufacture, 1989, 419 pages, pp.103-136

⁴¹ Pierre Grosser, « La politique indochinoise de Pierre Mendès France après les accords de Genève ». *Relations internationales*, 2011/2 n° 146, 2011. p.59-75

Ministre Ngo Dinh Diem. Les Américains apportent aussitôt leur soutien au Sud-Vietnam et se disent prêts à intervenir en cas d'attaque communiste⁴².

Les Accords de Genève ont mis fin définitivement à l'Indochine française. Donc en 1954, il y a deux Vietnam, la République Démocratique du Vietnam (RDV), et au Sud, à partir de 1955, la République du Vietnam⁴³. À partir de Genève, les Américains soutiennent massivement le Sud-Vietnam pour continuer à endiguer le communisme sino-soviétique, à travers la personne de Ngo Dinh Diem. Les accords prévoyaient aussi la mise en place d'élections au Nord et au Sud pour unifier le pays politiquement⁴⁴. Les élections devaient avoir lieu en 1956, entendues entre les Français et Hô Chi Minh pour organiser des élections permettant aux Vietnamiens de voter par un référendum pour voir l'unification du Vietnam. Mais l'Etat associé du Vietnam de Bao Dai et les Américains n'ont jamais accepté les élections par crainte de perdre face à Hô Chi Minh⁴⁵. Ils ont accepté le cessez-le-feu et la division mais jamais la réunification. Ce refus de permettre des élections en 1956 entraîne une nouvelle guerre. Les Américains profitent du retrait de la France à partir de 1954 pour faire approuver une nouvelle organisation militaire de l'Asie du Sud-Est (SEATO/OTASE) pour endiguer le communisme et protéger les pays asiatiques de l'avancée sino-soviétique communiste⁴⁶.

3.1.2 Le domino indochinois : Aron et l'endiguement en Asie

Raymond Aron voit l'Indochine comme un domino clé à protéger dans le cadre de la Guerre Froide. Avec le déclenchement de la guerre de Corée en juin 1950, Aron s'inquiétait que les Chinois n'étendent leur expansion vers le Sud de l'Asie en faisant tomber des pays comme une rangée de dominos, en commençant par l'Indochine. Comme Aron l'écrivait dans un article publié au moment de l'invasion de la Corée du Sud par les communistes, une opération militaire qui se fait

⁴² Christopher E. Goscha, *Un Vietnam né de la guerre, 1945-1954*, Armand Colin, 2011, 558 pages, pp.368-410

⁴³ Jean Lacouture et Philippe Devillers, *La fin d'une guerre, Indochine 1954*, Seuil, 1960, 383 pages, pp.11-290

⁴⁴ Robert Randle, *Geneva 1954. The settlement of the Indochina War*, Princeton University Press, 1969, 660 pages, pp.389-408

⁴⁵ *Ibid.*, p468

⁴⁶ Pierre Journoud, « De la naissance de l'OTASE à l'accord de paix sur le Cambodge : la France, la Grande-Bretagne et la sécurité en Asie du Sud-Est pendant la Guerre froide ». *Relations internationales*, 2016/4 n° 168, 2016. p.29-46.

par l'intermédiaire d'un satellite donne lieu « à des démarches d'agressivité croissante. La Malaisie, l'Indochine pourraient être les victimes de cette phase nouvelle de la Guerre Froide⁴⁷ ».

Le fait qu'Hô Chi Minh était communiste et bénéficiait de l'aide diplomatique et militaire de la Chine et de l'URSS ne faisait que renforcer les inquiétudes d'Aron. Pour Aron, la frontière indochinoise est menacée depuis l'invasion de la Corée du Sud par le Nord, puisqu'il considère que « la frontière la plus vulnérable en Extrême-Orient, est celle de l'Indochine⁴⁸ ». Les Américains sont présents en Corée, la France est enlisée en Indochine, et l'Union Soviétique continue « d'exploiter la révolution antiblanche en dissimulant ses propres ambitions derrière le rideau de fumée de la propagande et l'action de ses agents⁴⁹ ». Selon Aron, la défense des péninsules coréenne et indochinoise doit pousser l'Occident à tenir coûte que coûte pour endiguer le communisme dans la région.

Comme de nombreux intellectuels, Aron a marqué une certaine indifférence à la guerre d'Indochine jusqu'en 1948. Aron déclarait lui-même en 1981 qu'il « aurait dû écrire davantage sur les questions d'Indochine entre 46 et 49. [...] J'écrivais ce qui me paraissait possible et utile d'écrire à l'époque, et, à l'époque, écrire sur la guerre d'Indochine était peu utile⁵⁰ ». Quelques articles sont parus ici et là, mais ils restaient en surface, parce que le public ne s'intéressait pas à un combat aussi lointain. Malgré le peu d'informations que nous avons concernant ses articles publiés sur la guerre d'Indochine à la fin des années 1940, Aron a, malgré tout, publié son premier article sur la guerre d'Indochine en décembre 1946 dans le journal *Combat*, où il se positionne déjà quant aux forces françaises présentes en Indochine : « maintenir la violence, ce ne serait pas maintenir la France⁵¹ ». Déjà à cette période, Aron exprime donc un certain malaise sur la reconquête indochinoise par la force militaire⁵². Il était déjà partisan de ne pas retourner en Indochine, sinon pour négocier avec les nationalistes l'indépendance des trois pays. Aron le dit lui-même, quoique dans les années 1980 :

⁴⁷ Raymond Aron, « L'illusion de la neutralité », *Le Figaro*, le 27 juin 1950, p438

⁴⁸ Raymond Aron, « Guerre chaude en Asie : Leçon de la Corée », *Le Figaro*, le 5 juillet 1950, p442

⁴⁹ Raymond Aron « Guerre et diplomatie en Extrême-Orient », *Le Figaro*, le 25 août 1950, p468

⁵⁰ Raymond Aron, *Le spectateur engagé*, Éditions Calmann-Lévy, 1981, 341 pages, pp. 143

⁵¹ Raymond Aron, « Maintenir », *Combat*, le 22-23 décembre 1946

⁵² Lucia Bonfreschi, *Le libéralisme face au processus de décolonisation. Le cas de Raymond Aron*, In : *Outre-mers*, tome 94, n°354-355, 1er semestre 2007. L'URSS et le Sud. pp. 271-284.

« je n'ai pas milité publiquement contre la guerre d'Indochine, non par ralliement à une politique que les responsables eux-mêmes n'approuvent pas, mais par conscience du piège dans lequel nous étions tombés⁵³ ». Par principe, Aron était contre la reconquête indochinoise parce qu'il savait que la France voudrait recourir aux armes pour garder le Vietnam dans l'Union Française.

En ce qui concerne les articles du *Figaro*, Aron ne mentionne véritablement l'Indochine qu'en 1948, au moment où l'Indochine comporte un risque de tomber dans la « toile d'araignée du Kominform⁵⁴ ». C'est donc l'anticommunisme qui l'a attiré en premier vers la guerre d'Indochine. L'année 1948 pour Aron représente le paroxysme de l'expansionnisme communiste de l'Union Soviétique vers l'Asie, voire le monde aux yeux d'Aron. La voie nationaliste empruntée par le Vietnam jusqu'alors est devenue imperceptible aux yeux d'Aron où le combat contre le communisme a pris le dessus. Pour Aron, 1948 a été le catalyseur de Moscou à cause des nombreuses insurrections qui se sont déclenchées en Asie où ces « divers événements sont évidemment en corrélation les uns et les autres », sous la direction du Kominform, créé un an auparavant⁵⁵. Mais c'est surtout la victoire communiste de la Chine qui attire l'attention d'Aron vers l'Indochine. Ce combat contre le communisme se manifeste dans son article du 5 janvier 1950, lors de la victoire de Mao Tsé-Toung sur la Chine continentale : « il a fallu l'arrivée des troupes de Mao Tsé-Toung à la frontière de l'Indochine pour secouer cette indifférence » (de la population française)⁵⁶.

Pour Aron, la Corée et l'Indochine constituaient un seul front dans l'endiguement du bloc communiste par les Américains, où Aron est très partisan de la vision américaine de cette politique à cette époque. Sa compréhension de la stratégie américaine nous permet de mieux analyser le front unique en Corée et en Indochine. Selon Aron, depuis 1950, la menace communiste en Asie était réelle. Il développe l'idée novatrice, dans son article daté de 1953 « L'Amérique républicaine : l'action en Extrême-Orient » que la Corée et l'Indochine constituaient « une même et unique

⁵³ Raymond Aron, « En marge des combats douteux », *Politique étrangère*, 2019/1 (Printemps), p. 187-200, pp. 198

⁵⁴ Raymond Aron « La toile d'araignée : le Kominform en Asie », *Le Figaro*, le 11 octobre 1948, p 145

⁵⁵ *Ibid.*, p146

⁵⁶ Raymond Aron, « Révolution en Asie : la victoire communiste en Chine », *Le Figaro*, le 5 janvier 1950, p335

bataille contre un seul et unique ennemi », les communistes en Asie⁵⁷. En effet, il explique que les Français ont soumis une thèse acceptée à Washington, à savoir « Corée et Indochine appartenaient à la même et unique guerre, imposée par l'agression communiste au monde libre⁵⁸ ».

Une guerre menée par la Chine seule, sur deux fronts, celui en Corée et celui en Indochine. Directes en Corée, les troupes chinoises se battent contre celles des Américains, indirectes, par acteurs interposés en Indochine, Hô Chi Minh pour les Chinois et les Français pour les Américains⁵⁹. Aron fait donc une lecture anticommuniste et interconnectée de la guerre d'Indochine entre 1953 et 1954 parce qu'il voyait dans la péninsule la même menace qu'en Europe, à savoir des pays susceptibles de tomber sous la domination des Soviétiques en Europe et des Chinois communistes en Asie du Sud-Est. En effet, la conception de l'endiguement américain aux yeux d'Aron doit pousser à une stabilisation durable de la situation sur la base des frontières actuelles entre les deux mondes : « Est-ce possible en Europe avec l'Allemagne et Berlin divisés ? Est-ce possible en Asie où le communisme, s'il établit solidement son règne en Chine, rendra intenable les dernières positions de l'Occident en Corée, en Indochine, en Malaisie ?⁶⁰ ». Aron veut pousser les Occidentaux, les Américains en premier, ainsi que le public français et les hommes politiques dans les pages du *Figaro* à prendre l'offensive contre les régimes communistes en Asie, « parce qu'on n'a jamais gagné une guerre, même la guerre froide, en laissant à l'ennemi l'avantage de l'initiative⁶¹ ».

Aron, malgré sa pensée lucide, assigne plus d'importance au communisme d'Hô Chi Minh qu'à son nationalisme. Même si les deux vont de pair, l'Indochine devient un cas particulier où le combat contre le communisme a plus d'importance chez Aron que la libération nationaliste des Vietnamiens⁶². À ses yeux, l'Indochine a une importance capitale parce qu'empêcher « le renforcement des régimes communistes nouvellement installés est une tâche indispensable de

⁵⁷ Raymond Aron, « L'Amérique républicaine : L'action en Extrême-Orient », *Le Figaro*, le 11 mars 1953, p995

⁵⁸ *Ibid.*, p996

⁵⁹ Steven Hugh Lee, *Outposts of Empire: Korea, Vietnam, and the Origins of the Cold War in Asia, 1949-1954*. Canada, McGill-Queen's University Press, 1995, 295 pages.

⁶⁰ Raymond Aron, « L'Amérique républicaine : À la recherche d'une stratégie offensive », *Le Figaro*, le 11 mars 1953, p990

⁶¹ *Idem*

⁶² Tuong Vu, « Triumphs or Tragedies : A New perspective on the Vietnamese Revolution », *Journal of Southeast Asian Studies*, vol. 45, no. 2, 2014, pp. 236-257.

l'Occident dans la Guerre Froide⁶³ ». Cela signifie que la quête menée par les hommes du Kremlin est politique, par le biais du communisme, et doit donc pousser les Occidentaux à envisager une « stratégie offensive de libération qui reconnaît la primauté de la politique » ; autrement dit, l'Occident doit stabiliser le front en Asie afin d'encourager une libération de l'esprit politique⁶⁴. Les conséquences de cet échec, selon Aron, peuvent avoir des répercussions non seulement en Asie, mais dans le monde entier. C'est la raison pour laquelle Aron avance l'idée qu'il « importe que la diplomatie américaine ne laisse place à aucun doute là où elle est résolue à combattre⁶⁵ ».

L'internationalisation de la guerre d'Indochine a donné un prétexte à la Chine, selon Aron, pour soutenir les communismes en Asie du Sud-Est, par le biais de trois méthodes. La première méthode, Aron nous dit, se caractérise par « l'action des partis communistes », c'est-à-dire la propagande et le sabotage⁶⁶. Ainsi, la stratégie des partis communistes est utilisée dans le but de défier les États-Unis, sans risque de guerre générale. Ce sont des actions que l'on retrouve surtout en Europe de l'Est, « à l'intérieur des nations non converties à l'évangile stalinien⁶⁷ ». La deuxième méthode se distingue par l'utilisation de la guérilla, c'est-à-dire que « les pays voisins ravitaillent l'armée insurrectionnelle [...] c'est le cas de l'Indochine en Asie⁶⁸ ». Cette méthode est utilisée jusqu'en 1950 par l'armée d'Hô Chi Minh qui doit saigner à blanc l'armée française. Elle est aussi utilisée par ses voisins, où depuis 1948, la Birmanie, la Malaisie et l'Indonésie sont en proie aux insurrections et au terrorisme. L'idée est de pousser les Occidentaux en retraite par le biais de la guérilla. La troisième méthode se concrétise par « l'utilisation des armées régulières », avec l'agression nord-coréenne franchissant le 38^e parallèle⁶⁹. En ne mentionnant que l'armée de Kim Il-Sung, Aron ne reconnaît pas l'armée de Giap comme une armée moderne. Ces méthodes ont pour but, selon Aron, de montrer la « supériorité terrestre de la coalition sino-soviétique sur le continent asiatique », c'est pour cette raison qu'il pense que tous les communistes, qu'ils soient

⁶³ *Ibid.*, p991

⁶⁴ *Idem*

⁶⁵ *Ibid.*, p992

⁶⁶ Raymond Aron, « La grande épreuve des États-Unis : En quête d'une stratégie », *Le Figaro*, le 18 décembre 1950, p557

⁶⁷ *Ibid.*, p558

⁶⁸ *Idem*

⁶⁹ *Idem*

Soviétiques, Chinois ou Indochinois sont expansionnistes⁷⁰. Les communistes sont aux yeux d'Aron des déclencheurs de conflit : « personnellement, j'incline à croire que le régime communiste est plus soucieux d'expansion et d'impérialisme que de reconstruction économique⁷¹ ».

3.1.3 Controverse ou compromis : les Occidentaux face à la guerre d'Indochine

Aux yeux d'Aron, la théorie des dominos et sa justification passe aussi par la présence occidentale en Extrême-Orient. Déjà en 1950, la clé de voûte pour les Occidentaux n'est pas la Corée mais le Tonkin, parce que « l'expansion chinoise [en Indochine] reprend la tradition en la combinant avec la technique révolutionnaire⁷² ». Cela signifie qu'une fois installés à la frontière indochinoise, les communistes chinois ont le choix entre deux méthodes : « ou bien envoyer chaque année quelques milliers ou dizaines de milliers de volontaires et entretenir la guerre indéfiniment, ou bien y envoyer d'un coup quelques armées et forcer la décision en quelques semaines ou en quelques mois⁷³ ». Aron écrit ces mots peu de temps après la chute de Cao Bang pour les Vietnamiens en octobre 1950 et de ce fait, à ses yeux, l'Occident doit déterminer les points sur lesquels « il est résolu à « tenir » et les secteurs sur lesquels il battra en retraite⁷⁴ ». Pour Aron, les trois pays occidentaux (France, États-Unis, Grande Bretagne) présents en Asie doivent reconnaître le caractère global de la lutte et concerter leurs actions, parce que « ce que la France fera en Indochine déterminera le sort de la Birmanie et de la Malaisie. L'enjeu intéresse la coalition entière⁷⁵ ».

Avec les nombreuses guerres qui se déroulent en Asie, une alliance s'est scellée naturellement entre les Américains, les Britanniques et les Français qui combattent respectivement en Corée, en Indochine et en Malaisie. La nécessité d'un accord s'est implantée dans les esprits occidentaux, qui veulent se soutenir contre la « dissociation soviétique de l'Europe et des États-Unis⁷⁶ ». Pourtant

⁷⁰ *Ibid.*, p559

⁷¹ Raymond Aron, « La grande épreuve des États-Unis : La faillite des Nations Unies », *Le Figaro*, le 18 décembre 1950, p525-26

⁷² Raymond Aron, « La grande épreuve des États-Unis : En quête d'une stratégie », *Le Figaro*, le 18 décembre 1950, p560

⁷³ *Idem*

⁷⁴ *Idem*

⁷⁵ *Ibid.*, p561

⁷⁶ Raymond Aron, « Le Grand Débat : Européens et Américains en Asie », *Le Figaro*, le 26 mai 1951, p645

des désaccords surviennent entre les puissances. Tout d'abord, le premier désaccord intervient entre Londres et Washington, où Londres a reconnu le gouvernement de Pékin, le 6 janvier 1950, parce que, selon Aron, « la Grande-Bretagne avait, en Chine, beaucoup plus d'intérêts économiques à sauvegarder que les États-Unis⁷⁷ ». De plus, le gouvernement britannique pensait qu'ils « parviendraient à détacher les communistes chinois du Kremlin ou du moins les inciter à une attitude pacifique⁷⁸ ». Ce désaccord profond entre la Grande Bretagne et les États-Unis n'a fait qu'accentuer la politique musclée américaine qu'ils menaient en Asie, puisque l'Occident « n'a finalement joué ni le jeu de l'apaisement, ni celui de la résistance unanime et vigoureuse⁷⁹. » Le deuxième désaccord, aux yeux d'Aron, se manifeste surtout sur la conduite de la guerre. Les Européens sont partisans « de réduire les risques au minimum » en cas d'escalade de conflit en Corée⁸⁰. Pourtant, l'accord pour l'intervention entre Européens et Américains était total, malgré leur hésitation sur « le franchissement du 38^e parallèle, qu'ils approuvèrent cependant à l'ONU⁸¹ ». Cette attitude de retraite de la part des Européens affirme bien la faiblesse de l'Europe « par la crainte qu'inspire une Troisième Guerre⁸² ».

Pourtant, les Européens reprochent aux Américains de s'être lancés dans une campagne d'endiguement en Asie dangereuse. Selon Aron, les Européens « n'ont pas compris que la victoire communiste en Chine créait pour eux la même alternative qui confronte aujourd'hui les États-Unis : combattre la Chine ou abandonner les territoires voisins de l'empire du Milieu⁸³ ». La Chine est de plus en plus puissante, parce qu'elle a saisi l'opportunité de reconquérir une grande partie de l'Asie en comptant sur l'inaction de l'Occident selon Aron. Ce dernier explique que « ceux qui recommandaient l'abstention se résignaient à perdre la plus grande partie de l'Asie » aux communistes⁸⁴. Pour Aron, nous l'avons vu, les États-Unis sont intervenus tardivement dans le conflit en Corée, en maintenant un état de guerre limitée, sans utiliser l'arme atomique. De son

⁷⁷ *Ibid.*, p646

⁷⁸ *Idem*

⁷⁹ *Ibid.*, p648

⁸⁰ *Ibid.*, p647

⁸¹ *Ibid.*, p646

⁸² *Ibid.*, p649

⁸³ *Idem*

⁸⁴ Raymond Aron, « Isolationnisme américain et neutralisme européen », *Le Figaro*, le 6/7 janvier 1951, p578

point de vue, les Américains ont pratiquement abandonné le seul moyen d'arrêter l'expansion sino-soviétique en Asie. C'est pour cette raison qu'Aron explique que la Corée permet aux Chinois de tester leur armée pour aller libérer les autres peuples en Asie du Sud-Est où la libération commence par l'Indochine. Il voit un plus grand dessein dans la stratégie communiste avec une portée mondiale. Selon Aron, « la Chine est unie sous un État capable de vouloir et d'agir ; elle possède une armée assez forte pour enlever à n'importe quelle nation d'Occident toute velléité de guerre continentale⁸⁵ ». Les armées de libération formées par la Chine en Indochine ont pour but de neutraliser les interventions occidentales les faisant se libérer du joug occidental.

Le risque d'escalade du conflit pousse les Occidentaux à trouver un terrain d'entente sur le concept de la guerre limitée, parce qu'elle représente « momentanément la seule solution possible⁸⁶ ». Les Européens, selon Aron, s'accordent sur le fait que les guerres en Extrême-Orient est la meilleure protection de l'Europe, en partant du principe que la guerre est limitée. Pour lui, l'effondrement des positions occidentales en Asie est inconcevable pour l'Occident, puisqu'il déclencherait « en Asie du Sud-Est des conséquences difficilement prévisibles, aux Indes et mêmes dans le Proche-Orient⁸⁷ ». La seule solution envisageable qui s'impose pour les Occidentaux, aux yeux d'Aron, est d'abandonner les positions continentales en Asie « et se contenter de tenir la ligne des îles, qui suffit largement à mettre les États-Unis à l'abri de toute agression militaire, venant de l'Extrême-Orient⁸⁸ ». Mais cette politique de repli, Britanniques et Français ne l'ont pas plus pratiquée que les Américains.

3.2 Aron devant l'enlèvement français en Indochine

3.2.1 Une guerre de « prestige » ou une guerre idéologique : ambiguïté d'Aron

La guerre d'Indochine, aux yeux d'Aron, a deux visages : l'un lié au prestige, et l'autre à l'idéologie. Sa position ambiguë se manifeste justement dans le contexte de 1953, où un retour à la paix s'impose après la mort de Staline. À ses yeux, les Français ont mené une guerre de prestige en Indochine, jusqu'en 1950. Pour lui, la guerre de prestige se définit comme une guerre pour

⁸⁵ Raymond Aron, « Europe et Asie », *Le Figaro*, le 23 avril 1951, p627

⁸⁶ *Ibid.*, p646

⁸⁷ *Idem*

⁸⁸ *Ibid.*, p647

réaffirmer la puissance française, revaloriser le patriotisme français après l'humiliation de 1940. Les empires européens se sont essouffés en Asie, où communisme et nationalisme ont forgé la voie de l'avenir pour les pays asiatiques. Peu de temps après l'éclatement des combats en Indochine, Aron déclarait en 1947 dans le journal *Combat* que :

La perte de puissance et de prestige des nations européennes, la diffusion d'idées empruntées aux colonisateurs eux-mêmes, l'éveil ou le réveil de la conscience politique des nations indigènes, la propagande lointaine ou proche des grands empires du XXe siècle, l'URSS et les États-Unis, dont les idéologies contradictoires rejettent également le maintien du statu quo ; toutes ces raisons « réalistes » suffisent à condamner l'absurde prétention à prolonger l'ordre [colonial], sans même invoquer d'arguments moraux...⁸⁹

Peu de temps après la victoire communiste chinoise en janvier 1950, Aron a émis l'idée qu'un « empire pacifié repose sur le prestige autant que sur la force matérielle. Les humiliations infligées aux fonctionnaires et aux officiers européens, durant l'occupation japonaise, ont porté au prestige des Blancs un coup peut-être mortel⁹⁰ ». Aux yeux d'Aron, c'est l'Occident qui est à l'origine de la révolution qui menace de l'expulser d'Extrême-Orient. La défaite de 1940 des puissances européennes présentes en Asie et la présence nipponne – la Grande Bretagne, la France et les Pays-Bas – ont encouragé les mouvements de révolte d'Extrême-Orient, « que les puissances coloniales réprimaient avant 1939, mais qui se développaient irrésistiblement, parce qu'ils se réclamaient d'idées empruntées à l'Occident », le nationalisme et le communisme⁹¹.

Ce n'est que la présence chinoise à la frontière indochinoise qui a fait prendre conscience au gouvernement français qu'ils étaient enlisés en Indochine. La notion de prestige se manifeste surtout, pour Aron, dans le besoin d'opérer une retraite française. En 1981, peu après la chute de Saïgon et la retraite américaine du Vietnam, dans le *Spectateur Engagé*, il déclarait que « les gouvernements sont trop faibles, même pour faire retraite. Il faut beaucoup de courage et d'autorité pour dire : « on s'est trompé, on s'en va »⁹² ». Aux yeux d'Aron, cette retraite représentait

⁸⁹ Raymond Aron, « Le courage d'innover », *Combat*, Le 3 avril 1947, cité dans Colquhoun, *Raymond Aron*, vol 1, p441

⁹⁰ Raymond Aron, « Révolution en Asie : La décomposition des empires coloniaux », *Le Figaro*, le 12 janvier 1950, p339

⁹¹ *Ibid.*, p340

⁹² Raymond Aron, *Le Spectateur Engagé*, p130-131

l'accumulation de l'échec français en Indochine, et le gouvernement était dans l'incapacité de le reconnaître.

L'enlisement français dans la guerre se manifestait aussi, selon Aron, par le coût de la guerre. L'Indochine est devenue un fardeau économique parce que la France a « une bonne moitié de son armée au combat en une région du monde où elle n'a plus d'intérêts propres et est affaiblie dans la zone même où se joue son destin⁹³ ». Selon Aron, si la France « continue de porter la plus grande part financière de la guerre d'Indochine, elle est condamnée à un affaiblissement progressif en Europe : une telle conséquence ne serait pas équitable, ni conforme à l'intérêt bien entendu de l'alliance atlantique⁹⁴ ». La France a priorisé sa politique européenne au détriment de sa politique coloniale, ce qui montre bien qu'elle veut abandonner l'Indochine. Pour Aron, « Le maréchal de Lattre, presque seul, avait compris que cette guerre n'avait plus de sens au regard de la seule France. Le coût d'une année de guerre est supérieur au total du capital investi. L'effort n'est plus à la mesure de nos ressources⁹⁵ ». La France, selon Aron, « se résigne à poursuivre la lutte en invoquant la nécessité⁹⁶ ».

L'anticommunisme d'Aron a joué un rôle croissant dans la justification idéologique de la guerre au fur et à mesure que diminuait le poids de la légitimation strictement française. Autrement dit, la France se battait en Indochine pour contenir le communisme, tandis que le principe de guerre coloniale n'était plus viable. Pour Aron, « la disproportion est éclatante entre les charges de la lutte et l'intérêt de l'Union Française. Seules les conséquences, pour l'ensemble de l'Asie du Sud-Est, d'une soviétisation de l'Indochine donnent un sens à l'effort commun de la France et du Vietnam⁹⁷ ». La France se bat en Indochine dans le cadre de l'endiguement du communisme.

Pourtant, aux yeux d'Aron, la France ne s'est jamais donnée pour objectif de vaincre le communisme ou d'en contenir son expansion. De ce fait, « quand on parle d'arrêter l'expansion du

⁹³ Raymond Aron, « Le coût du réarmement : Les charges financières de la guerre d'Indochine », *Le Figaro*, le 24 octobre 1952, p916

⁹⁴ *Idem*

⁹⁵ Raymond Aron, « La tragédie d'Indochine », *Le Figaro*, le 3 décembre 1953, p1116

⁹⁶ *Ibid.*, p1116

⁹⁷ Raymond Aron, « Signification d'une guerre », *Le Figaro*, le 16 novembre 1953, p1106

communisme vers l'Asie du Sud-Est, civils et militaires, à Saigon ou à Paris, demeurent sceptiques⁹⁸ ». C'est une guerre menée par la France pour les États-Unis. Pour Aron, l'empire du passé est mort et la colonie du passé n'est plus, parce que « notre histoire est pleine d'exemples, dans un passé récent ou lointain, où nous avons fini par tout perdre à force de ne rien céder ...⁹⁹ ».

La ligne éditoriale d'Aron a fait preuve d'ambiguïté. D'un côté, il est pour la décolonisation et le droit d'un peuple à disposer de lui-même, mais de l'autre, il a surtout tenu compte de la question idéologique dans le cas de l'Indochine. C'est pour cette raison qu'il déclare dans ses mémoires publiés en 1983 : « je ne distinguai pas entre Vietnam et Viet Minh : Hô Chi Minh représentait le Vietnam. Faute de connaissances précises sur la préhistoire du coup de Hanoï, je me refusai à répartir les responsabilités entre les divers acteurs¹⁰⁰ ». Et c'est aussi la raison pour laquelle il n'a pas beaucoup écrit sur l'Indochine. Selon lui, l'Indochine méritait cette indépendance, « parce qu'on ne donne pas une demi-indépendance aux États associés, on ne leur donne rien ou tout¹⁰¹ ». Les Français ont agréé avec l'idée que la meilleure façon de quitter l'Indochine est de n'avoir ni « la prétention ni l'espoir d'une victoire totale » pour libérer le territoire¹⁰².

3.2.2 Le chemin difficile d'Aron vers la décolonisation en Indochine

La pensée aronienne a été mise à rude épreuve avec le conflit indochinois. Contrairement à ses idées dans les années 1980, Aron ne fut pas très sensible au nationalisme vietnamien pendant la guerre d'Indochine. En effet, l'internationalisation de la guerre l'a poussé à comprendre davantage la guerre idéologique que la guerre coloniale. Ce n'est que bien plus tard, dans les années 1980, qu'il nuance ses idées critiques, sur Hô Chi Minh et la guerre d'Indochine. Dans ses mémoires en 1983, Aron revient sur ses positions, pendant la période des Boat People fin des années 1970, où il déclare qu'à « Londres [exilé pendant la Seconde Guerre Mondiale], je plaidais en faveur de

⁹⁸ *Ibid.*, p1107

⁹⁹ Raymond Aron, « La tragédie d'Indochine », *Combat*, le 29 janvier 1947, cité dans Colquhoun, *Raymond Aron*, vol 1, p440

¹⁰⁰ Raymond Aron, *Mémoires*, Éditions Robert Laffont, 1983, 1023 pages, p. 286

¹⁰¹ Raymond Aron, « Leçons de la crise coréenne », *Le Figaro*, le 2 juillet 1953, p1057

¹⁰² Raymond Aron, « La tragédie d'Indochine : le refus du choix est la pire solution », *Le Figaro*, le 3 décembre 1953, p1117

l'abandon de l'Indochine¹⁰³ ». Il a compris que la France s'enlisait dans la guerre dès 1946 et, pour lui, l'indépendance et la décolonisation complètes étaient les seules solutions. Ce n'est que dans ses mémoires où il déclare, avec une approche plus nuancée, que « l'abandon immédiat de l'Indochine ou, plus précisément, l'offre immédiate aux trois États de l'Indochine de l'indépendance dans le cadre de la communauté française me semblait la décision première, indispensable¹⁰⁴ ».

Pourtant à l'époque, dans le *Figaro*, Aron était partisan de l'endigement américain en Chine, en Corée du Nord et en Indochine. Cette ambivalence se manifeste, chez Aron, par son manque d'attention pour les mouvements de libération des colonies françaises. Écrivant en 1983, avec le recul, Aron explique qu'en 1946, « alors que l'insurrection vietnamienne a commencé, il ne veut pas condamner ouvertement les troupes françaises engagées au combat ; mais il voit une contradiction entre les principes universalistes et égalitaires dont se réclame la politique du gouvernement¹⁰⁵ ». Il a tout même porté une critique sur la politique française en Indochine dans son livre *Les guerres en chaîne* en 1951 :

Nous avons provoqué (ou nous n'avons pas su éviter) ce que nous aurions dû craindre par-dessus tout : une guerre interminable contre une résistance indochinoise dirigée par les communistes, mais ralliant le plus grand nombre de nationalistes. Dès l'origine, nous avons le choix entre deux méthodes : ou bien accorder franchement à Hô Chi Minh l'essentiel de ses revendications, à savoir l'indépendance de l'Indochine, l'Union des trois Ky, avec un rattachement plus ou moins vague à l'Union Française, ou bien, si nous jugions impossible de traiter avec Hô Chi Minh, susciter un gouvernement national auquel nous aurions accordé, pour l'essentiel, ce que nous aurions refusé à un agent stalinien.¹⁰⁶

La guerre d'Indochine, aux yeux d'Aron, a pris une tournure différente à partir de 1950, surtout pendant la Guerre de Corée. Selon lui, la France « se trouvait piégée. Hier critiquée par les Américains, elle recevait soudain leur appui¹⁰⁷ ». C'est pour cette raison qu'Aron a privilégié

¹⁰³ Raymond Aron, *Mémoires*, Éditions Robert Laffont, 1983, 1023 pages, p. 285

¹⁰⁴ *Op. Cit.*, p. 472

¹⁰⁵ *Op. Cit.*, p. 4

¹⁰⁶ Raymond Aron, *Les guerres en chaîne*, Éditions Gallimard, 1951, 504 pages, pp. 228

¹⁰⁷ Raymond Aron, *Mémoires*, Éditions Robert Laffont, 1983, 1023 pages, p. 395

l'anticommunisme au détriment de la libération coloniale. Déjà en 1986, Jean Guy Provost se proposait de travailler sur la compréhension aronienne d'une partie de la décolonisation. En effet, il expliquait que c'est un passionné pour ses idéaux qui a défendu les valeurs de la décolonisation, parce que les territoires ne pouvaient plus être viables pour l'empire français. Comme nous avons pu le voir, l'ambivalence d'Aron s'est manifestée spécialement pour la guerre d'Indochine, une guerre tiraillée entre le communisme, la libération nationale et l'attachement à l'union française. Malgré le fait qu'il n'a jamais justifié « l'injustifiable » en promouvant la colonisation, le maintien d'une guerre pour neutraliser le communisme, dans un contexte où la théorie des dominos a pris racine en Asie, se devait d'être nécessaire et primordial sur la lutte coloniale¹⁰⁸. De ce fait, il a encouragé la France, à partir de 1950 à rester en Indochine, parce que « l'Indochine d'Hô Chi Minh ne serait que subordonnée au système eurasiatique que l'on sait. Il faut donc que la France et l'armée française restent en Indochine. Pour cela, il faut qu'elles aient les moyens d'agir¹⁰⁹ ».

Or, le voyage d'Aron en Indochine à l'automne 1953, en tant que représentant du *Figaro*, le pousse à prendre conscience des erreurs que les Français ont commises en Indochine. Depuis 1947, la politique française visait à soutenir l'ex-empereur Bao Dai contre le Viet Minh de Hô Chi Minh. Bao Dai a ensuite formé un gouvernement central provisoire à Saigon, et en mars 1949, a signé un accord avec le Président Auriol, par lequel le Vietnam est devenu un État associé de l'Union Française. Dans son article « signification d'une guerre », Aron explique que « le Congrès [...] n'avait probablement pas un caractère authentiquement représentatif. Et l'on doute que les nationalistes, mêmes extrémistes, dans le camp opposé au Viet Minh, aient jamais songé à rompre avec la France et l'Union Française¹¹⁰ ». Déjà, le 16 octobre 1953, Bao Dai avait voté une motion proclamant que le Vietnam indépendant ne participait pas à l'Union Française au Congrès national vietnamien. Cela signifie que, non seulement Aron doute des succès de la politique, mais il comprend quand même la nécessité de reconnaître le nationalisme authentique du gouvernement

¹⁰⁸ Jean-Guy Provost, *Raymond Aron devant les crises, essai sur l'éthique d'un intellectuel français*, mémoire de M.A. (histoire), Université du Québec à Montréal, 1986, 172 pages

¹⁰⁹ *Op. Cit.*, p. 396

¹¹⁰ Raymond Aron, « Signification d'une guerre », *Le Figaro*, le 16 novembre 1953, p1105

de Bao Dai. En effet, Aron souligne que pour être pris au sérieux en Indochine, « ce nationalisme devait être affirmé contre la France¹¹¹ ».

Il est normal, pour Aron, que Bao Dai veuille retirer le Vietnam de l'Union Française, car cela donne une légitimité nationaliste réelle à cet État, essentiel pour lutter contre le Vietnam communiste d'Hô Chi Minh. Cependant, l'ex-empereur refusait de s'engager, « parce qu'on ne lui avait pas donné l'indépendance faute de laquelle aucun dirigeant ne saurait se justifier auprès du peuple, ensuite parce qu'il se réservait le rôle de conciliateur¹¹² ». Il soutient que la France devrait accorder l'indépendance au Vietnam, sans condition, afin de mieux s'allier au Vietnam de Bao Dai et se défendre contre Hô Chi Minh. Pour lui, « ce système » – le colonialisme – « est mort¹¹³ ». Aron espère que l'indépendance de l'Indochine pourra se faire dans le cadre de l'Union Française, comme la Grande-Bretagne, avec l'insertion de l'Inde et de la Birmanie dans le Commonwealth.

Dans un article qu'il a nommé « le dilemme indochinois », il revient sur ce problème : « Ou bien les Occidentaux, Américains ou Britanniques aussi bien que Français, tiennent pour essentiel d'arrêter l'avance communiste vers l'Asie du Sud-Est, et en ce cas, ils doivent tous prendre leur part de la tâche, ou bien ils ne considèrent pas la sauvegarde de l'Indochine comme indispensable dans le cadre de la stratégie d'ensemble et, en ce cas, la France jugeant par rapport au seul intérêt français, doit conclure en faveur de la négociation¹¹⁴ ». En d'autres termes, la France doit dire à ses alliés qu'ils doivent choisir entre participer à la lutte ou accepter la perte d'une position qu'ils considèrent eux-mêmes comme vitale. Quant aux négociations sur l'Indochine, Aron s'oppose aussi bien à ceux qui les refusent à tout prix qu'à ceux qui sont prêts à accepter n'importe quelles conditions. En l'état des choses, Aron sait que « à moins d'un renforcement massif du corps expéditionnaire, il n'y a pas de perspectives de victoire militaire. Un jour ou l'autre, il faudra traiter¹¹⁵ ». En attendant, « le gouvernement français doit non préparer une capitulation camouflée, mais faire connaître ses conditions : les unes concerneraient la sécurité du corps expéditionnaire,

¹¹¹ *Ibid.*, p1106

¹¹² Raymond Aron, « La tragédie d'Indochine : Le refus du choix est la pire solution », *Le Figaro*, le 4 décembre 1953, p1118

¹¹³ Raymond Aron, *Mémoires*, pp.297

¹¹⁴ Raymond Aron, « Le dilemme indochinois », *Le Figaro*, le 1^{er} janvier 1954, p1145

¹¹⁵ Raymond Aron, « Le désarroi français », *Le Figaro*, le 22 janvier 1954, p1158

les autres, la participation du gouvernement vietnamien, les dernières, les modalités selon lesquelles les Vietnamiens choisiraient eux-mêmes leur gouvernement¹¹⁶ ».

3.3 La fin de la guerre d'Indochine : Aron face au neutralisme en Asie

3.3.1 Tentative d'un « OTAN asiatique »

L'arrivée de la Guerre Froide en Asie a créé un nouveau bloc neutraliste, qui intéressait beaucoup Aron. La question d'Extrême-Orient à Genève s'inscrit dans une question globale de la Guerre Froide. L'idée d'un neutralisme politique est une solution envisagée à partir de la conférence de paix, parce que les pays nouvellement indépendants d'Asie, sont partagés entre la crainte du communisme et de la puissance chinoise, ainsi que de l'intervention américaine. La défaite française dans la guerre d'Indochine a été interprétée par Aron, « dans l'Asie tout entière, comme une défaite de l'Occident, des États-Unis tout autant que la France, puisque l'on inscrit au compte des États-Unis ce qu'ils ne font pas, aussi bien que ce qu'ils font¹¹⁷ ».

La signature des accords de Genève a exacerbé l'idée de la Chine d'une « Asie aux Asiatiques » en écartant les États-Unis, dont elle a tiré profit après la séparation du Vietnam au 17^e parallèle¹¹⁸. Aux yeux d'Aron, les accords de Genève ont pour conséquence la dissolution progressive « de la seule force militaire sérieuse dont disposaient les Occidentaux dans l'Asie du Sud-Est¹¹⁹ » et c'est la raison pour laquelle, les États-Unis ont encouragé la création d'un pacte du Sud-Est asiatique, à l'image de l'OTAN. Les Chinois, quant à eux, ont encouragé un rassemblement asiatique pour « rassurer les États d'Asie et empêcher la formation d'une alliance défensive¹²⁰ ».

Pour Aron, le pacte de l'Asie du Sud-Est se forme pour contrer la présence communiste majoritaire en Asie, parce que « la supériorité militaire des États communistes dans cette région sera aussi évidente que l'était celle de l'Union Soviétique en Europe, au lendemain de la démobilisation

¹¹⁶ *Ibid.*, p1158

¹¹⁷ Raymond Aron, « Un pari bien gagné », *Le Figaro*, le 22 juillet 1954, p1248

¹¹⁸ *Ibid.*, p1247

¹¹⁹ Raymond Aron, « En Asie du Sud-Est après le cessez-le-feu », *Le Figaro*, le 31 juillet/1^{er} août 1954, p1252

¹²⁰ Raymond Aron, « Un pari bien gagné », *Le Figaro*, le 22 juillet 1954, p1248

anglo-américaine¹²¹ ». De ce fait, le pacte de défense à l'image de Washington est la reproduction de l'OTAN en Asie, dont le but est de « prévenir, par la menace de représailles, une agression ouverte et renforcer la structure intérieure des Etats menacés par l'infiltration¹²² ». En même temps, la défaite française a encouragé les Américains à mettre en place ce traité pour deux objectifs, selon Aron : « il devrait servir de cadre à une action commune, éventuellement militaire, contre la pénétration communiste. Il permettait au président des États-Unis de prendre des décisions sans solliciter l'autorisation du congrès. Mais, en même temps et surtout, il est destiné à convaincre les gouvernements menacés que les États-Unis ne les abandonneront pas¹²³ ».

Les Américains ont donc conçu l'Organisation du Traité de l'Asie du Sud-Est (OTASE), peu de temps après les décisions de Genève de juillet, en septembre 1954. Le pacte de Manille ou l'OTASE est un rassemblement de pays asiatiques et occidentaux, pour contrer la menace communiste dans la région sud-est asiatique. Il rassemble les États-Unis, la France, la Grande Bretagne, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Pakistan, les Philippines et la Thaïlande¹²⁴. Aux yeux d'Aron, le pacte de Manille n'a pas garanti l'équilibre des forces dans la région sud-est asiatique, mais il témoigne surtout, pour les Occidentaux de leur volonté de contrer l'influence communiste dans cette partie du monde.

L'inclinaison vers la neutralité de la part de certains pays d'Asie du Sud-Est s'est cristallisée pendant la conférence de paix à Genève où toutes les puissances tentaient de trouver une solution pour l'Indochine. La volonté de neutralité des pays d'Asie du Sud-Est, (Inde, Indonésie et Birmanie) se manifeste par leur nouvelle voix sur la scène internationale, aux Nations Unies en exploitant « à leur façon, l'opposition des deux blocs¹²⁵ ». L'idée d'un bloc neutre, non aligné sur l'un ou l'autre camp a une portée symbolique pour Aron : « les neutres d'Asie garantissent l'armistice, en même temps qu'une importance pratique¹²⁶ ». Cependant, Aron exprime une partialité pour ces pays qui

¹²¹ Raymond Aron, « En Asie du Sud-Est après le cessez-le-feu », *Le Figaro*, le 31 juillet/1^{er} août 1954, p1252

¹²² *Ibid.*, p1253

¹²³ Raymond Aron, « Le pacte du Sud-Est asiatique », *Le Figaro*, le 15 septembre 1954, p1280

¹²⁴ L'organisation a officiellement été dissoute en 1977 après le désengagement américain au Vietnam en 1973.

¹²⁵ Raymond Aron, « Rigidité américaine, souplesse britannique », *Le Figaro*, le 1^{er} juillet 1954, p1239

¹²⁶ Raymond Aron, « Nécessités », *Le Figaro*, le 6 juillet 1954, p1241

se déclarent neutralistes : « pourquoi prendre parti alors que la Chine communiste est proche et puissante, les Occidentaux lointains et probablement moins soucieux de protéger ces territoires d'une éventuelle invasion¹²⁷ ». Le refus des élections au Vietnam par les Américains, la crainte de la généralisation du conflit par la Chine ont exacerbé les tensions entre les deux grandes puissances puisque les Américains voulaient garantir une neutralité sur le Laos et le Cambodge, et la Chine voulait « prévenir de l'installation de bases américaines dans le Sud-Est asiatique¹²⁸ ». Le but de la Chine était d'éviter « d'incliner les neutres, Birmanie, Ceylan, Inde vers le camp occidental¹²⁹ ». Pour Aron, ce neutralisme est révélateur de la situation politique en Asie du Sud-Est, parce qu'il se plaît à faire la leçon aux belligérants, à s'exprimer comme si le refus d'engagement témoignait d'une volonté supérieure. Pour Aron, les neutralistes s'efforcent « de ne pas être entraînés dans des conflits prévisibles¹³⁰ » qui pourraient être déclenchés par les États-Unis.

La portée de ce pacte pour Aron est la confirmation pour les communistes et les neutralistes qu'ils doivent résister contre la présence occidentale et tenter de trouver une troisième voie entre les deux blocs, neutres et non-alignés éventuellement. Pour Aron, les neutralistes l'ont désapprouvé, « parce qu'il groupe surtout des puissances non asiatiques, parce qu'il accroît la tension en affichant des inquiétudes non justifiées et en offrant une aide non demandée¹³¹ ». L'Inde et la Chine ont réussi à établir des relations amicales et Nehru voulait que ces relations prévalent sur le continent tout entier. Cela signifie que, pour Aron, « on se refuse à New Delhi de considérer la solidarité supranationale des partis communistes et on semble supposer qu'un pacte de défense, même aussi vague que celui de Manille est de nature à inciter les puissances du bloc soviétique à des agressions plutôt qu'à les en détourner¹³² ». Les neutralistes pour Aron cherchent à s'attirer les sympathies des Chinois, tout en profitant de la protection offerte par les États-Unis. La recherche de neutralité de la part des pays d'Asie du Sud-Est se fait quand même dans une perspective orientée.

¹²⁷ Raymond Aron, « Qui a changé ? », *Le Figaro*, le 15 octobre 1954, p1296

¹²⁸ Raymond Aron, « Un pari bien gagné », *Le Figaro*, le 22 juillet 1954, p1247

¹²⁹ *Ibid.*, p1247

¹³⁰ Raymond Aron, « Le choix n'est pas encore fait », *Le Figaro*, le 6 septembre 1954, p1276

¹³¹ Raymond Aron, « Le pacte du Sud-Est asiatique », *Le Figaro*, le 15 septembre 1954, p1278

¹³² *Ibid.*, p1279

La critique du pacte a été vive parce que Mao et Chou Enlai sont convaincus, selon Aron, « des intentions agressives des États-Unis » et craignent une intervention américaine dans les pays proches de leurs frontières¹³³. Par principe, les hommes de Moscou, aux yeux d'Aron, « sont hostiles aux organisations collectives des États ralliés à leur foi¹³⁴ ». Les pays les plus menacés par le pacte de Manille sont donc le Laos et le Cambodge, parce que, selon Aron, « le pacte de l'Atlantique ou le pacte du Sud-Est asiatique sont des pactes agressifs, contraires à la charte des Nations Unies : en ce cas le Laos et le Cambodge ne devraient rien avoir à faire avec eux¹³⁵ ». Quant aux Occidentaux, outre les Américains, « ils ont manifesté une grande indifférence¹³⁶ », même s'ils se sont associés au pacte en raison de leurs intérêts régionaux. Pour Aron, « en dehors de la Malaisie, les Occidentaux n'ont plus d'intérêts égoïstes à défendre dans cette région du monde¹³⁷ ». Aron a compris le pacte de Manille, non pas comme une tentative pour les Américains de garder un pied en Asie, mais comme une source d'aliénation entre l'opinion asiatique non alignée et les États-Unis. Cela signifie que le pacte de Manille témoigne simplement que les Occidentaux n'ont pas abdicqué, ne tiennent pas à le faire, et utilisent la soviétisation du continent pour prendre l'Asie pour acquise.

3.3.2 Aron face à Bandung : une lecture critique

La conférence de Bandung a été la clé de voûte pour les mouvements de décolonisation et de solidarité entre les nations nouvellement indépendantes ou en voie d'indépendance. En 1955, elle réunit 24 pays afro-asiatiques à Bandung, en Indonésie. Confrontés à deux guerres chaudes en Corée et en Indochine, les Indiens, les Birmans et les Indonésiens veulent tracer une ligne neutre dans la Guerre Froide, sur un axe Sud-Sud. Bandung a longtemps été considérée comme la voie pour comprendre l'entrecroisement de la décolonisation du système international avec l'expansion de la Guerre Froide vers l'Est. Les dirigeants d'Asie du Sud-Est se méfiaient autant de l'exportation du communisme – chinois ou soviétique en théorie – que de l'interventionnisme américain. Le but de la conférence est de faire entendre les voix de l'Asie, du monde afro-asiatique et leur garantir

¹³³ *Ibid.*, p1278

¹³⁴ *Idem*

¹³⁵ *Ibid.*, p1280

¹³⁶ *Ibid.*, p1279

¹³⁷ *Ibid.*, p1280

une place dans le système international et aux Nations Unies. Les nations devaient se réunir pour combattre la même cause : le colonialisme et l'impérialisme occidental de l'homme blanc car ils sont la principale menace qui pèse sur l'Asie et l'Afrique.

Aron a été l'un des rares intellectuels à s'être montré très critique envers la conférence de Bandung. Les pays présents étaient unanimes pour condamner le colonialisme européen et seulement européen. Il a exprimé beaucoup de réserves quant à l'impact réel de la conférence de Bandung. Cette réunion a été largement présentée comme un événement historique symbolisant la solidarité des nations asiatiques, arabes et africaines face à la tutelle occidentale, mais il remet en question ce symbole avec cette question équivoque : « était-il annonciateur d'avenir ou appartenait-il déjà au passé ?¹³⁸ ». Aron exprime des doutes quant à la durabilité et à l'efficacité de cette initiative. Il fait preuve d'un certain scepticisme sur les résultats de la conférence, parce que les idéaux proclamés à Bandung ne se traduisent pas forcément par des actions concrètes et des changements significatifs. La conférence de Bandung a surtout amplifié les divergences idéologiques dans le monde bipolaire. Il souligne que « la conférence de Bandoeng, bien qu'elle fût afro-asiatique, ressemblait fort à une conférence occidentale d'intellectuels ou de diplomates : même disproportion entre l'importance du rassemblement et la portée des conclusions, entre les prétentions de clichés, même invocation aux principes (droits humains fondamentaux) par ceux-là mêmes qui les méprisent ou les violent¹³⁹ ». Cela signifie qu'Aron comprend que la présence occidentale a façonné les esprits au point qu'ils considèrent les Asiatiques ou les Africains, comme des « disciples des Occidentaux¹⁴⁰ », parce qu'à travers des déclarations nationalistes, à l'image des pays européens, ils reprochent « leurs méfaits d'hier au nom d'idées européennes¹⁴¹ ».

Une deuxième critique se formule chez Aron pour le principe du non-alignement. Le postulat de base dans la conférence était d'organiser une rencontre entre les États afro-asiatiques, nouvellement décolonisés qui voulaient affirmer leur non-alignement sur les puissances mondiales. Mais la présence des pays liés aux deux blocs communistes compliquait cela. Pour Aron, « les États qui

¹³⁸ Raymond Aron, « Bandoeng, conférence de l'équivoque », *Le Figaro*, le 27 avril 1955, p1376

¹³⁹ *Ibid.*, p1377

¹⁴⁰ *Idem*

¹⁴¹ *Idem*

participent à l'OTAN ou l'OTASE voulaient justifier leur prise de position et prononcer contre le communisme des réquisitoires qui ne fussent pas moins violents que ceux d'autres délégués contre le « colonialisme¹⁴² ». Les alliances militaires sont considérées comme dangereuses pour la paix, si elles sont créées par des États non communistes, comme les États-Unis. C'est surtout Nehru qui, selon Aron, a considéré les alliances occidentales comme des instruments néfastes de l'impérialisme occidental. Il met en doute la véritable efficacité et l'impact des déclarations de solidarité et des aspirations proclamées lors de la conférence, où il souligne que « M. Nehru veut pacifier le monde, mais il est incapable de « pacifier » ses relations avec le Pakistan et de régler la querelle du Cachemire¹⁴³ ».

Pour Aron, l'Union Soviétique et la Chine ont exploité les avantages de la conférence de Bandung, dans la bataille des diplomaties face aux États-Unis. Colonialisme et impérialisme ont été les ennemis contre lesquels les pays afro-asiatiques se sont battus pendant des années. Aron est très critique envers Nehru, puisqu'il prétend être le porte-parole de l'Asie indépendante ou des peuples autrefois opprimés. Son but, aux yeux d'Aron, est d'empêcher toute organisation militaire, même défensive, dans les zones neutres. Pour lui, Nehru ne tient pas compte du lien entre le parti communiste et l'expansion chinoise parce qu'il se « refuse à prendre parti sur le « colonialisme soviétique » même s'il combat impitoyablement les communistes indiens¹⁴⁴ ». Il condamne fermement la présence occidentale sur le continent asiatique, surtout celle des Américains. Se faisant le porte-parole de Bandung, Nehru a pris au sérieux la propagande de paix soviétique selon Aron et incline à imputer à l'Occident la responsabilité majeure dans la crise mondiale. La conférence de Bandung oriente Nehru, dans un sens selon Aron, puisqu'il ne prend pas en compte les peuples opprimés d'Europe orientale, parce qu'il ne « dit rien des « alliances » militaires entre l'Union Soviétique et les États de l'Est européen¹⁴⁵ », même s'ils ont la peau blanche. Bandung s'inscrit non seulement comme une conférence pour les opprimés, mais les opprimés de « couleur¹⁴⁶ ». Pour Aron, Nehru a surtout mis en exergue les dénonciations des agressions

¹⁴² *Ibid.*, p1378

¹⁴³ *Ibid.*, p1377

¹⁴⁴ *Idem*

¹⁴⁵ *Ibid.*, p1378

¹⁴⁶ *Ibid.*, p1379

commises par les pays européens colonialistes, contre un pays de civilisation non occidentale, et utilise seulement la voie de l'anticolonialisme pour soumettre l'idée d'un panasiatisme dont l'Inde ne ferait pas partie.

Aron s'est aussi intéressé au rôle que tenait la Chine communiste dans la Conférence de Bandung. Chou En-Lai faisait figure de conciliateur et médiateur. Pour Aron, il a accepté, dans les motions finales, des formules peu compatibles avec l'interprétation du communisme maoïste puisque « Nehru et Chou En-Lai sont d'accord pour favoriser le neutralisme auquel le premier croit et que le deuxième approuve pour désagréger les coalitions d'inspirations américaines¹⁴⁷ ». Les Chinois ont assisté à la conférence de Bandung, dans l'optique d'implanter dans les esprits des pays asiatiques un sentiment panasiatique dans une lutte pour rejeter l'influence et la tutelle de l'Occident, particulièrement la race blanche, tout en éliminant les États-Unis. Chou En-Lai, pour Aron, se contentait de la « modération¹⁴⁸ », puisqu'il devait mettre l'accent sur « l'Asie aux Asiatiques¹⁴⁹ » et cherchait à accroître le neutralisme des États afro-asiatiques. Pour Aron, « Chou En-Lai ne répondit pas aux invectives contre le communisme et, pour couronner l'opération, bien loin de reprocher aux Américains leur agressivité et la guerre bactériologique, il leur offrit des négociations sur Formose¹⁵⁰ ». Bandung a ouvert la voie à Pékin pour envisager un dialogue direct avec Washington afin d'entreprendre la reconnaissance de la Chine de Mao auprès de la communauté internationale. Il explique que « Washington n'ose guère entreprendre ce dialogue en l'absence de la Chine nationaliste et l'on a peine à concevoir des conversations entre les représentants de Tchang Kai Chek et ceux de Mao Tsé-Toung. Malgré tout, une nouvelle étape a été franchie sur la voie de la reconnaissance du régime communiste chinois, reconnaissance évidemment nécessaire¹⁵¹ ».

Chou En-Lai a, selon Aron, exploité et manipulé le message anticolonialiste à travers Nehru. Pour Aron, Chou En-Lai donne une voix aux pays asiatiques, à travers le biais du communisme. En

¹⁴⁷ *Ibid.*, p1378

¹⁴⁸ *Ibid.*, p1379

¹⁴⁹ *Ibid.*, p1378

¹⁵⁰ *Idem*

¹⁵¹ *Ibid.*, p1379

dénonçant l'OTASE, Aron explique que c'est la Chine, à travers Nehru, qui souhaite « introduire la Chine communiste dans la communauté des nations asiatiques, persuader ses collègues que la paix serait plus solidement fondée sur la coexistence, sur la confiance dans les dirigeants chinois que sur des pactes de sécurité mutuelle avec des puissances non asiatiques¹⁵² ». Le but de Chou En-Lai n'a jamais été de prendre la tête d'un mouvement panasiatique. La Chine n'est ni neutre, ni une troisième force. Aron reconnaît que la conférence de Bandung a permis un rassemblement où la question de l'anticolonialisme et de l'impérialisme ont occupé le devant de la scène.

¹⁵² *Ibid.*, p1378

CONCLUSION

Dans le cadre de ce mémoire, nous avons soutenu en introduction pouvoir démontrer, au terme de notre analyse, la pensée de Raymond Aron concernant le déplacement de la Guerre Froide en Asie, entre 1949 et 1955. L'objectif était de comprendre comment la Chine, la Corée et l'Indochine ont influencé sa pensée qui a laissé un héritage intellectuel sans précédent, sur la diversité et la profondeur de ses réflexions, à travers ses articles dans le *Figaro*. La combinaison de sa pensée lucide et de son anticommunisme a fortement contribué à sa perception des différents événements de la Guerre Froide en Asie. Soulignons trois contributions issues de notre mémoire.

Aux yeux de Raymond Aron, l'idéologie communiste et le nationalisme ont collaboré pour puiser leur force en Asie. Aron souligne cela dans son analyse sur la Chine communiste. La victoire communiste en Chine a eu des répercussions mondiales, amenant Aron à réfléchir sur les implications de ce basculement majeur pour les relations internationales et le rôle des États-Unis face au bloc sino-soviétique. L'alliance entre le communisme et le nationalisme a permis de renforcer le pouvoir de Mao et l'unité nationale. Aron a mis en évidence le fait que les aspirations nationalistes jouent un rôle central dans les conflits asiatiques et ne peuvent pas toujours être réduites à des luttes idéologiques entre le communisme et le monde libre. Ce dualisme qu'Aron opère, surtout dans sa pensée européenne, est beaucoup plus complexe quand elle s'applique à l'Asie.

Une perspective plus globale de la Guerre Froide en Asie s'est distinguée dans la pensée d'Aron dans notre mémoire. Aux yeux de Raymond Aron, le déplacement de la Guerre Froide en Asie a été l'une des conséquences des rivalités entre les grandes puissances et des aspirations nationalistes dans la région. Les interventions militaires et politiques en Asie Extrême-Orientale et en Asie du Sud-Est, comme la guerre de Corée et la lutte coloniale en Indochine, sont des manifestations de la rivalité idéologique et de l'extension communiste dans la région. Aron n'a pas nécessairement priorisé l'Asie sur l'Europe, comme nous avons pu le démontrer dans les chapitres précédents, mais il a souligné l'importance croissante de l'Asie dans la dynamique de la Guerre Froide. Il a mis en avant les interconnexions des enjeux régionaux et internationaux, autant en Corée qu'en

Indochine, soulignant que les actions menées ont des répercussions dans les relations internationales. En adoptant cette perspective, Aron a compris que la lutte contre le communisme en Asie ne se limite pas à un seul pays, mais concerne l'ensemble de la région. La coopération et la coordination des actions occidentales pour contrer l'influence communiste et préserver la stabilité régionale sont primordiales aux yeux d'Aron.

Ce qui caractérise grandement sa pensée, et peu importe l'objet d'étude, c'est sa grande lucidité. Raymond Aron se distingue par sa lucidité, son objectivité et sa capacité critique dans son analyse des événements politiques et géopolitiques. La clarté de sa pensée lui permet de saisir les enjeux complexes et les implications profondes des changements politiques, tout en maintenant une distance vis-à-vis des idéologies. Aron s'efforce de rester objectif dans ses analyses, tout en évitant les jugements partisans et en privilégiant une approche basée sur les faits. Sa critique acérée des régimes autoritaires et totalitaires témoigne de sa volonté de défendre les valeurs démocratiques et les Droits de l'Homme.

La guerre d'Indochine a poussé Aron à s'intéresser davantage à la gouvernance française par rapport au monde colonial. Il témoigne donc des différents événements dans le *Figaro* sur l'indépendance tunisienne et marocaine en mars 1956. Dès lors, il s'affirme comme un acteur engagé, publie le pamphlet sur *la Tragédie Algérienne* en 1957 où il affirme parmi les premiers que l'indépendance de l'Algérie est inéluctable. Comment comprendre l'engagement plus conséquent chez Aron quand il s'agit de la décolonisation française en Afrique du Nord ? Faut-il comprendre que l'engouement pour la décolonisation, surtout pour la guerre d'Algérie, était une question d'idéologie ? Aron dans les années 1950 a-t-il acquis suffisamment de notoriété et de renommée pour écrire sur la guerre d'Algérie ?

Cette question encourage à comprendre la manière dont les deux problèmes impériaux ont été mis en lumière par Aron. À ses yeux, l'Algérie était un problème franco-français. La guerre ne s'inscrivait pas dans une perspective globale avec la Chine et les États-Unis, contrairement à l'Indochine. Son pamphlet a eu un retentissement dans toute la France, puisqu'Aron n'a pas employé le langage de l'idéologie et n'a pas encouragé le maintien de la colonisation en tant que telle. Sa publication du pamphlet a permis de prendre conscience que la France pouvait s'enliser dans cette guerre, tout comme ce qu'elle avait fait pour l'Indochine. Les guerres coloniales, que ce

soit l'Indochine ou l'Algérie, ont surtout divisé le pays. Ces questions nous encouragent à présenter de nouvelles recherches sur les disparités de traitement d'informations entre l'Indochine et le reste de l'empire français.

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites

Recueil d'articles

ARON, Raymond, Les Articles du Figaro, édition présentée et annotée par Georges-Henri Soutou.
Tome 1 : La Guerre froide 1947-1955, Paris, Éditions de Fallois, 1990, 1418 pages.

Les ouvrages de Raymond Aron

ARON, Raymond, *Le Grand Schisme*, Paris, Gallimard, 1948, 343 pages.

ARON, Raymond, *Les Guerres en chaîne*, Paris, Gallimard, 1951, 502 pages.

ARON, Raymond, *Espoir et peur du siècle. Essais non partisans*, Paris, Calmann-Lévy, collection Liberté de l'Esprit, 1957, 367 pages.

ARON, Raymond, « Nations et empires », L'Encyclopédie française, vol. XI, 1104-1 à 1104-6, Paris, 1957, repris dans *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961, 341 pages ; chap. VI, p. 171-259.

ARON, Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962, 794 pages.

ARON, Raymond, *Le Grand Débat*, Paris, Calmann-Lévy, 1963, 274 pages.

ARON, Raymond, *République impériale. Les États-Unis dans le monde 1945-1972*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, 338 pages.

ARON, Raymond, *Plaidoyer pour l'Europe décadente*, Paris, Robert Laffont, collection Liberté 2000 dirigée par Jean-François Revel, 1977, 511 pages.

ARON, Raymond, *Le Spectateur engagé. Entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton*, Paris, Julliard, 1981, 339 pages.

ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris Julliard, Paris, Robert Laffont, 1983, 778 pages.

HOUTISSE, François, (ARON Raymond), *La Coexistence pacifique. Essai d'analyse*, Paris, Monde Nouveau, juillet 1953, 251 pages.

Articles de Raymond Aron

ARON, Raymond, « Imposture de la neutralité », *Liberté de l'esprit*, septembre 1950, p153.

ARON, Raymond, « De la paix sans victoire. Note sur les relations de la stratégie et de la politique », *Revue française de science politique*, 1^{ère} année, n°3, 1951, pp. 241-255.

ARON, Raymond, « En quête d'une doctrine de la politique étrangère », *Les sociétés modernes*, Paris, Presses universitaires de France, 1953, pp. 953-969.

ARON, Raymond, « Des comparaisons historiques », *Les sociétés modernes*, Paris, Presses universitaires de France, 1954, pp. 919-937.

ARON, Raymond, « La révolte asiatique connaît-elle ses limites ? », *Preuves*, n°37, 1954, pp. 44-54.

ARON, Raymond, « La rencontre de l'Asie et de l'Occident : La revanche militaire de l'Asie », *Preuves*, n°41, 1954, pp. 8-19.

ARON, Raymond, « Les conditions de la paix en Indochine : entre la négociation à n'importe quel prix et l'intransigeance aveugle, une voie médiane », *Réalités*, n°98, 1954, pp. 72-76.

ARON, Raymond, « Indo-China : a Way out of the Wood », *Réalités* (English version), 1954, pp. 8-12.

ARON, Raymond, « Problèmes actuels de la diplomatie en Extrême-Orient », *Politique étrangère*, n°1, 19^e année, 1954, pp. 29-44.

ARON, Raymond, « L'Asie entre l'URSS et les États-Unis », *Les Annales*, 62^e année, 1955, pp. 24-38.

ARON, Raymond, « La situation dans le Sud-Est asiatique : de Bangkok à Bandoeng », *Politique étrangère*, n°3, 20^e année, 1955, pp. 283-298.

ARON, Raymond, « Une sociologie des relations internationales », *Les sociétés modernes*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, pp. 1049-1066.

ARON, Raymond, « Les tensions et les guerres du point de vue de la sociologie historique », *Les sociétés modernes*, Paris, Presses universitaires de France, 1967, pp. 877-903.

ARON, Raymond, « Guerre du Pacifique : acte 1 », *Réalités*, n°266, 1968, p. 7.

Ouvrages sur Raymond Aron

AUDIÉ, Serge, *Raymond Aron entre libéralisme, républicanisme et socialisme*, 2004, Éditions Michalon, 230 pages.

- BAECHLER, Jean, *Qu'est-ce que l'idéologie ?* Gallimard, 1976, 416 pages.
- BAVEREZ, Nicolas, *Un moraliste au temps des idéologies*, Éditions Flammarion, 1993, 542 pages.
- BUTON, Philippe, *Une histoire intellectuelle de la démocratie 1918-1989*, Collection : Histoire, cultures et sociétés, 2000, 255 pages.
- BON, Frédéric et Michel-Antoine Burnier, *Les nouveaux intellectuels*, Éditions Cujas, 1966, 382 pages.
- BONFRESCHI Lucia, *Raymond Aron e il gollismo (1940-1958)*, *Tesi di ricerca* [sous la direction de Gaetano Quagliariello], Università di Bologna, 2004, 533 pages.
- CAMPI, Alessandro, *La pensée politique comme passion et comme science*, essais sur Raymond Aron, Rubbettino, 2015, 200 pages.
- COLQUHOUN, Robert F., *Raymond Aron, (volume 1) The Philosopher in History 1905-1955*, London, Sage, 1986, 576 pages.
- COLEN, José et Élisabeth DUTARTRE-MICHAUT, *La pensée de Raymond Aron, essais et interprétations*, Aster Lisbonne, 2017, 336 pages.
- COZETTE, Murielle, *Raymond Aron and the Morality of Realism*, Australian National University, 2008, p35.
- DAVIS, Reed M., *A politics of Understanding : the international thought of Raymond Aron*, Baton Rouge, LA : Louisiana State University Press, 2009, 210 pages.
- DE LAPPARENT, Olivier, *Raymond Aron et l'Europe, itinéraire d'un Européen dans le siècle*, Éditions Peter Lang AG, 2010, 183 pages.
- DE LIGIO, Giulio (dir.), *Raymond Aron, Penseur de L'Europe Et de La Nation*, Peter Lang, Berne, 2012, 160 pages.
- DOSSE, François, *La saga des intellectuels français (tome 1) À l'épreuve de l'histoire (1944-1968)*, Gallimard, 2018, 624 pages.
- JUDT, Tony, *The Burden of Responsibility : Blum, Camus, Aron and the French Twentieth Century*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, 255 pages.
- LAUNAY Stephen, *La pensée politique de Raymond Aron*, Paris, PUF, Recherches politiques, 1995, 243 pages.
- MAHONEY, Daniel J., *The Liberal Political Science of Raymond Aron: A Critical Introduction*. Rowman and Littlefield, 1992, 192 pages.
- MOURIC, Joël, *Raymond Aron et l'Europe*, Presses universitaires de Rennes, 2013, 368 pages

SCHMITT, Olivier, *Raymond Aron and International Relations*, Routledge 1st edition, 2018, 2014 pages.

SIMON-NAHUM, *Le Jeune Aron – une pensée française de l’histoire*, Éditions de Fallois, 1989, 320 pages.

SIRINELLI, Jean-François, *Deux intellectuels dans le siècle, Sartre et Aron*, Éditions Pluriel, 1999, 395 pages.

SORMAN, Guy, *La solution libérale*, Éditions Hachette, 1984, 312 pages.

Articles et chapitres d’ouvrages collectifs sur Raymond Aron

BADIE, Bertrand, « Raymond Aron, penseur des relations internationales. Un penseur à la « française » ? » *Études du centre français de recherche en sciences sociales*, n°5, novembre 2005, 16 pages.

BAVEREZ, Nicolas, « 17. Raymond Aron, libéral et patriote », dans : Jean-Christophe Buisson éd., *Les grandes figures de la droite. De la Révolution française à nos jours*. Paris, Perrin, « Hors collection », 2020, pp. 313-332.

BLOOM, Allan, « Le dernier des libéraux », *Commentaire*, 1985/1 (Numéro 28-29), pp. 174-181

BONFRESCHI, Lucia « Le libéralisme face au processus de décolonisation. Le cas de Raymond Aron », *Outre-mers*, tome 94, n°354-355, 1^{er} semestre 2007. L’URSS et le Sud, pp.271-284

CAMPBELL, Stuart, « Raymond Aron : the making of a cold warrior », *Historian*, 4 (August, 1989), pp. 551-573

DRAUS, Francizek, « Raymond Aron et le politique », *Revue française de science politique*, 34^e année, n°6, 1984. pp. 1198-1210

GEORGE, François, « Raymond Aron, prose et vérité », Éditions de minuit, 1983, dans *Critique* n°438 pp. 837-855

HOLEINDRE, Jean-Vincent (éd.), « Raymond Aron et les relations internationales. 50 ans après Paix et guerre entre les nations », *Études internationales* (Université Laval, Québec), vol. 43, n° 3, septembre 2012, pp. 319-457

KENDE, Pierre, « L’eurocepticisme de Raymond Aron », *Raymond Aron et la liberté politique*, Actes du colloque international organisé par la Fondation Joseph Karolyi et l’université de Sciences économiques et d’Administration publique de Budapest, 6 et 7 octobre 2000, Paris, Editions de Fallois, 2002, 270 p., pp. 213-219.

LÉVY, Bernard-Henri « Les Leçons de Raymond Aron », Nicole Muchnik éd., De Sartre à Foucault. *Vingt ans de grands entretiens dans Le Nouvel Observateur*. Hachette Education, 1984, pp. 78-91

MAZGAJ, Paul, « Raymond Aron, the United States, and the Early Cold War, 1945-1953 », *The International History Review*, 43:4, 796-814, 2021, pp. 796-814

SIRINELLI Jean-François. « Un intellectuel libéral en Guerre froide : Raymond Aron » *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 114, n°2. 2002. La culture scientifique à Rome à la Renaissance. pp. 723-729

Mémoires et thèses

ANDERSON, Brian C., *Raymond Aron and the defence of political reason*, thèse de Ph.D (philosophie), Université d'Ottawa, 1997, 283 pages.

DESJARDINS, Léa, *La guerre américaine au Vietnam dans l'historiographie française des années 1960-1970 et 1990-2000*, mémoire de M.A. (histoire), Université de Montréal, 2014, 74 pages.

GUIMOND, Jonathan, *Les moyens de la politique : le pragmatisme économique de la république démocratique du Vietnam durant la guerre d'Indochine de 1949 à 1949*, mémoire de M.A (Histoire), Université du Québec à Montréal, 2022, 149 pages

MESSIER, François, *Politique et guerre dans l'œuvre de Raymond Aron*, thèse de Ph.D. (études politique), Université d'Ottawa, 2013, 211 pages.

PROVOST, Jean-Guy, *Raymond Aron devant les crises, essai sur l'éthique d'un intellectuel français*, mémoire de M.A. (histoire), Université du Québec à Montréal, 1986, 172 pages.

RACINE, Maryliz, *Le passage à l'ère post-wesphalienne : les politiques européennes et impériales de la France pendant la IV^e République (1944-1958)*, thèse de Ph.D, Université Laval, 2020, 486 pages

THÉRIAULT, Carl, *Harry Truman et la guerre de Corée : Une perspective constructiviste et identitaire*, mémoire de M.A (Science politique), Université du Québec à Montréal, 2020, 102 pages

Ouvrages généraux sur la guerre froide en Asie

ANDERSON, Perry, Chaohua WANG et Cécile ARNAUD, *Deux révolutions : La Chine populaire au miroir de l'URSS, suivi du parti et de ses succès*, Agone, 2014, 190 pages

- ATWOOD LAWRENCE, Mark, *Assuming the Burden : Europe and the American Commitment to War in Vietnam*, University of California Press, 2005, 370 pages
- BARNES, Robert, *The US, the UN and the Korean War : Communisme in the Far East and the American Struggle for Hegemony in the Cold War*, I.B. Tauris, 2014, 384 pages
- BATTISTELLA, Dario, *Théorie des relations internationales*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2012, 760 pages
- BÉNOT, Yves, *Massacres coloniaux, 1944-1950 : la IVe République et la mise au pas des colonies françaises*, La Découverte, 2005, 224 pages
- BODARD, Lucien, *La guerre d'Indochine*, Grasset, 1997, 1170 pages
- CADEAU, Ivan, *La guerre d'Indochine, De l'Indochine française aux adieux à Saïgon. 1940-1956*, Tallandier, 2015, 620 pages
- CADEAU, Ivan, *La guerre de Corée : 1950-1953*, Perrin, 2016, 367 pages
- CADEAU, Ivan, *Cao Bang 1950 : Premier désastre français en Indochine*, Perrin, 2021, 400 pages
- CÉSARI, Laurent, *Le problème diplomatique de l'Indochine, 1945-1957*, Les Indes Savantes, 2013, 424 pages
- CHEEK, Timothy, *Mao Zedong and China's Revolutions : A Brief History with documents*, New York Palgrave, 2002, 126 pages
- CHEN, Jian, *Mao's China and the Cold War*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2001, 414 pages.
- CLUBB, Edmond, *China & Russia, the « great game »*, Columbia University Press, 1971, 579 pages
- CULLINANE, Michael Patrick et Alex GOODALL, *The Open-Door era : United States foreign policy in the twentieth century*, Edinburgh University Press, 2014, 216 pages
- CUMINGS, Bruce, *The origins of the Korean War : Liberation and the Emergence of Separate Regimes, 1945-1947, Volume I*, Princeton University Press, 1981, 606 pages
- CUMINGS, Bruce, *The Korean War: A History*. États-Unis, Random House Publishing Group, 2011, 288 pages.
- DALLOZ, Jacques, *La guerre d'Indochine, 1945-1954*, Éditions du Seuil, 1987, 314 pages.
- DAVEZ-BURGEON, Pascal, *Histoire de la Corée, Des origines à nos jours*. Paris, Tallandier. Hors collection, 480 pages
- DE BEER, Patrice, *La guerre civile en chine, 1919-1949*, Paris Casterman, 1968, 296 pages

- DE FOLIN, Jacques, *Indochine (1940-1955), la fin d'un rêve*, Perrin, 1993, 363 pages
- DEVILLERS, Philippe et Jean, LACOUTURE, *La fin d'une guerre, Indochine 1954*, Seuil, 1960, 383 pages
- DUROSELLE, Jean-Baptiste et André KASPI, *Histoire des relations internationales de 1945 à nos jours, tome II*, Paris, Armand Colin, 2009, 717 pages.
- FOOT, Rosemary Foot, *The Wrong War: American Policy and the Dimensions of the Korean Conflict, 1950–1953*, Cornell University Press, 1985, 300 pages
- GÉLINET, Patrice, *Indochine 1945-1954 : chronique d'une guerre oubliée*, France-Culture, 2014, 304 pages
- GOODRICH, Leland M., *Korea : a study of U.S. policy in the United Nations*, Kraus Reprint CO, 1956, 235 pages
- GOSCHA, Christopher E., *Vietnam, un Etat né de la guerre, 1945-1954*, Armand Colin, 2011, 400 pages.
- GOSCHA, Christopher E., and Christian F. OSTERMANN. *Connecting Histories Decolonization and the Cold War in Southeast Asia, 1945-1962*. Woodrow Wilson Center Press ; Stanford University Press, 2009, 456 pages.
- GROSSER, Pierre, *L'histoire du monde se fait en Asie : Une autre vision du XXe siècle*, Paris, Odile Jacob, 2019, 667 pages.
- GUILLERMAZ, Jacques, *Histoire du parti communiste chinois : 1921-1949*, Payot, 1968, 450 pages
- HARUKI, Wada, *The Korean War : An international history*, Rowman & Littlefield Publishers, 2014, 381 pages
- HASEGAWA, Tsuyoshi, *The Cold War in East Asia, 1945-1991*, 2011, 344 pages
- HEISS, Mary Ann, *Origins of the National Security State and the Legacy of Harry S. Truman*, Truman State University Press, 2015, 300 pages
- HUNT, Michael H., *Ideology and U.S. Foreign policy*, Yale University Press, 1987, 235 pages
- JOYAUX, François, *Nouvelle histoire de l'Indochine française*, Perrin, 2022, 448 pages
- LEE, Steven Hugh. *Outposts of Empire: Korea, Vietnam, and the Origins of the Cold War in Asia, 1949-1954*. Canada, McGill-Queen's University Press, 1995, 295 pages.
- MÉLANDRI Pierre et Serge RICARD, *Les États-Unis face aux révolutions : de la Révolution française à la victoire de Mao en Chine*, L'Harmattan, 2006, 225 pages

- PATERSON, Thomas G., *Major Problems in American Foreign Policy*, D.C. Heath and Company, 1978, volume II, 525 pages
- PRAZAN, Michaël, *Le massacre de Nankin : 1937, le crime contre l'humanité de l'armée japonaise*, Éditions Tallandier, 2014, 297 pages
- RANDLE, Robert, *Geneva 1954. The settlement of the Indochina War*, Princeton University Press, 1969, 660 pages
- ROUX, Alain, *La Chine au XXe siècle*, Paris Armand Colin, 2006, 248 pages
- RUSCIO, Alain, *La guerre française d'Indochine : 1945-1954*, Bruxelles, Complexe, 1992, 278 pages
- RUSCIO, Alain, *Les communistes français et la guerre d'Indochine, 1944-1954*, L'Harmattan, 1985, 400 pages
- SPANIER, John W., *The Truman-MacArthur controversy and the Korean War*, New York : Norton, 1965, 324 pages
- SOUTY, Patrick. *La guerre de Corée, 1950-1953 : guerre froide en Asie orientale*, France, Presses universitaires de Lyon, 2002, 255 pages.
- STUECK, William, *The Korean War : an international history*, Princeton University Press, 1995, 484 pages.
- The US Imperialists started the Korean War*, Foreign Languages Publishing House, Pyongyang Korea, 1977, 291 pages
- TØNNESSON, Stein, *Vietnam 1946, How the War begun*, University of California Press, 2010, 338 pages.
- VALETTE, Jacques, *La Guerre d'Indochine : 1945-1954*, Armand Colin, 1994, 415 pages
- WESTAD, Odd Arne, *Decisive Encounters : The Chinese Civil War, 1946-1950*, Stanford University Press, 2003, 427 pages
- WHITING, Allen S., *China crosses the Yalu, The decision to enter the Korean War*, Stanford University Press, 1960, 232 pages
- ZHANG, Shu Guang, *Deterrence and Strategic Culture : Chinese American Confrontations, 1949-1958*, Cornell University Press, 1992, 296 pages

Articles et chapitres d'ouvrages collectifs sur la guerre froide en Asie

- AGOV, Avram, « North Korea's Alliances and the Unfinished Korean War », *The Journal of Korean Studies*, Vol 18, No. 2, 2013, pp. 225-262.

- BALDWIN, Hanson W., « Europe or Asia – Priority for which ? » dans Llyod C. Gardner (dir.), *The Korean War*, Quadrangle Books, New York Times Company, 1972, 242 pages, pp. 220-227
- BONFRESCHI, Lucia, « Le libéralisme face au processus de décolonisation. Le cas de Raymond Aron », In : *Outre-mers*, tome 94, n°354-355, 1^{er} semestre 2007, L'URSS et le Sud., pp. 271-284.
- BODIN, Michel, « L'aide de la Chine au Viêt-Minh (1947-1954) : Un Aspect Des Relations Franco-Chinoises », *Guerres Mondiales et Conflits Contemporains*, no. 187, 1997, pp. 129–46
- CADEAU, Ivan, « Punir les lampistes ? Les commissions d'enquête des batailles de Cao Bang et de Diên Biên Phu ». *Inflexions*, 2020/3 N° 45, p.67-70
- CASEY, Steven, « Selling NSC-68 : The Truman Administration, Public opinion, and the Politics of Mobilization, 1950-51 », *Diplomatic History*, Vol 39, No.4, 2005, pp. 655-690.
- CASH, Dane J., « History has begun a new chapter : US Political-Opinion Journals and the Outbreak of the Korean War », *The International History Review*, Vol 36, No.3, 2014, pp. 395-418.
- CUMIN, David, « Retour sur la guerre de Corée », *Hérodote*, Vol. 141, n°2, 10 pages
- DAVID, François, « La guerre d'Indochine, laboratoire de l'alliance franco-américaine (1952-1954) », *Revue Historique des Armées*, 2007, pp.47-62.
- FALL, Bernard, « Corée et Indochine. Deux programmes d'aide américaine », *Politique étrangère*, 1956, vol. 21, n° 2, p. 175-190.
- GOSCHA, Christopher E., « “La guerre par d'autres moyens” : réflexions sur la guerre du Viêt Minh dans le Sud-Vietnam de 1945 à 1951 ». *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2002/2 n° 206, 2002. p.29-57.
- GROSSER, Pierre, « La politique indochinoise de Pierre Mendès France après les accords de Genève ». *Relations internationales*, 2011/2 n° 146, 2011. p.59-75
- HERRING, George et Richard IMMERMANN, « “Le jour où nous ne sommes pas entrés en guerre”. La politique américaine au moment de Diên Biên Phu : un réexamen » dans Denise Artaud et al. (dir.), *Diên Biên Phu, l'alliance atlantique et la défense du Sud-Est asiatique*, Lyon : la Manufacture, 1989, 419 pages
- JERVIS, Robert, « The Impact of the Korean War on the Cold War », *The Journal of Conflict Resolution*, vol. 24, no. 4, 1980, pp. 563–92
- JOURNOUD, Pierre, « De la naissance de l'OTASE à l'accord de paix sur le Cambodge : la France, la Grande-Bretagne et la sécurité en Asie du Sud-Est pendant la Guerre froide ». *Relations internationales*, 2016/4 n° 168, 2016. p.29-46.

- KIM, Dong-Gil, « Prelude to War ? The repartition of Koreans from the Chinese PLA, 1949-1950 », *Cold War History*, Vol. 12, No.2, 2012, pp. 227-244.
- KRAUS, Charles, « Bridging East Asian's revolutions : The overseas Chinese in North Korea, 1945-1950 », *The Journal of Northeast Asian Studies, History* 11, No. 2, 2014, pp. 39-70.
- KRAUS, Charles, « To die on the Steppe : Sino-soviet-American Relations and the Cold War in Chinese Central Asia, 1944-1952 », *Cold War History*, 2014, Vol. 14, No. 3, pp. 293-313.
- LEE, Jongsoo, « The division of Korea and the rise of two Koreas, 1945-1948 » dans Michael Seth (dir.), *Routledge Handbook of Modern Korean History*, New York, Routledge, 2016, 409 pages, pp.184-192
- LÉVY, Roger, « Le président Truman, la politique américaine et l'Asie », *Politique étrangère*, n°5, 1956, pp.625-642
- MUS, Paul, « L'Indochine en 1945 », *Politique étrangère*, hors-série n°4, août 1986, pp.349-374
- PEDRONCINI, Guy, « Leclerc et l'Indochine, 1945-1947 : quand se noua le destin d'un empire », actes du colloque international, organisé par la Fondation Maréchal Leclerc de Hauteclocque, Fonds historiques et par la Fondation pour les études de défense nationale, Institut d'histoire des conflits contemporains, Paris, 24, 25 et 26 octobre 1990, 471 pages
- SHENG, Michael, « Mao's role in the Korean Conflict : a revision », *Twentieth Century China*, 2014, Vol 39, No. 3, pp 269-290.
- VERNANT, Jacques, « Retour sur l'après-guerre avec George Kennan », *Politique étrangère*, n°4, pp. 397-406
- VU, Tuong, « Triumphs or Tragedies : A New perspective on the Vietnamese Revolution », *Journal of Southeast Asian Studies*, vol. 45, no. 2, 2014, pp. 236–257.
- ZHU, Pingchao, « Negotiating from Strength: US-China Diplomatic Challenges at the Korean War Armistice Conference, 1951–1953 », dans Xiabing Li et Qiang Fang (ed.), *Sino-American Relations: A New Cold War*, (Amsterdam University Press, 2022), pp. 135–84